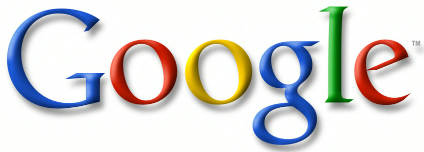
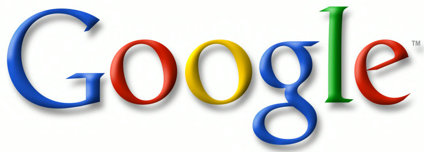
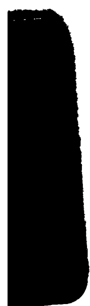








N°. I.

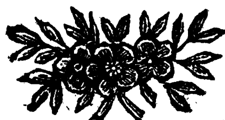
Jean Bart, ou suite de

JE M'EN FOUTS;

OU

PENSÉES DE JEAN BART SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART, rue Saint-Jean-de-Beauvais. No. 8.

M. DCC. XC.

VA

N°. I.

Jean Bart, ou suite de

JE M'EN FOUTS;

OU

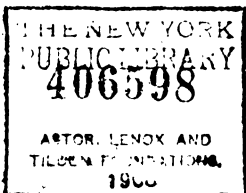
PENSÉES DE JEAN BART SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Liberté, *Libertas*, F.....!



De l'Imprimerie de JEAN BART;
rue Saint-Jean-de-Beauvais. No. 8.

M. DCC. XC.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
406598
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

JE suis marin, FOUTRE ! et Français pour la vie.... Je m'appelle Jean-Bart ; je ne sais si je suis de la famille de l'autre Jean-Bart le chef d'escadre ; ce n'est pas de ça que je m'inquiette. Je veux mon repos, morbleu ! celui de mes freres auparavant, et foi de Jean-Bart, les choses revireront de bord, où j'y crêverai ; dans ce cas là, JE M'EN FOUTS !

Après trente-six ans de voyages sur toutes les mers, je croyais vivre tranquille dans mon village, que j'avais retrouvé à la même place où je l'avais laissé autrefois.... Point du tout ! D'abord, mon pere et ma mere ont fait voile pour l'autre monde.... l'héritage entre les griffes du diable, ou dans les pattes de mon vieux sempiternel curé.... Là dedans, je n'y vois que du feu.... çà m'est encore égal ; notre maison est à présent une tabagie.... Quand j'aurai fini mes affaires, j'y boirai ma goutte, j'y fumerai ma pipe, j'y mâcherai mon tabac, ce sera

du moins une consolation..... Au reste, JE M'EN FOUTS !....

Je croyois encore que je retrouverais la France sur le même pied qu'en l'ancien temps. Le vent est changé. A peine ai-je débarqué, que je n'ai entendu parler que de révolutions, d'assemblée nationale, de districts; tout ça était pour moi du chinois. Aussi, quand on m'a demandé si j'étais des ARISTOCRATES, j'ai répondu, « je ne connais point ce pays-là, et pourtant j'ai voyagé dans les quatre parties du monde ». Au reste, si vous ne savez pas qui je suis, apprenez que je suis Jean-Bart, Français pour la vie, et pilote dans la marine royale. Si quelqu'un n'y trouve pas son compte, JE M'EN FOUTS !

Je m'étais fait expliquer, chemin faisant, ce que c'était qu'ARISTOCRATE, et on m'avait dit que c'était les ennemis de la France, dispersés par-tout le royaume. Je promis à l'instant même, qu'autant d'aristocrates que je rencontrerais, autant de jean-foutres à bas; ou bien, c'est que mon sabre me refuserait le service.

Arrivé dans mon village, je fus chez le curé; je lui demandai nettement si ce qu'on me disait des aristocrates était vrai? « Si vous êtes bon Français, me dit-il, Jean-Bart, vous devez être du parti de ceux

que le peuple nomme aristocrates ; Par-tout où vous avez passé ; on a remarqué en vous la franchise d'un homme de mer, et l'on vous a trompé. Le peuple, en partie du moins, s'est soulevé contre la nation ; il retient son roi prisonnier à Paris, il s'est soulevé contre les prêtres et les nobles. Il nous a dépouillés ; il nous prive de nos droits. Répondez-moi, Jean-Bart ; approuvez-vous leur conduite ? »

Non, ventrebleu, M. le curé ! et je vous jure, morbleu, foi de Jean-Bart, qu'on ne vous ôtera pas un pouce de dîmes.

Le curé alla dire sa messe, et moi, je fus au cabaret.

Quand on m'y vit entrer, le cousin Mathieu s'écria : tiens, voilà Jean-Bart ! Oh, celui-là n'est pas aristocrate !.... Si fait, morbleu !

Mille tonnerres ! Voilà toutes les pintes et toutes les chopines qui me tombent sur la gueule.... Moi de sabrer à droite, à gauche, de tribord, de bas-bord, j'étais comme un enragé. La maréchaussée entra, le train s'appaise un peu, on me conduit chez le procureur fiscal. Et tout le long du chemin on criait : « c'est un aristocrate, à la lanterne ! à la lanterne tout de suite » !... Foi de Jean-Bart, je ne savais où j'en étais.

Quand je fus chez le procureur fiscal, on entra en

scélérat de sa clique ! (1) Ce serait un moment de plaisir bien dû à tous les honnêtes gens ; ça viendra.

Ventrebleu ! Français mes amis ! parlez-moi d'un la Fayette ! foutre ! c'est-là un homme, un brave homme !... J'ai servi sous lui, j'y ai gagné la perte d'un œil, mais, JE M'EN FOUTS.

Vive un évêque d'Autun ! c'est encore un citoyen lui ! C'est dommage qu'il soit de la calotte ; mais il y a des honnêtes gens par-tout.

Je ne sais si mon GACHIS plaira ; je m'occupe, en fumant ma pipe, à arranger mes pensées. Je me suis avisé de me faire imprimer. Si on me lit, eh bien, tant mieux ; c'est qu'on aimera la vérité toute crue : si on ne me lit pas, eh bien.... JE M'EN FOUTS.

La suite à l'ordinaire prochain.

---

(1) Parbleu ! en parlant de Calottin, je viens de voir une brochure, intitulée LA CALOTTE RENVERSÉE. Ça n'est foutre pas mauvais. Elle paroîtra demain. Ça doit se vendre. Je crois devoir l'annoncer aux amateurs du bon goût, et sur-tout aux petites maîtresses, qui se sont avisées de me faire faire une seconde édition de mon ouvrage, malgré la Contre-façon qu'un jean-foutre de Colporteur du Palais-Royal débite.

N°. I I.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...:

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



De l'Imprimerie de Jean Bart,
rue de Chartres n°. 70.



M. D C C. L X X X X.

JE M'EN F. . . .

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Vive H E N R I *quatre!*
Vive ce Roi vaillant;
Ce diable-à-quatre
Eut le triple talent
De boire, de battre,
Et d'être aimé des gens!

MORDIEU Français mes amis, voilà un vieux couplet, mais il eſt tout neuf depuis le mois de juillet. Le ſiecle de Henri IV eſt reſſucité. Changez les noms. Louis XVI, voilà votre roi, voilà notre pere. Necker, c'eſt Sully! & Crillon, c'eſt ſacrebleu bien la Fayette! Vous avez la liberté de plus. Peuple heureux! vous l'avez foutre bien gagnée; vous en étiez digne. N'allez pas prendre ce que je vous dis-là pour une louange. Jean Bart n'eſt pas foutu pour flatter les hommes que le haſard ſeul fit naître plus ou moins

que lui, en suivant toutefois l'ancien testament de France, chapitre du clergé & de la noblesse, vieux style; & un homme qui s'est foutu de toutes les mers, n'a point peur des requins.

Vous n'avez plus de Bastille. Mais vous avez encore des traitres. Ces traitres ressemblent assez à ces animaux, à ces insectes malfaisans, que la nature effrayée de son propre ouvrage fait maintenant sortir des débris affreux de cet antique monument de l'exécrable aristocratie. Les uns ont la férocité du tigre, les autres la cruauté de l'hyenne. Ceux-ci, l'ignobilité du scorpion, ceux-là, le poison de l'aspic. Tous sont noirs & ne cherchent qu'à nuire. Parlons, foutre! parlons sans figure, & ne craignons pas d'arracher le masque à nos ennemis. Eh! quelle nécessité d'épargner des jean-foutres qui nous auroient écrasés s'ils avoient été les plus forts! Voyons ventrebleu! voyons MM. de l'assemblée, mes concitoyens; quel sacrebleu! Je suis persuadé, ou plutôt, vous nous persuadez par votre zele, que vous ne voulez que le bien. Mieux que ça, vous nous l'avez déjà prouvé. Mais mordieu! raisonnons ensemble, si vous voulez me le permettre, & si vous croyez que Jean Bart, c'est-à-dire, un particulier, puisse offrir ses idées à toute une nation.

D'abord, tout malfaiteur public doit être publi-

quement repris & condamné. Or, les aristocrates sont des malfaiteurs publics; donc, ils doivent être publiquement repris & condamnés. De mon premier raisonnement, j'en déduis un autre, & le voici :

Un certain M. Pascal, qui montre à présent la géométrie aux anges, car il est mort, a dit dans son vivant, que s'il connoissoit une source empoisonnée, il s'écrieroit : « citoyens, ne buvez pas de cette eau, elle est malfaisante; &, continue le même auteur : si je connoissois celui qui y auroit jetté le venin, j'ajouterois, c'est *un tel* qui l'a rendue nuisible. *Undè sic* :

Ou les ennemis de l'état tendent, par leur conduite, à s'opposer au bien général, ou ils ne cherchent que leur intérêt particulier, au détriment du bonheur des autres.

Dans le premier cas, ils sont dévoués à l'anathême de la nation, & alors, morbleu, quelles considérations à garder envers ces gredins-là. A la lanterne, foutre! A la lanterne! On y a mis des gens qui étoient moins coupables; & ventrebleu! n'a-t-on point pendu ce pauvre bougre de Favras, que l'on commence à croire innocent? Pourquoi, mille tempêtes! pourquoi n'en pas faire autant à des jean-foutres plus manifestement criminels.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas!

Dans le second cas, quels ménagemens à prendre pour s'assurer d'une horde de scélérats, traîtres à leur bon Dieu, à la nation, à la loi, au roi? N'a-t-on point vu un comte de Hornn sur l'échafaud!..... Foutez-y un prince Lambesc, si vous pouvez l'attraper. Une potence, mordieu! une potence à la porte de l'assemblée nationale! & pourquoi pas? on voit bien des poteaux de justice contre les murs des églises, ce sont pourtant la maison de Dieu. Eh quoi! l'assemblée nationale n'est-elle pas devenue le temple de la religion, le sanctuaire de l'Eternel! Qu'y fait-on? le bien; qu'y veut-on? le bien... Que prescrit Dieu? le bien! Et foutre! c'est tout clair; voilà ma logique à moi: *ergo*, mordieu!

Je voudrois voir dans l'assemblée une chapelle comme dans nos vaisseaux; & voilà quels seroient nos aumoniers: l'évêque d'Autun, l'abbé de Montesquiou, l'abbé Grégoire, & puis ce moine chartreux, qui est si brave homme; j'y servirois la messe, moi, sabre à la main, pistolet dans la gueule, & le premier aristocrate qui aborderoit... pan... bougre! allez, monsieur le prêtre, continuez de prier le bon Dieu, je viens de tuer le diable.

N'ayez pas peur, je ne prendrai pas l'abbé Maury pour rincer les burettes. Au foutre les aristocrates! que les autres en fassent ce qu'ils voudront, pour moi, *je m'en fouts.*

Mais, ventrebleu! pourquoi donc que parmi tant de prêtres en France, il y en a si peu de François! Ils ont le diable au ventre, & le bon Dieu ne doit par demeurer au cachot; c'est déjà trop pour nous autres, de le voir entre les griffes de ces enragés-là; n'y auroit-il pas moyen de faire finir ces bougreries? à la lenterne, foutre! à la lenterne; va dire ton breviaire avec tous les diables; *je m'en fouts.*

Je remarque, moi, qu'il y a plus d'honnêtes gens & plus de citoyens dans les autres états. Voyez-moi un M. Bailli; ah, foutre! à la bonne heure, voilà un Français; oui, & un savant qui ne se fout pas des tons d'embarras... On m'a dit qu'il savoit lire dans les étoiles, & qu'il s'appeloit *astronôme*. Si un *astronôme* veut dire un homme qui lit dans l'ame; eh bien foutre! il doit avoir un tonnerre de papiers s'il tient note de ceux qui l'aiment, car c'est tout le monde. J'irai le trouver, moi, un de ces matins, & je lui dirai : A çà, monsieur le maire, couchez-moi sur le registre de vos concitoyens; je suis *Jean Bart*; écrivez *Jean Bart* tout au long ou en abrégé; pourvu que j'y sois à la tête, *je m'en fouts.*

Avis aux 30001 colporteurs, sans compter les autres.

Camarades, un aristocruche s'est avisé de contrefaire l'édition de mon premier Numéro. Je n'y avois point mis mon adresse. Vous la savez maintenant... Faites-vous inscrire si vous voulez; apportez votre argent si c'est votre idée. Faites comme vous l'entendrez; pourvu que tout le monde y trouve son profit, je m'en fouts.

JEAN BART.

P. S. Je viens de lire une brochure, appelée *Calotte renversée*. Ce n'est point celle que j'ai prétendu annoncer. Je ne puis, par honneur, & par respect pour mes lecteurs, citer un gachis si grossier, si méprisable. L'auteur trompé dans son attente, par mon imprudence, fera paroître le sien sous un autre titre; & je l'annoncerai.

Je suis François; je sais ce que je dois à mes concitoyens. MM. du District des Cordeliers sont priés de s'informer des circonstances qui ont suivi le vol fait chez le sieur Paulin, architecte, dont la maison communique avec celle du sieur Nyon, imprimeur, rue Mignon. J'attends de leur justice l'appui d'une vérité énoncée dans mon premier numéro.

N°. III.

JEAN BART,

ou

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*!, F .....!



De l'Imprimerie de J'EAN BART;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART,

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Deux mots sur l'assemblée nationale.

Si j'avois suivi les conseils de mon vieux diable de curé, & que je fusse monté à bord du vaisseau démâté de l'aristocratie, on ne chercheroit pas à empêcher la circulation de mon ouvrage, j'aurois augmenté le nombre des jeans-foutres, & j'enragerois avec les ennemis de l'état, en apprenant que l'assemblée nationale a fixé dernierement le renouvellement du serment prêté par les troupes, au 14 juillet de chaque année, en mémoire de la prise de la bastille; mais moi qui ai reçu la vie de ma patrie, & qui dois mon existence à un bon Français, je méprise, je brave les aristocrates, & *je m'en fouts.*

Nos ennemis n'endiableront pas moins de se voir frustrés de quantité de droits de main-morte, de

taille, de cas impérieux, d'aide seigneuriale; le tout sans indemnité. On n'entendra peut-être pas ce que cela signifie. Il y a bien d'autres choses qu'on ne conçoit point, & qui cependant existoient. Mais c'est une partie de l'anciene tyrannie dont l'assemblée affranchit le pauvre, au détriment de quantité d'aristocrates.

Ah! Messieurs les représentans, y pensez-vous? Quoi! vous empêchez pour toujours que moi, Jean Bart, je paie désormais à mon seigneur son droit d'avoir des chiens? Comment voulez-vous qu'il chasse à la grande bête, si je ne nourris pas sa meute à la sueur de mon front? Croyez-moi, laissez emprisonner le laboureur, jusqu'à ce qu'il assure l'existence des chiens de Monseigneur l'évêque, de M. le Duc, de M. le comte, & vous ferez beaucoup mieux.

Autorisez, s'il vous plait. nos seigneurs à exiger de nous de l'argent, pour nous donner, s'il le veulent, le droit de manger un pain bien gagné. Vous avez fait le contraire. On vous applaudit; mais, gare à vous, les aristocrates sont vindicatifs. Un d'entre-eux, député de je ne sais où, mais *Duc* par hasard, a dit que s'il tenoit Jean Bart, il le mettroit en pieces? Ah! M. le Duc! il y a entre nous deux la distance du sabre. Je ne vous dispute pas la

qualité d'ariſtocrate. Mais on n'avale pas Jean Bart comme le ſang de tant de victimes de votre oppreſſion heureuſement paſſée!

Je ne ſais foutre pas où diable nos repréſentans ont fourré leur tête. Ils ont applaudi à tour de bras M. Camus, député de Paris, parce que cet avocat, & quelques autres particuliers, ont averti la nation que le royaume de la baſtille avoit laiſſé par teſtament, une penſion conſidérable au commiſſaire Cheſnon, en reconnoiſſance de ſes bons & loyaux ſervices, ſans oublier les mouchards qui coopéroient au bien de ce digne homme. Quatre géoliers, camarades du commiſſaire, & l'aumônier de Madame la gouvernante, ſont couchés ſur la même ligne, ſans diſtinction, il eſt évident qu'autrefois on ſavoit récompenſer *le mérite*; mais, mais malheureuſement! le temps paſſé n'eſt plus; quant à moi, je m'en fouts.

M. Talon, lieutenant civil, avoit auſſi été gratifié d'une ſomme de deux cents mille livres, parce que la valeur de ſa charge ne pouvoit plus avoir lieu, à moins qu'on ne réédifiât la carcaſſe ariſtocratique de la baſtille. On a fait défenſe au tréſor royal de payer cette bagatelle. Quelle léſinerie, dans un temps où l'argent eſt ſi commun en France, *qu'on l'achete au poids de l'or!*...

Comme mes amis de l'Amérique vont être contens d'apprendre que l'assemblée nationale a décrété qu'ils étoient libres de se constituer eux-mêmes!.... Eh bien.... foutre! dira-t-on encore que nos représentans sont des bougres qui ne cherchent qu'à tuer le temps, & à rester au port lorsqu'ils ont le vent favorable : allons bons citoyens, poussez au gouvernail ; encore quelques efforts, & la France vous devra de l'avoir préservée du naufrage. Oui foutre! oui vous la rendez libre. C'est à une poignée de citoyens que Paris dut la ruine de la Bastille. Ce sera à deux cents hommes, plus ou moins; y compris sept ou huit prêtres, que des millions d'êtres seront redevables de leur bonheur. Les autres nations applaudiront à votre patriotisme, & par tout on dira : foutre! il étoit temps... mais voyez ce que c'est que l'union! ce que c'est que l'humanité! ce que c'est que l'amour de la patrie!

Dimanche en me promenant le soir sur le pont neuf; je voulus allumer ma pipe; je trouvai dans la boue une feuille intitulée, *si tu t'en fouts, je m'en contre...* C'étoit l'œuvre d'un soi-disant *le brave général la Pique.* Comme ces insultes m'étoient personnelles, je me promis bien de ne pas lui répondre. Je lui observerai simplement que si le comte de Mirabeau & M. Bailli, estimés généralement, avoient

besoin d'être *passés au creuset*, comme il le prétend, il n'est pas foutu pour être leur fondeur. Je le laisse crier à pleine gueule, qu'il est brave, qu'il a le premier fait sauter la Bastille; si cela étoit, il ne s'en vanteroit pas, au reste, je m'en fouts.

Mais qu'un gredin attaque toute une nation, qu'il déchire l'honneur des citoyens les plus chers à la patrie; oh foutre! cela ne passe point devant moi sans que je tomb à plomb sur un tel jean foutre.

Tu ne t'en foutras pas, & moi *je m'en contre fouts;* tel est le titre du libelle d'un prétendu embarqué pour Scioto.

« Eh jean-foutres! que vous êtes, s'écrie-t-il, en s'adressant aux Parisiens, page 4. Tel que vous traitez maintenant d'aristocrate, est celui à qui vous avez la plus grande obligation.

Voilà d'abord toute une ville insultée, & c'est dans cette même ville, c'est dans Paris que se débite une telle feuille.

Il traite M. de la Fayette *de général de milice, tout aussi jean foutre que les autres.* Suivant lui, page 7, le héros de l'Amérique *ne connoît que les fleurs de rhétorique, & n'est que l'orateur des fauxbourgs.*

Vient le tour des gardes françaises. Il trouve à dire qu'on ait récompensé un corps de braves mi-

litaires à qui l'on doit la liberté. Oui, foutre, la liberté. Rappellez-vous, Français, ce commandement *feu*.... & les soldats jetttent leurs armes.

Et l'on souffrira le débit de cet odieux assemblage d'attrocités.

P. S. On m'a dit que les dames ne m'aimoient point, parce que je jurois trop. Je leur en demande mille pardons; c'est qu'elles ne connoissent pas les marins. D'ailleurs, je ne lâche un *foutre* par-ci par là, que pour rendre mon style plus coulant. Et puis je ne pouvois supposer que de jolies femmes, que l'on m'avoit dit avoir vu le sabre à la main, intrépides comme des militaires, s'effaroucheroient en entendant un *sacrebleu*, & autres termes de mer. On étoit en temps de troubles, qnand les citoyennes s'armerent, j'en conviens; mais de ce que la paix est affermie par une union fraternelle, il ne s'en suit pas que je doive changer mon ancien langage.

Non, foutre; quand nos dignes représentans produiront quelque nouveau bien général, je m'écrirai; ah foutre! voilà de vrais Français. Quand je verrai une jolie femme, caresser son enfant en habit d'uniforme, je dirai, voilà mordieu un citoyenne, & à présent, trouvez m'en une qui ne la soit pas; foutre!

N°. I V.

JEAN BART,

ou

SUITE DE JE M'EN F...;

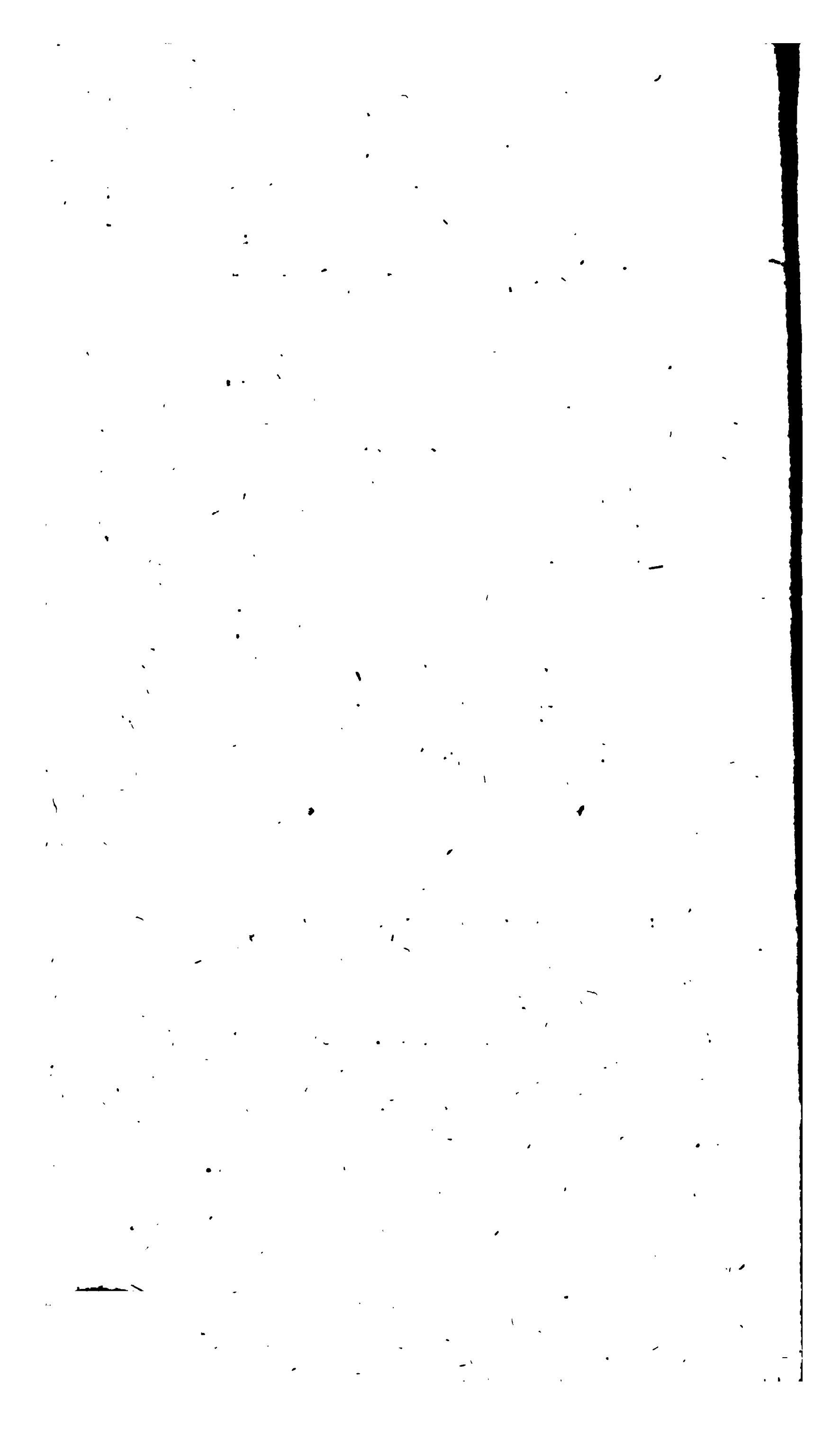
Liberté, *Libertas*, F .....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.



JE M'EN F... !

OU

PENSÉES DE JEAN BART,

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Rencontre de Jean Bart avec le père Duchesne, son ancien camarade.

DEUX montagnes n'ont jamais passé l'une contre l'autre, mais deux braves gens peuvent se rencontrer. Ça m'est arrivé hier. Ce fut le pere Duchesne qui me reconnut le premier, & moi ensuite. Nous parlâmes d'abord de la corvette qui devoit partir de la part de la Nation & du Roi, pour aller en Amérique, annoncer à nos amis de là-bas qu'ils étoient libres. Es-tu de la partie, demandai-je au pere Duchesne ? Non, foutre ! & mille millions de tempêtes, j'enrage. Mais après tout, ce sont de ces choses dont il faut se consoler. Notre tour reviendra, peut-être : au reste, je suis comme toi ; tant qu'il ne s'agit point de soutenir le pavillon de France, je

m'en fouts ; mais pour ce qui regarde l'honneur de nos armes, je ne m'en fouts par.

Je lui dis : camarade, je crois, mille zyeux, que nous n'irons gueres plus nous faire casser la gueule pour la gloire de la Patrie, & en voici la raison :

Qu'est-ce qui occasionnoit des débats entre les Puissances ? Uu peu de fumée, un rien qu'on appelloit *gloire*. On se battoient comme des chiens, tantôt pour le mot, tantôt pour la chose ; & tel Anglais ou autre, à qui j'ai fait sauter la tête de dessus ses épaules, m'auroit dit : « Jean Bart, pourquoi m'as-tu tué ? que j'aurois été bien embarrassé de lui répondre ; sinon, que puisqu'on se battoit pour la gloire, il falloit que l'un des deux partis foute le tour à l'autre. Maintenant, ça n'est plus ça ; &, entre nous soit dit, camarade Duchesne, notre France, elle étoit perdue ; car, toi & moi, nous aurions eu beau la défendre sur mer, que ses ennemis sur terre auroient profité du vent, & voilà, foutre la naissance de la révolution.

T'as raison, me répondit pere Duchesne, je conçois comme toi, que parce que la France se renouvelle d'elle-même, sans secours, sans appui étranger que sa propre gloire, qui est enfin quelque chose de réel ; c'est pour ça que les autres Nations, loin

d'être ſes rivalles & de ſe foutre d'elle, comme par fois il eſt jadis arrivé, elles l'entourent pour l'admirer ; &, mille tonneres, la gloire de la France n'eſt plus, comme nous diſions autrefois, une ſacrée fumée, que l'eau, la terre, le diable, le vent, l'air, le feu, le tonnerre, la foudre, l'enfer, & puis donc, foutre ! le ſang des hommes par flots verſé, anéantiſſoient, diſſipoient, bouleverſoient, comme tu voudras ; voilà encore une de ces choſes dont on ne ſe fout pas.

Je lui dis, oui, & nous paſſâmes par les thuileries, pour aller boire du rhum au caffé national.

Chemin faiſant, nous étions à regarder les dames ſe promener.... Jean Bart, me dit pere Duchesne, j'ai vu des Georgiennes, j'ai vu des Circaſſiennes, j'ai vu des Créoles, & tout ce que le diable a fabriqué de jolis minois féminins pour faire tourner l'eſprit à nous autres pauvres bougres de mâles ; mais je n'ai mordicu pas encore vu de jolies femmes mieux appareillées que nos Françaiſes, à ce qui me ſemble. Taille de nymphe, mille bombes ! ça s'efface ... là ... ventrebleu ! bonnet ſur l'oreille, à la dragonne ... mouſtaches aux tempes dans le genre de tes crocs ... à la Jean Bart ... foutre ! ça te fait honneur ... un air d'aller à l'abordage ... démarche fiere ... On croiroit, tonnere d'un million de bari-

Mais tu ne sais pas, toi, que les moines font tout à rebour. Sur dix, neuf enragent de l'être, & le dixieme s'en fout. Sur vingt, quinze se chamaillent, quatre restent neutres, & le dernier est le ballot des autres. Comment veux-tu qu'ils s'arrangent, si on les réunit tous par ordre, dans une seule moinaillerie ! ce sera pire mille fois qu'auparavant.

Oh ! pour cela, je dirai comme toi, je m'en fouts. Qu'ils se battent, qu'ils se disputent, qu'ils s'arrangent, cela m'est égal. Et, après tout, puisqu'ils sont inutiles, que ne les marie-t-on... Les Feuillans avec les Feuillantines, les Capucines avec les Capucins... & puis toute la litanie monachique, que je ne connois pas... : ceux qui feront les têtus, foutez-les moi dans un vaisseau pour Scicto ou Mississipi, avec un bon nageur qui soit déterminé... La mutinerie augmente... une fusée à la sainte Barbe... Voilà mes bougres en l'air, qui courent après leurs jambes... c'est égal... autant de débarrassé... oui foutre ; puisqu'en France, tout le monde travaille au bien, pas de bouches inutiles, mordieu !

Tu as bien raison, dis-je à mon camarade, il y a des siecles que les moines nous mangent... ce sont les requins de terre, & les corsaires du continent... mais à présent, que tout va mieux... je m'en fouts....

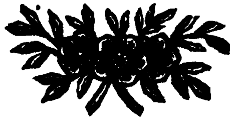
N°. V.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



De l'Imprimerie de Jean Bart,
rue de Chartres n°. 70.

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....!

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

L'UN de ces derniers jours, je passai avec pere Duchesne par l'église S. Gervais. Pere Duchesne me dit... mordieu, Jean Bart, pendant que nous y sommes, faut dire bonjour au pere éternel, c'est le premier citoyen de France... Va comme il est dit... je me campe là, & lui autre part.... Pendant que j'étois à marmoter mes *oremus*, un quidam s'approche de moi en calinant, & me demande à l'oreille si je veux *une belle priere* du curé de *St. Gervais.... gratis....* Ma foi, ça m'est égal; quoique je n'aie besoin que de mon *pater*, donne.... fouts-moi le camp, & laisse-moi prier Dieu.

Dix minutes après, le district entre, tambours battans avec la musique. On me dit que c'étoit la grande messe. Pere Duchesne voulut voir la cérémonie, & moi je restai avec lui.

Quand on apporta le pain béni, le prêtre fit un discours dans lequel je ne compris rien, sinon, qu'il disoit

qu'il falloit être *fideles à Dieu, au Roi, à la Loi, à la Nation.* Je dis à Duchesne, tiens! cet homme là... il met la charrue avant les bœufs.... Regarde donc le district; les uns rient, les autres montrent les dents. Pardieu, voilà un bel aumônier! Il ne sait pas, lui, qu'avant les rois, il y avoit la loi, qu'avant la loi, il y avoit les nations; que le bon Dieu a créé les peuples, que les peuples ont fait les loix, & que la volonté des loix a placé sur le trône les hommes qu'on appelle *Rois.*

Quelqu'un qui nous entendit, nous montra un grand garçon bien bâti, mordieu, qui avoit l'air d'un brave homme & très-décent, à côté du discoureur. Voyez-vous, dit-il, ce prêtre en chappe; c'est l'aumônier du district qui a cédé son droit au curé. Le curé est ce petit homme qui prêche... là... voyez-vous ce tout *petit petit....* il s'appelle Veytar.

Ce nom me le rappela. Oh! dis donc pere Duchesne c'est lui qu'on appelloit le *porte sonnette* de l'archevêque, & qui le tenoit par la queue, quand celui-ci eut la bonhommie d'aller à Marly trouver le Roi avec son bon Dieu de bois, pour le prier de conserver les droits du clergé, qu'autrement la religion étoit perdue, à ce qu'on dit... pour moi, je m'en F.... Voyons donc sa priere... ça doit sentir la caque...

Hé! vois donc! il cherche dispute à la bonne

Vierge ! lis ... *Consécration de la France ! qu'attendez-vous donc ... Vierge sainte pour faire changer notre malheureux* sort ! *Malheureux !... oui* pour les Aristocrates, mais, non pour les bons Français... tiens pere Duchesne ! lis encore... *nous nous vouons tous à vous* ... sembleroit-y pas que c'est un hibou qui geint, ou, si tu aimes mieux, un pigeon qui roucoule... ah voilà bien le ton mielleux des prêtres ... mais ils sont passés ces bons temps pour eux ... & puis, pour en revenir au curé de S. Gervais, vois donc... *Nous vous rendons la France toute entiere*... rendez-lui la foi... rendez-*lui la paix ! rendez-lui Jésus-Christ !* je voudrois bien savoir moi, si le bon Dieu qui a tout sous sa main, peut perdre quelque chose ? allez, donc, M. le curé ... Vous vous fichez de nous avec vos sermons fanatiques, que vous faites débiter par votre portier. C'est-vous, c'est un tas de prêtres comme vous qui la troublent. Cette paix que vous redemandez à la Vierge avant de rien demander pour les autres, croyez-moi, redemandez à Dieu ou au Diable si vous voulez, le sens commun, morbleu ! le sens commun, & vous ferez bien mieux, vous & vos confreres, de chercher après la pureté du cœur qui vous manque, avant de vous ingérer de la conseiller aux autres.... A revoir, monsieur le curé. Priez Dieu pour moi, si toutefois vous êtes de son district....

Parlons d'affaires d'Etat... Voilà donc M. Rabaud de St. Etienne président de l'Assemblée nationale... Qu'en dirons les dévots !.. Un protestant à la tête du clergé, de la noblesse & du tiers état !... Mordieu ! c'est qu'à présent, on ne cherche plus que de bons Français ; & que, malheureusement pour le clergé, mais heureusement pour l'église, il n'y a plus de distinction entre le Romain & le Grec... le Juif & le Gentil... On a le bon esprit, on a l'équité de ne plus chercher que de bons cœurs, que de vrais patriotes... L'Abbé de Montesquiou est de ce nombre. On l'avoit élu ... son temps finit... Rabaud de St. Etienne est un autre bon citoyen ; il lui succéde... C'est dans l'ordre, on s'arrange comme freres... Et malgré la gueule, les griffes, les poils, les plumes des aristocrates hauts & bas, grands & petits, tout ira bien, f.....

Que fera-t-on de la gabelle ?... Rien de bon sans doute, puisque cela n'a jamais rien valu. Quel étrange établissement ! quel monument de la tyrannie passée !... Quoi ! l'on forçoit le pauvre à prendre du sel par sacs ! Mais, s'écrioit-il, ma femme, mes six enfans n'ont point de pain.... Mange du sel, bougre !... Mais, mon curé, mais mon seigneur, vont réclamer leurs droits, & je n'ai point d'argent. Je n'irai pas les payer avec du sel. Faut-il que je périsse en prison ? que ma pauvre femme, qui a deux enfans à la mamelle, & que mes quatre autres enfans meurent de faim.... Meurs sé

tu veux, qu'importe à l'état? meurs, si tu veux; mais paye toujours.... Qu'importe à l'état? foutre! Et qui fait vivre cette canaille dorée, si ce n'est l'honnête infortuné, qui gémit & travaille pour goûter le fruit de ses peines? Sera-ce un évêque de Tréguier, un évêque de Nancy, un abbé Mauri, un vicomte de Mirabeau, &c. &c. &c. &c. qui iront travailler à la terre? Mordieu! si jamais il y avoit guerre, je les mettrois, moi, à la bouche du canon; au moins serviroient-ils à quelque chose, & ça ménageroit les boulets.

On parle à force de la réunion des maisons religieuses. Qu'a-t-on à balancer pour leur suppression totale? Tout ce qui est contre la nature, doit être aboli dans l'empire de l'humanité. Or, les maisons religieuses, sur-tout celles des femmes, sont contre la nature; donc elles doivent être anéanties dans le royaume de France.

Est-il en effet de l'humanité, de laisser subsister ces énormes cages de fer, où l'ambition des familles, leur cruauté, leur misere, le malheur des uns, l'hypocrisie des autres, l'indolence, le désespoir, absorbent, abîment, anéantissent, écrasent, engloutissent mille & mille victimes. Voilà, foutre, voilà l'utilité des couvens!.... prisons continuelles, cachots au sein de la liberté! rage au milieu d'une joie naissante, esclavage éternel! quand la liberté vient d'éclore & d'éclore pour toujours. Je suis marin, ventrebleu, moins sensible peut-être que les au-

tres. Mais, mordieu, j'ai mon cœur; mon cœur est pénétré.... Quel effet doivent produire tant d'horreurs sur les cœurs plus tendres que les miens?...

Quant aux couvens d'hommes, ils n'ont d'autre utilité que leur inutilité même, d'autre mérite que l'ineptie de nos peres; & si l'ancienneté de leurs fondations remonte jusqu'aux premiers siecles de la France, c'est mordieu, une raison de plus pour réparer notre honte gravée en caractères de fer dans l'immense recueil de nos annales,

Qu'y voyons-nous, ventrebleu? la tyrannie la plus abominable; le cloître est l'énorme théâtre d'une immensité d'horreurs; l'hypocrisie viole la foi; l'impiété tient la religion esclave; tout rampe bassement devant un front pelé. Que de ressorts font jouer l'affreuse machine monacale! L'on est effrayé de son incalculable poids. On ne comprend point comment la monarchie françaiſe n'en a pas été pulvérisée... quels étoient ces tyrans?.. Des hommes qui se disoient serviteurs très-humbles du bon Dieu!.. Moins puissants, ils ont conservé leur orgueil. Prêts à succomber à leur tour, le grand nombre leve encore la tête... Mais nous sommes devenus Français, liberté, *libertas*, f...! Nous la tenons... nous l'avons emportée d'assaut... La lâcherons-nous, mille tonnerres! Non foutre... non, non, non... ou le diable nous mangera tout cruds.

N°. V I.

JEAN BART,

ou

SUITE DE JE M'EN F...

Liberté, *Libertas*!, F . . . . . !



De l'Imprimerie de Jean Bart;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Lettre de Jean Bart à MM. du district des Feuillans.

MESSIEURS,

VOUS m'avez invité, par mon Imprimeur, à changer le titre de mes numéros. Je reçois cet acte de votre sagesse & de votre honnêteté, avec toute la déférence qu'un Français doit porter dans son cœur pour ses concitoyens.

Je vous dénonce en même-temps, Messieurs, un libelle intitulé N°. V. *je m'en fouts, ou le vrai Jean Bart*, imprimé de six pages. Je le désavoue publiquement. L'Auteur s'est servi de mon nom pour insulter l'Assemblée nationale, la Commune de Paris, la Garde nationale, & d'une maniere parti-

tulière le Bataillon de S. Nicolas du Chardonnet. Son ſtyle, & plus encore ſes ſentimens ſont, j'oſe le dire, indignes de votre reſpectueux concitoyen.

Paris, 19 Mars 1790. JEAN BART.

F... je ne ſavois pas que j'avois du mérite, moi, & que mes numéros auroient un débit bien au-delà de mon attente.... Cependant, j'ai beau chercher dans mes écrits ce qui m'a attiré la faveur de tant de Lecteurs, je n'y trouve que le *vrai* exprimé à ma façon. Eh bien, mordieu! je vais continuer avec toute la hardieſſe d'un homme qui n'affirme rien ſans avoir de preuves. Je vais m'efforcer de mériter du public cette bienveillance qui devança mon eſpoir. Homme libre, citoyen, ami du vrai, qu'ai-je à craindre? Les contrefacteurs?... *je m'en f...*, pourvu qu'ils n'impriment point ſous mon nom des libelles, & dans ce cas, on pourroit ſans gêne les empêcher de dire comme moi, *je m'en f*....

Je craindrai moins encore les défenſes imprimées.. Eh! de quel droit m'empêcheroit-on d'écrire ſous la dictée de mon cœur, tant que ſes ſentimens ſeront conformes à ceux d'un bon Français? Aſſez, morbleu! aſſez & trop long-temps ma nation fut privée de la liberté de *penſer*. Elle l'a retrouvée en ſecouant un joug odieux... Moi, je profite de ce chan-

gement heureux, non pour exciter le trouble, mais pour découvrir la vérité, & je la dévoilerai, & je vais, dès ce moment, la dévoiler; & tant qu'il plaira au public de s'ennuyer ou de se distraire de son ennui avec mes numéros, je les continuerai....

J'ai cru cependant devoir me rendre aux invitations honnêtes de mes concitoyens du district des Feuillans. Quand par habitude marine il m'arrivera de lâcher un *foutre*, ou quelqu'autre fleur de rhétorique de mer, mon Imprimeur l'abrégera. Qu'importe au public, puisqu'il veut bien me lire, qu'importe, dis-je, que ces petits agrémens-là soient tout au long, ou simplement énoncés... Eh mordieu on sait bien ce que cela veut dire!...

Je ne puis néanmoins m'empêcher de jurer tout au long après ce jean-foutre qui s'est servi de mon nom pour faire passer dans le public un libelle insultant le public même. Son style n'est pas le mien, & foi de Jean Bart, ses sentimens sont indignes de mon cœur... Je suis Français, mordieu!... & pour la vie f... cela s'entend...

En suivant les mêmes principes, je ne saurois me taire sur l'aristocrate d'Antraigues. Ce gredin-là, f.. le camp.... Il passe par Nantua, & voilà à-peu-près le discours patriotique de ce b....là. « L'*Assemblée*

nationale ne sait ce qu'elle fait.... Bientôt elle sera dissoute. La banqueroute & la guerre civile succéderont à cette dissolution, & je vous conseille en ami de ne point payer ce que les ennemis de la France appellent contribution patriotique... C'est à M. Populus que nous devons la découverte de cette abominable harangue... Mordieu!... si je tenois cet enragé là... je l'aurois plutôt sabré que le b.... ne m'auroit mordu.....

Mais si tout bon citoyen doit penser à peu près comme moi de cette horde de scélérats que le royaume renferme dans son sein, & qui se tiennent cachés comme la vipère, on ne peut s'empêcher de reconnoitre dans la classe française, autrefois appelée *Noblesse*, de ces bons chevaliers, de ces braves citoyens qui, comme le duc d'Aumont, ont un cœur vraiment patriote.

Dernièrement je me trouvai dans un café avec lui, & sans le connoître je l'apostrophai brusquement, en lui disant qu'il avoit l'air du feu roi de Prusse; ce qui est vrai. On parla d'affaires d'état; & voilà ce qu'il m'en dit :

» Je n'ai jamais rien reçu du roi; je ne veux ni ne dois rien recevoir. Je n'ai perdu que des droits aux-

quels j'ai renoncé depuis long-temps.... Et foutre! il n'eſt pas juſte, après tout, que la charge ſoit toute d'un côté; cela eſt abominable! »

A la bonne heure, mordieu!.. vlà un Français, un bon francais, ventrebleu, digne du ſiecle de Henri IV; mille bombes! digne du nôtre, ſacrebleu, puiſque tout nous retrace le temps de ce bon roi, avec la liberté de plus bien entendu!.. F... cela ſe comprend....

Il ne faut point oublier de dire que ſi le duc d'Aumont eſt bon citoyen & brave militaire, il réunit encore à ces qualités rares, dans ceux qu'on appeloit jadis *gentilshommes*, les talens les plus recherchés; il peint bien, il eſt bon phyſicien. S'il pouvoit faire cadeau de quelques flacons de mercure à nos ariſtocrates, pour leur rendre le ſang moins noir & plus pur;... & que ce remede fît effet, nous lui donnerions, mordieu, le nom de *chymiſte national*... Oui, f.... cela ſe comprend.... c'eſt bien clair....

Maître d'Epremeſnil n'en auroit-il pas beſoin? Allons, morbleu! quatorze ou quinze pintes..... Mon camarade, ça ne vous fera pas de mal..... Croyez-moi... du mercure, ventrebleu, du mercure! Voyez ce qui vous eſt arrivé à Maréfoſſe;

ſongez au paſſé, craignez l'avenir; & ſi un poſtillon vous a fait peur, croyez, Jean Bart je vous le répete; & ſi juſqu'à préſent vous ne vous êtes guère montré bon français, apprenez ſur le champ à le devenir... Souvenez-vous de Fleſſelles; vous portez ſa livrée dans votre ame... crachez, mordieu, crachez tout votre venin; il eſt ſi déſagréable pour un ariſtocrate de ſe trouver pendu!....

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Les perſonnes qui déſireront ſe procurer le cinquieme numéro de cet Ouvrage, ſont prévenues qu'on ne trouvera le véritable, qu'à l'adreſſe ordinaire, rue de Chartres, n°. 70.

N°. VII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F .....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F.... :

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Au diable est la gabelle, à la bonne heure, c'est encore une des forces de l'aristocratie que l'Assemblée nationale vient d'anéantir... Mais on parle de la nécessité d'un autre impôt moins onéreux, il est vrai... ne sauroit-on le rendre plus léger & plus utile aux yeux de la Nation !... Moi, comme citoyen, je dirai ma façon de penser sur l'usage qu'il me semble qu'on pourroit faire de cet impôt, & voici comme je raisonne.

L'impôt le plus juste, le plus utile, le plus agréable, le plus consolant même pour les citoyens, est celui qui assureroit leur tranquillité. Je demande si on pourroit prouver que la sûreté des citoyens est manifeste ; & je réponds d'avance... *non mordieu*, elle ne l'est pas.

Une légion de mendians se répand maintenant dans la ville ; ils importunent le citoyen durant le jour, & souvent l'insultent pendant la nuit. Je veux bien, & il

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Au diable est la gabelle, à la bonne heure, c'est encore une des forces de l'aristocratie que l'Assemblée nationale vient d'anéantir... Mais on parle de la nécessité d'un autre impôt moins onéreux, il est vrai... ne sauroit-on le rendre plus léger & plus utile aux yeux de la Nation!... Moi, comme citoyen, je dirai ma façon de penser sur l'usage qu'il me semble qu'on pourroit faire de cet impôt, & voici comme je raisonne.

L'impôt le plus juste, le plus utile, le plus agréable, le plus consolant même pour les citoyens, est celui qui assureroit leur tranquillité. Je demande si on pourroit prouver que la sûreté des citoyens est manifeste; & je réponds d'avance... *non mordieu*, elle ne l'est pas.

Une légion de mendians se répand maintenant dans la ville; ils importunent le citoyen durant le jour, & souvent l'insultent pendant la nuit. Je veux bien, & il

l'église? ... Mais, est-ce le clergé qu'on veut vendre, ou si ce sont ses biens qu'on met en vente.... Ce sont les biens... ami Jean Bart; ça va faire de l'argent en France... oui, pourvu qu'il y reste!...

Que dis-tu, Duchesne, de ce *Pierre Carré*, qui va, comme un enragé, grimper sur une chaise, & gueuler que tout est f.... en France? que son frere est à la tête d'un parti... & puis, qui va insulter le Roi, la Reine, le Duc d'Orléans, &.... moi... Je dis que c'est ou un fou, ou un méchant; que dans les deux cas, on a bien fait de le punir... Je l'ai vu au poteau devant le palais royal; & ce qui m'a fait plaisir, ça été de voir la garde nationale tourner le dos à l'exécution, & laisser les postes à *la robe courte*... Tu conviendras avec moi, Jean Bart, que c'est comme ça qu'y faut que ça soit dorénavant; car, mille bombardes! nos grenadiers & les autres ne sont pas f...... pour garder des potences.... Ce n'est pas que la robe courte soit à vilipander, mais c'est leur métier.... ils le font, & n'ont pas besoin d'aides...

Parlons un peu *district*, pere Duchesne, je te dirai mon ami, que celui de St. Gervais n'a ni feu, ni lieu... & que ces braves gens-là sont obligés de se fouler comme des harangs dans le corps de garde soldé, rue Geoffroy l'Asnier, parce qu'ils ne peuvent venir à bout d'obtenir du grand magasin un petit emplacement... On

dit que ça vient de la part du curé, & je le croirois assez.... car il n'est pas possible que tout un district se mette contre un homme qui ne lui auroit rien fait... On dira encore que je vais parler *calotte*, mais, mon ami, il est impossible de démontrer la bonne conduite des citoyens & du bataillon de St. Gervais, sans opposer leur maniere franche & honnête d'agir, avec les sucr... faux fuyans de ce petit quart de bout d'homme Veytard... D'abord, on a été choqué, avec raison de l'indécence du curé, lorsque le bataillon entra, pour la premiere messe de cérémonie... personne pour les recevoir... des propos antécédens... Le curé avoit refusé la veille le choeur de l'église; mais le petit homme ne fit pas le plus fort; ensuite ce discours dont nous avons parlé; puis une animosité marquée contre l'aumônier du district... il est en procès avec lui; il s'est vanté de le perdre, parce que lui curé, tout petit qu'il est, avoit les bras longs... Le district qui sait que l'aumônier n'est pas de ces jeans foutres à la douzaine, un brave citoyen, quoique prêtre, n'a pas voulu, pour plaire au curé, embrasser, avec son acharnement, une mauvaise cause contre l'abbé Duplessis; il l'a fait passer par toutes les charges, sans penser ni au petit curé, ni au vicaire son grand précepteur .... de sorte, mon ami Duchesne, que de cable en cable, d'échelle en échelle, on s'est brouillé au point qu'on ne recevroit gueres le curé au

district qui se tient dans l'église, sur-tout encore, depuis que ce petit extravagant a fait imprimer une *amende honorable*, aristocrate en chien, où il demande pardon à Dieu de toutes les horreurs qui se débitent dans les églises où se tiennent les *assemblées profanes*, que nous autres animaux de Français, appelons *district* & *société fraternelle*... On dit qu'il a été décrété d'ajournement personnel à la ville, mais je ne l'assure pas; je pense qu'on feroit mieux de l'envoyer dans une capuciniere, pour lui apprendre au moins son métier; tant y a toujours que le district de St. Gervais n'a point de corps de garde... Je te demande, pere Duchesne, si l'on se plaint du peu d'ordre du quartier, à qui la faute?...

Eh mordieu! ils sont bien bons! ils n'ont qu'à camper dans l'église, le bon Dieu n'aura jamais été si bien gardé, & si le curé vient y trouver à redire, on l'envoie faire f....!

N°. VIII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

NOUS devenons inséparables, pere Duchesne & moi. Hier, nous allions tout devant nous, sans trop savoir où nous avions affaire, mais c'est égal. Passe une division de la garde nationale; en bon ordre, mordieu! un pied ne passoit pas l'autre.... ça faisoit plaisir; on auroit juré, sacrebleu, que nos bourgeois n'avoient fait que ce métier-là toute leur vie.... Eh bien! Jean Bart, me dit Duchesne, comment trouves-tu nos soldats? Bien, f...! très-bien.... Oh! les b...... s'entendent on ne peut mieux.... ça ira.

Nous étions en avant, à côté des sappeurs; pere Duchesne me dit, Jean Bart, tiens, ces mines terribles-là... vois-tu, ça ne dit rien du tout; ça vous a un air affecté; & suivant moi, une belle moustache vaut, mille bombes, mieux que tout le reste. Vois-moi ce sapeur-là.... n'est-ce pas bien plus naturel.... qu'en dis-tu?

« Oui, f..... ça a une tournure militaire; mais pour cet autre-là, on le prendroit pour un capucin sous l'uniforme. Crac; pendant que je réponds, voilà la sacr... moustache qui f... le camp d'un côté... ses camarades d'en rire; lui bien embarrassé. Bref, il finit par détacher l'autre, & mit sa barbe dans sa poche. C'étoit un beau garçon bien bâti, qui pouvoit avoir dix-huit ou vingt ans; châtain de poil. Je vous demande, mordieu! comme une perruque noire à son menton, devoit aller avec un mincis blondin? Il n'est pas le seul qui ait ce ridicule... Hé, mes amis! la nature! morbleu! la nature! s'il y avoit guerre, vous ne vous croiriez point bien braves pour avoir fait avorter des femmes; mais, entre nous soit dit, savez-vous bien qu'une tignace au visage n'effraie pas un militaire!...

Je vois parci, par-là, des grenadiers qui ont cinq pieds six pouces, y compris le bonnet & les souliers d'uniforme!... Eh! sacrebleu! est-ce qu'un simple fusillier ne peut pas avoir autant de courage? Voyons, morbleu! n'est-ce pas la même cause que nous avons juré de soutenir? Refuserai de me battre, moi, parce que je n'aurai point un bonnet de poil, ou un pantalon bleu?.. Je serois un fier j... f.....! Et le Roi, morbleu! qu'est-il, lui, dans la garde nationale? Soldat, ventrebleu! soldat... Et je sais, moi, qu'il y a des sacr... bêtes qui ne veulent point qu'on les appelle

ſoldats, mais, *monſieur le grenadier! monſieur le chaſſeur! monſieur le garde national!* que les cinq cents millions de milliards de diables les enfourchent; ces b.... là... Vivent les autres! ſans faſte, ſans prétention... il ſe prêtent à tout de bonne grace. Ceux-là ſeuls, & dieu merci, c'eſt le plus grand nombre, ceux-là ſeuls ſe battroient comme des enragés, & les autres foutroient le camp....

T'as raiſon, me dit Ducheſne, ce ſont les mulets de parade, & bons pour aller à l'abordage ſur des gimblettes... Je voudrois les voir en Picardie, où pluſieurs cantons ſe révoltent!..

Hé! mon ami, ils feroient comme par-tout ailleurs. Mais d'où ſais-tu cette nouvelle... n'eſt-ce pas dans le *Journal général de la Cour & de la Ville*! N°. LXXVIII? Je l'ai juſtement : voyons ce qu'il chante.

Bon! il dit qu'on « attribue la mauvaiſe humeur des payſans à la diſette extrême qu'ils éprouvent... Ça ne m'étonne pas, il eſt certain qu'on n'eſt content que quand on eſt bien aiſe; mais, quand il ajoute : « tel ſeigneur qui employoit & faiſoit vivre une centaine de ces malheureux, ne peut plus, par la ſuite du malheur des temps, en employer un ſeul... Ils meurent de faim, rien de plus ſimple à concevoir »... Ducheſne, quelle eſt ton idée ſur ce paſſage?

Moi!.. je ne ſais ſi c'eſt parce que je n'ai point de

génie, mais ça me paroît un vrai torchon de gaudron; plus on y touche, plus on s'y poisse. Cependant, mon gros bon sens me dit qu'il faut écrire *à la portée de tout le monde*... & que le journailleur s'y prend, dans cet article, d'une maniere si gauche, qu'on ne sait s'il est aristocrate, ou non.... Quel est ton avis à toi, Jean Bart?

Mon avis!... il est assez conforme au tien. Mais comme il ne faut pas sabrer les gens à propos de botte, je l'attaque ici par supposition; le tout, pour lui prouver qu'il ne faut plus être amphibologique en France.

A nous deux, *monsieur G. de six étoiles*... voici votre texte mot pour mot. » Tel seigneur qui employoit & faisoit vivre une centaine de ces malheureux, ne peut plus, par la suite du malheur des temps, en employer un seul ».

Qu'entendez-vous par ces paroles? Si vous voulez dire que les peuples entrevoient bien l'avenir heureux que la régénération de la France leur assure, mais que les besoins urgents actuels l'emportent naturellement, & font oublier l'espoir; alors, vous devez confondre ces seigneurs dont vous faites le panégyrique, avec les peuples dont vous prétendez qu'ils sont les soutiens, & ne pas faire entendre que si ces seigneurs n'avoient point été frustrés des droits iniques *du plus fort*; les peuples seroient bien moins misérables. Cette maniere de penser

eſt tirée de l'évangile ariſtocratique; mais... nous ſommes Français, & en matiere de politique, nous n'admettons que l'évangile du patriotiſme, que l'on vous ſoupçonnera de ne point connoître à fond, tant que vous uſerez d'énigmes... *ils meurent de faim, rien de plus ſimple à concevoir.*

Croyez Jean Bart;.. ne vous permettez plus d'inſulter la nation, en vous écriant d'un ton d'énergumène, *voilà bien le Français ! il briſe le ſoir, avec fureur, l'idole qu'il encenſoit avec tranſport le matin.* Sachez, ventrebleu, qu'on n'appelle *Français*, que ceux qui n'ont que des ſentimens de paix, de concorde... & non une horde de brigands qui voudroient boulverſer tout.... Je ne comprends point dans ce nombre, mille & mille infortunés qui ſe relevent à peine, écraſés par 1789 ans d'ariſtocratie; ſachez morbleu ! ſachez encore, que la *liberté* eſt l'idole du Français..; que le Roi s'eſt joint à ſon peuple pour embraſſer, non l'*idole*, mais *la choſe*; que notre patrie s'eſt rendue ſemblable à cet aſtre brillant qui ranime la nature...; Sachez enfin, que ſi dans l'univers, il eſt un exemple à ſuivre, c'eſt au Français à le donner.

Je ne ſuis point encore d'avis que nos *Pariſiennes régénérées* mépriſent noblement, ſelon vous, les ſoins & les amuſemens du ménage, pour ſe livrer ſans partage à l'étude

de la politique & des droits de l'homme. Nos femmes sont trop bonnes citoyennes pour jaser *politique*, & laisser leur ménage. Nous leur faisons des enfans, elles les élevent pour la patrie; la mere de famille essuie les larmes de son enfant, lui présente son sein; l'innocent lui sourit, & lui tend les bras.... Voilà ses peines, voilà ses plaisirs... L'éducation n'est bonne que quand la nature, & non le mercenaire, la conduit... & foi de Jean Bart, si ma femme appelloit sa servante, & lui disoit; *Javotte*, prenez mon enfant, je vais lire les journaux dans les cercles, delà, j'irai au district, je prendrois ma femme, & la foutrois par les fenêtres.

N°. IX.

JEAN BART,

OU

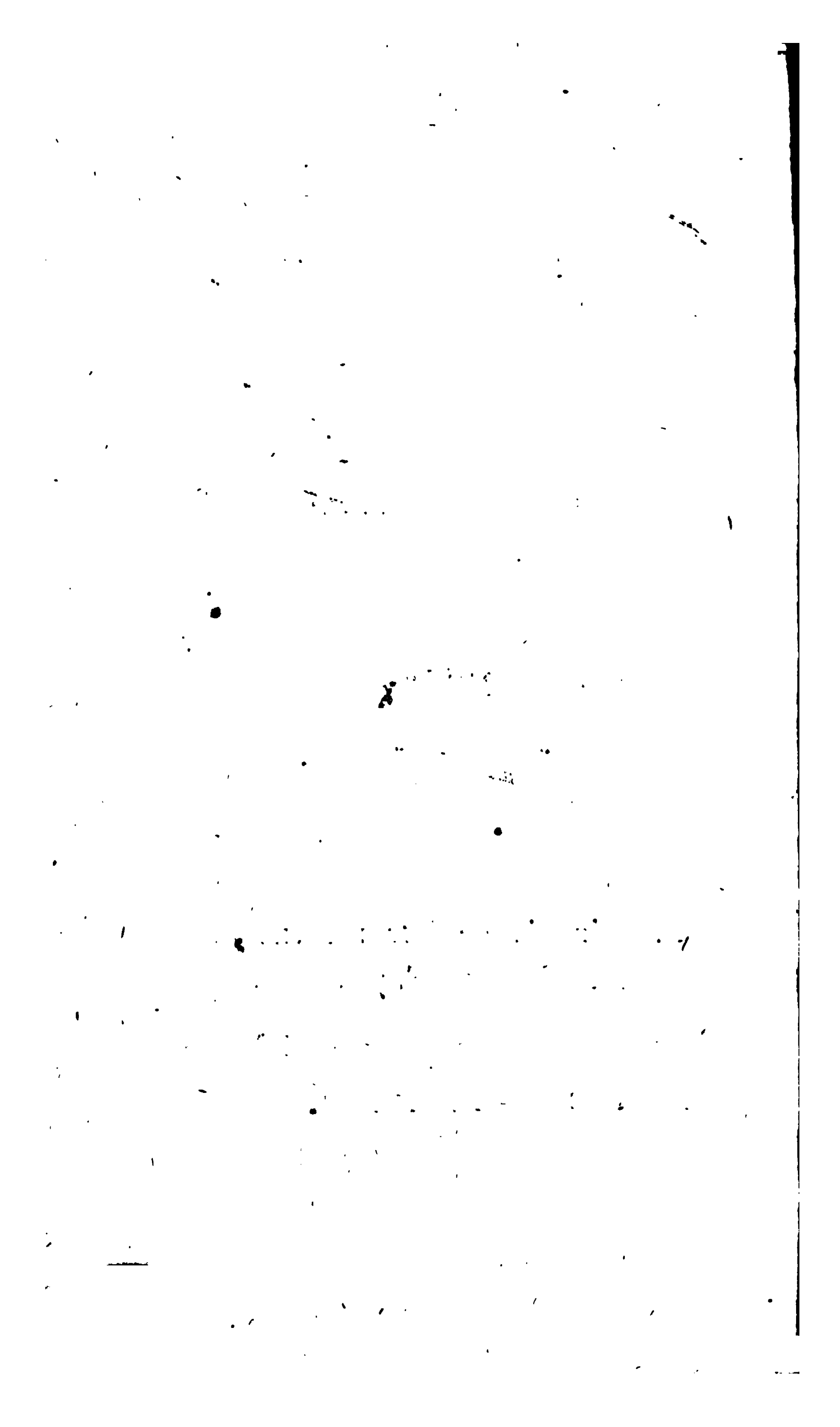
SUITE DE JE M'EN F... ;

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART ;
rue de Chartres n°. 70.

M. DCC. LXXXX.



JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

VOILA-t'y pas le diable! on crioit après moi, parce que je jurois trop; ça n'étoit pourtant pas bien étonnant, moi qui n'avois jamais jasé qu'avec les tempêtes & les Hottentots.... Maintenant, parce que j'ai voulu me rendre plus poli en jurant moins, on me jette la pierre; on a mordieu raison, & f.... je suis le premier à me condamner... Mais, mille tonnerres, je ferai voir que Jean Bart n'est pas un bougre à s'endormir sur le gouvernail. Je reprends, ventrebleu! mon train ordinaire, comme dans mon premier Numéro; mille z'yeux! si on me lit, c'est qu'on aimera la vérité toute crue, si on ne me lit pas, *je m'en fouts*.

Hier, je me présente vers les dix heures du matin, à la porte des Thuilleries... on me demande ma carte. Moi, je dis, camarade, regarde à mon chapeau, la voilà.

foutre ! c'eſt ma cocarde, mordieu ! c'eſt la carte d'un bon François... On ne voulut pas me laiſſer entrer avant midi.

Je ne voulus point forcer la conſigne; mais ſacrebleu ! je vous avois une indigeſtion de juremens ! ça me rempliſſoit la gueule. Oh ! je ſerrois les dents comme un enragé...

Ducheſne me rencontre à la deſcente du pont-royal... Qu'as-tu, Jean Bart ? me demanda-t-il. Ce que j'ai ? ah ! tonnerre de Dieu, mon ami ! j'ai... que j'étouffe... Comment, mille millions de tempêtes, je vais pour entrer dans les Thuilleries, & parce que je n'ai pas de carte, on me fout à la porte !...

« Oh ! ça ne ſe peut pas... viens, nous entrerons, ou le diable avalera les portes, foutre ! viens, te dis-je ». Il me prit par le bras, & m'entraîna juſqu'auprès de la ſentinelle. Un homme préſente un chiffon de papier, & le voilà dans le jardin ; les autres & nous auſſi à la porte, bien entendu ; on nous dit, je ne me rappelle pas ſi c'étoit que le Roi ſe promenoit, ou alloit ſe promener ; je veux le voir, dit pere Ducheſne... je l'aime, cet homme, moi... Et ſacrebleu, puiſqu'on a foutu la baſtille en l'air, il ne doit pas y avoir des barrieres de bois entre le Roi & le peuple... Y a de la gabgie là

dessous. . . Voyons, Jean Bart, entrons boire bouteille chez le Suisse... & nous entrâmes sur le champ.

Grace au Suisse, & plus encore à notre argent, nous aurions vu le Roi!.. A ça, je demande à présent si c'est qu'on veut faire du Louvre une ménagerie? Est-il décent, mordieu! que notre Roi! notre bon Roi! ne puisse pas être libre au milieu de ses enfans! & n'est-ce pas une sorte de prison pour lui, que de se voir dans sa capitale, entouré d'arbres & de statues, quand il se promene? Quel est le bougre qui oseroit lui dire un mot plus haut que l'autre! Quel est le Français qui ne répondroit pas, sur sa vie, des jours de ce bon pere? de ce bon citoyen, mordieu!.. oui, foutre, de ce bon citoyen! je sens bien qu'on doit le veiller de près, qu'on se range autour de lui à portée de pistolet, ou plutôt hors de portée, & que tout le monde entre librement! & quand on me dira, *qui vive?* Jean Bart, mordieu, qui vaut à coup sûr les gens qui entrent avec une carte à la main, mais qui vaut peut-être moins que ceux qui attendent à la porte que midi sonne, afin de voir leur Roi, s'ils le peuvent! Voilà comme je répondrois; qu'en penses-tu, pere Duchesne?

T'as raison, mordieu!..

Autre chose: samedi dernier, une sentinelle se promenoit tranquillement à son poste, sous les arcades du

palais-royal. Passe un homme habillé en chasseur de la garde nationale ; le bougre happe par derriere la sentinelle, & vous lui détache, sur la figure, quelques coups de poing qui pouvoient compter. Le soldat ne le connoissoit, comme on dit, *ni d'Eve, ni d'Adam*. On traîna monsieur le prétendu chasseur au corps de garde ; mais ce qui me ficha malheur, ce fut d'entendre l'honorable assistance qui disoit « Oh, il sera puni ! il a frappé un *soldé !* Sacrebleu ! quelle foutue raison ! Mais, mille bombes ! l'homme qui paie, l'homme qui est payé, n'est-il pas également citoyen ? Soldé ou non, mille bombardemens d'enfer ! est-ce que ce n'est pas un homme ? On a puni durement le jean foutre, & l'on a bien fait ; maintenant, qui peut susciter ces émotions qui troublent le bon ordre, ces insultes qui font douter de la sûreté des citoyens... Laissons cette question de côté, mordieu ! car il ne faut pas être toujours aux trousses de ces sacr... aristocratess !

Je fus hier trouver l'homme chargé de mes affaires, & lui demandai de l'argent ; « ma foi, monsieur Jean Bart, vous me trouvez en défaut. Il vous est dû cinq cents livres, je n'ai que cinquante écus dans mon secrétaire, voulez-vous partager avec moi ? je vais vous payer le reste en billets de *Caisse*... » Volontiers, mordieu ! cela m'est égal, pourvu qu'ils soient bons... A revoir l'ami, serviteur monsieur Jean Bart...

Au coin de la rue Vivienne, comme j'avais l'air de chercher à prix l'endroit... un homme s'approche de moi & me demande poliment si je veux de l'argent pour papier... pardieu! oui j'en veux... en avez-vous à me donner? Entrons au caffé... Garçon, un bol de punch au *rhum*... Combien vous faut-il, monsieur?.. deux cents francs d'une part... pour l'autre papier, je le garde... Monsieur, je suis à vous dans l'instant....

Il revint effectivement un moment après, avec un grand escogrif... Monsieur, voilà deux cents livres bien comptées... voulez-vous bien nous remettre dix écus?..

Dix écus! que des dix mille millions de milliards de diables vous agrippent, jean foutres que vous êtes.... Comment dix écus?... dix écus pour deux cents francs! oui, monsieur, quinze pour cent, c'est le prix le plus modique de commerce actuel... A ça... avec votre commerce, voulez-vous me foutre le camp.... Comment, mordieu! dix écus!.. où diable est la bonne foi... ou diable est le bon ordre! on souffrira, mille bombes.. un pareil agiotage?.. Dix écus pour deux cens francs..! encore, pour me consoler, on me dit que ces coquins-là sont les moins fripons!..

Heureusement pour moi que le bol de punch ne vint qu'au fort de la dispute. Ils n'y toucherent mordieu pas;

mais j'étois si fort en colere, que j'avalois de rage toute la jatte. Dix écus! mille millions de morts! ... Dix écus..... oh, sacrebleu! monsieur mon homme d'affaire, vous me coucherez tout au long mes especes, ou je vous casse la gueule.... Dix écus, mordieu! dix écus! ... sacrebleu!....

N°. X.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....!

Liberté, *Libertas!*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

JE M'EN F...!

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

GRANDE nouvelle, morbleu !.. intéressante nouvelle... nouvelle importante pour tout le public !.. Augmentation dans mon ménage. J'avois chez moi, déja mon hibou, mes deux enfans, un dogue anglais, ma femme grosse, mon singe ;... & ma chatte vient d'accoucher de trois cents Suisses !.. je dis à cela, moi, qu'il n'y a jamais trop d'honnêtes gens... Je me vois, par ce moyen, onze personnes sur les bras... Car, mes trois cents Suisses, nouvellement mis au monde, ne sont autres que trois jolis petits chats, bleus sur le dos, rayés de jaunes, le dessus de la tête noir, le visage & l'extrêmité des pattes de devant, couleur de chair, le ventre & les cuisses d'une écarlate rouge superbe.

On va me rire au nez, mais je m'en fouts, c'est mon idée à moi, de m'être ainsi composé une famille ; mon goût peut-être bisarre, mais puisque l'on doit si peu

compter sur la sincérité des hommes, il faut bien se former un société comme l'on peut.

Quand j'étois jeune, je fus quelque temps brouillé avec mon pere. Je n'avois point de pain, le pauvre homme avoit donné à mon frere vingt-cinq louis pour moi; je n'en sus la moindre chose que quand tout fut mangé, sans moi. Si un frere est trompé par son frere, si un pere est le jouet de son fils, où diable mettre sa confiance? Du particulier, on peut juger du général. Voyez le Brabant! il n'est pas possible, mordieu! il n'est pas possible de rester tranquille... à Paris, une proscription éventée, dieu merci... à Bruxelles, des aristocrates qui soulevent le peuple contre lui-même. Des pillages, des combats, du sang de versé; des morts jettés par les rues! Mais, mille millions d'enragés que vous êtes, massacrez-vous donc une bonne foi pour tout, puisque vous êtes pires que des tygres! & foutez-nous la paix, mordieu!.. ou bien, sacrebleu, nous vous taillerons des croupieres de si près, que le diable me mange si vous ne devenez, mordieu, pas à miséricorde.

A ça.... pendant qu'on se torche à Bruxelles, d'autres B** affichent à Nancy de faux décrets & des lettres patentes supposées. Le Parlement de cette Ville nomme l'auteur, c'est l'avocat *Riston*. L'autre défie le Parle-

ment de le convaincre. Je vous dis, moi, c'eſt un embrouillaminis où les procureurs & tout au plus le diable peuvent y voir clair.... pas vrai, pere Ducheſne ?

Oh! t'as bien raiſon, Jean Bart; mais auſſi quand la *Conſtitution* paroîtra.... ventrebleu, comme ça va changer !

Camarade Ducheſne, Dieu le veuille, nos Repréſentans font de leur mieux.... je le ſais... mais ne diſons jamais *cette Frégate eſt à nous*, avant de l'avoir priſe !

Maintenant, qu'on demande donc la ceſſation des aſſemblées de Diſtricts ! Bravo F..., bravo ! c'eſt bien prendre ſon temps, au moment où l'intérêt de la Nation occupe plus que jamais tout bon citoyen.... foutez donc tout au diable ! corbleu !... je me mange l'ame moi, quand je vois tout ça !... oui, Monſieur G. *de ſix étoiles* vous me faites écumer de rage, quand je vous entends prononcer avec âpreté, « Que c'eſt à l'Aſſemblée Nationale à décider, ſi Paris doit reſter ainſi morcellé en ſoixante Municipalités. » Que le diable vous morcelle, vous même, s'il n'a rien de mieux à faire... Ne profitez pas d'une liberté naiſſante, d'une liberté, mordieu que nous avons acheté avec du ſang, & de notre ſang, ventrebleu.... n'en profitez pas, vous dis-je, pour ſemer le trouble parmi des citoyens unis pour

la même cause.... ou vous êtes citoyens, ou vous ne l'êtes pas.... si vous l'êtes, montrez-vous digne de votre naissance.... *François*, mordieu, voilà notre noblesse! si vous ne l'êtes pas.... taisez-vous....

Tu trouves, Duchesne, que je m'emporte... & tu me dis qu'il ne faut pas plus s'arrêter à ce journaliste, qu'au sentiment de ce Monsieur de Cazalès, qui voudroit qu'on transportât l'Assemblée nationale à trente lieues d'ici... T'as raison, j'ai tort, moi; mais mon ami, pourquoi n'avoir pas de droiture aussi?... Vois nos Chingulais, nos Hottentots, on les appelle *Sauvages*... Oh, mille bombes! heureux sauvages! vous valez cent fois mieux que nos hommes apprivoisés du continent!

Liberté *libertas*, foutre... on parle de l'état civil des juifs..., ce sont des hommes comme nous, qui, jusqu'à présent, par un privilége unique ont payé leur entrée individuelle au prorata d'un cochon, j'en appelle aux commis des barrieres de Strasbourg...? si ces droits ont été abolis, il n'y a pas long-temps, vaux mieux tard que jamais. Je ne vois rien, moi, qui puisse les empêcher de jouir des mêmes droits que nous; mais, ils ne mangent point de cochon! morbleu! qu'est-ce que ça fait? mais ils ont une religion toute différente de la nôtre! après...? mais cette religion les empêche de se servir de nos loix.

Oh ! c'eſt différent, ça ne doit pas être, parce que l'on ne peut-être concitoyen dans un royaume, ſi l'on n'en pratique point toutes les coutumes... Mais qui vous a dit que nous n'épouſerions pas leurs filles ? qui vous a dit qu'ils ne ſeccoueroient point le préjugé, & que nous de notre côté, nous ne ſerions pas aſſez raiſonnables pour ceſſer de voir en eux des ennemis, & que nous n'aurions pas la juſtice de ſacrifier une opinion ridicule, & qui deshonnore les ſentimens que la naturelle loi a gravé dans les cœurs..... aime ton ſemblable.... Dieu dit, *voilà* les *hommes*. Ce ſont mes enfans ; & il ne nous créa jamais pour nous entre détruire, puiſqu'il hait le *ſang*... Oh, mes amis ! voyez donc les choſes du bon côté ; voyez un commerce plus étendu, plus floriſſant ; voyez une ſociété plus unie ; voyez... le bonheur de la France, inébranlable quand tout ſera d'accord, & ſoyez perſuadés, qu'il viendra un temps, où nous mangerons avec les Juifs une ſalade de chicorée ſauvage avec un quartier d'agneau, & que ceux-ci, aimerons mieux goûter une tranche de jambon avec leurs freres les Français, que d'aller comme des hiboux, manger de la neige au *déſert*.

Je croyois n'avoir rien de plus à dire pour les juifs, ſur-tout, ſachant que l'évêque d'Autun n'avoit point balancé à s'intéreſſer pour eux à l'Aſſemblée nationale...

mais de bon compte, a-t-on jamais eu à leur reprocher un ſcandale auſſi public que ceux que nous donnent ces ſacr... calotins? Vendredi, un abbé entre dans les thuileries... on lui demande ſa cocarde... le jean foutre montre ſon cu!.. On l'a arrêté, bien entendu; mais le bougre n'en auroit pas été quitte ſur l'heure, à ſi bon marché; car, le diable m'avale ſi je ne lui euſſe pas emporté d'un coup de ſabre les feſſes & dépendances. Je voudrois, mordieu! qu'on punit ces gredins-là, par où nos femmes diſent qu'ils péchent ſi ſouvent....

N°. X I.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Te rapelles tu, pere Duchesne, que je t'ai dit que le District de Saint-Gervais n'avoit ni feu ni lieu ?... Oui.... F.... eh bien, mon ami ! point du tout.... le curé leur a fait procurer l'endroit le plus commode & le plus agréable pour traiter sérieusement des affaires d'Etat.... bravo, mordieu ! Ami Jean Bart, il faut lui rendre toute la justice qu'il mérite, il faut toujours te montrer impartial, & dire nettement, celui-ci est un j..... f..... celui-là un honnête homme...... A la bonne heure Duchesne... eh ! bien, mon ami, l'Assemblée se tient rue des Mauvais-Garçons, hôtel Brigitte, dans une loge de Francs-Maçons... au premier, à l'entresol; il y a bal à six sols par personnes, y compris les rafraîchissemens... de sorte que ces braves gens parlent poli-

tiqué au son du tambourin & du fifre, & que maintefois il arrive qu'on se trouve au bal, quand on va au Comité, & que telle danseuse entre tout de gaud dans l'Assemblée, & s'y tient, croyant qu'on va commencer le branle.,...

Allons, mordieu... en voilà d'une autre à présent; mais Jean Bart ce n'est pas croyable! eh! pourquoi ne s'assemble-t-on pas dans l'Eglise, puisque l'Eglise est l'assemblée des fideles?... oh! bien... mille tonneres! je te jures, foi de Duchesne, que si j'étois du District, je m'y assemblerois tout seul, & nous verrions qui des deux est le plus fidele, ou de celui qui ne veut que le bien; ou de celui qui, sous prétexte des prieres du soir, fout les paroissiens à la porte.... Qu'est-ce que c'est donc, ventrebleu, que ce petit crabe-là?... il fait le petit mutin! oh là! haut, camarades du District... venez ici... chez vous... avec les tambours du bataillon... & vous, M. le Curé, arrivez avec la croix & la banniere, si vous voulez, mais ne bougez pas; car, tenez, je creve une caisse, & je vous y campe en prison... oui, foutre! en prison dans un tambour; vous aurez encore de quoi vous y retourner... & toi, Jean Bart, que ne dis-tu à son Vicaire de moriginer un peu ce petit bon homme-là, puisque c'est son grand précepteur?...

Tais-toi donc, Duchesne, cet abbé Destrévaux

est pire que lui; entre nous soit dit, s'ils étoient de taille ensemble, on pourroit les atteller au cabriolet du diable... mais parlons d'autre chose... Que dis-tu par exemple de ces gratifications données depuis le 4 Janvier dernier, où l'Assemblée en avoit décrété la suspension?...

Tiens, Duchesne, je dis que ces arrangemens ne valent pas un quart de pipe, & que si la Nation n'est pas libre dans ses décrets, ça n'ira jamais bien; par exemple, le bon ami des ci-devant Gardes-Françaises, le duc du Châtelet devoit-il recevoir la moindre chose, après avoir reçu tant d'éloges de ce Régiment incorporé dans nos Troupes... Mille millions du tonnere de Dieu! ça n'est f... pas loyal... M. le Duc, il s'en faut bougrement, mille bombes! ô oui! à coup sur... tantôt, vous dites je n'ai reçu que 28,000 liv. tantôt plus, tantôt moins, puis vous finissez par les offrir en don patriotique; c'est tout comme si j'entrois chez vous, & que je prisse vos bijoux, puis que je vous dise, tenez, M. le Duc, vous m'avez l'air d'un bon citoyen, voilà une montre, voilà une paire de pistolets damasquinés, voilà de l'argent, &c. &c.

Vous n'êtes pas le seul, & vous l'avez bien dit, le prince de Condé & le duc de Bourbon, n'ont reçu que 100,000 livres, sans ce qu'ils attendent.

A nous deux, M. G. *de ſix étoiles*; je voudrois ſavoir, ventrebleu, de quel droit vous vous foutez les tons de traiter de *brutal* l'honneur compromis des ſoldats du régiment de Picardie, en garniſon à Maubeuge. Un gredin va dans leurs chambrées, ſe dit colonel de régiment provincial, & chevalier de Saint-Louis; il cherche à les faire déſerter. Le colonel de Picardie entre, lui propoſe de ſe battre; M. le chevalier refuſe, & les ſoldats de tomber à coups de plat de ſabres ſur le jean-foutre. . . Savez-vous bien, mille millions d'ouragans, que vous pourriez bien un de ces jours en recevoir autant! Il vous convient, mordieu, bien, d'inſulter tout l'état militaire de France! Etes-vous payé pour dire d'eux *pis que pendre?* M. G. *de ſix étoiles*, prenez garde; car, foi de Jean Bart, on pourroit quelquefois vous donner, pour vos billets-doux, des quittances, non avec le ſabre, mais avec ſix ou huit foureaux en forme de martinet. Quant à moi, ſi ſur mon bord vous teniez de pareils propos, je vous ferois foutre à la grande vergue.

Je paſſois hier ſur le pont neuf, & j'entendois crier par-tout : *Voilà l'Ami du Peuple, par M. Marat.* Oh! mille millions de cent mille milliards de bombardemens d'enragés que vous êtes, foutre! comment pouvez-vous ſouffrir qu'un méchant tel que ce

Marat, prenne le titre d'*Ami du Peuple?* Eh, f... ouvrez les yeux, & voyez qu'un diſtrict, celui des Cordeliers eſt obligé de ſe laver aux yeux de tout le public, de la calomnie la plus noire, la plus atroce, la plus dangereuſe, mordieu, vu les circonſtances où l'on ſe trouve. Ce Marat, après avoir vu des bataillons entiers inveſtir ſon repaire, oſe encore publier que le diſtrict des Cordeliers avoit voulu s'emparer de l'artillerie, puis faire ſauter le Châtelet. Pas un mot de ça, ventrebleu; mais voilà la coutume de ce Marat, quand quelqu'un ſe refuſe à protéger ſon fiel, il le comble de ſes noirceurs; & moi je dis de lui que c'eſt le plus grand gredin, le plus méchant bougre, le plus infernal homme que le diable ait forgé. Si quelqu'un du diſtrict des Cordeliers, ou autre, étoit un coquin, je dirois, c'eſt un coquin; mais je le prouverois. Mais ce Marat, quand il lui plait de ternir la réputation d'honnêtes citoyens, il le fait, & promet toujours des preuves ſans pouvoir en donner. Voilà le monſtre qu'on appelle *l'Ami du Peuple*! Non, ventrebleu, le requin, le marſouin, & tous les autres animaux de mer, de terre, de l'air, feroient moins à craindre que lui, ſi parmi les Français il ſe trouvoit encore un homme aſſez lâche pour trembler devant un Marat.

Une f... brochure, intitulée, *Révolutions ecclé*

ſiaſtiques, ou la calotte renverſée, &c. vient encore de me tomber entre les mains. Je ne ſais d'où diable elle vient, ſi c'eſt de Pékin ou de Conſtantinople; ce qu'il y a de très sûr, c'eſt que ces b. . . là en veulent auſſi bougrement à la calotte. L'on y voit certaines vérités que la Cour de Rome ne regardera pas d un bon œil; & gars les foudres du Vatican! Ce que je trouve encore de plus téméraire, c'eſt que l'auteur ait cherché à compromettre M. le Garde des Sceaux, en mettant au frontiſpice, *publiées par ordre de Monſeigneur, &c.* comme s'il eſt à préſumer que M.gr l'archevêque peut faire paroître une brochure tout-à-fait contraire à la religion, &c. &c.

N°. XII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART ;
rue de Chartres n°. 70.

. M. D C C. L X X X X.

JE M'EN F...!

OU

PENSÉES DE JEAN BART,

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Sermon de Jean Bart.

LIBERTÉ, *LIBERTAS*, F.....!

VOILA mon texte, à moi, ventrebleu! & mille millions de tonnerres, je vais vous prêcher à ma façon; Français mes très-chers freres.. d'ailleurs, nous voici à la fin du carême... chacun le termine comme il peut... allons mordieu, pere Duchesne, soit mon Suisse... fais faire place... tiens... cette borne va me servir d'égrugeoir....

Foutre de l'aristocratie, Français mes freres; foutre, de toutes les tentatives que nos ennemis font pour nous abbattre... foutre de la discorde qu'on veut semer dans l'assemblée nationale, dans nos provinces, dans nos villes, dans nos campagnes!.. foutre, en un mot de cette sacr... Séquelle vomie du diable, lorsqu'il eut la fameuse indigestion le treize Juillet dernier... & qu'une poignée

à ce jour, nous ne nous sommes point exposés aux moindres reproches, devenons de plus en plus les premiers hommes de l'univers.

Tels sont mes vœux, ô mes chers Français ! qu'ils sont foibles ; mais ventrebleu qu'ils sont sinceres ; qu'un ennemi de la patrie se présente à moi... frappe... bougre, frappe, & si mon sang peut accélérer la paix d'un seul instant, bois tigre, bois le sang de Jean Bart ; partage-le avec tes conjurés ; pourvu que ma patrie devienne tranquille, je m'en fouts, je m'en contre-fouts, je m'en archi-super-fouts, dans cette vie & dans l'éternité. Ainsi soit-il... foutre !

N°. XIII.

JEAN BART

ou

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F .....



DE l'Imprimerie de JEAN BART
rue de Chartres n°. 70.



M. DCCLXXXX.

JE M'EN F...

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

AUTRE trait bien sensible du patriotisme & de l'humanité de nos representans... Ils viennent de destiner une somme considérable au soulagement de leurs concitoyens malheureux... Bravo, mordieu! bravo; on reconnoît bien là le Francais... Mais, chût! examinons en silence si cette somme sera rendue à sa destination... il y en a eu tant d'autres de soulevées... qu'on ne sçauroit trop prendre garde aux griffes d'un tas de jean-foutres qui environnent l'humanité bienfaisante... & cent mille millions de bourasques! nous avons jusqu'ici été si bien étrillés, qu'il nous est permis de voir clair à nos affaires... Il y a tant de judas! oh, foutre! pour que tout aille bien à présent, il faut que tous ceux qui ont quelque part à la manutention de la monnoie, puissent nous montrer clairement qu'il n'ont pas détourné une obole des sommes qui leur ont été confiées.... sans

ça, tout ira au diable; & si le diable veut être de bon compte, il avouera qu'il a plus gagné en France, en une seule année, qu'il n'a recueilli de profit en cent ans chez les autres nations... &, après tout, ventrebleu, quand on fait un armement, on compte pour ainsi-dire jusqu'aux clous, & pour le bien de tout un royaume, on apporteroit moins de vigilance?... Tonnerre de dieu! il n'y auroit pas le sens commun.

Par exemple, voila le don patriotique de nos députés... ils ont par jour 18 francs, à ce qu'on m'a dit; ils donnent chacun 36 livres, je mets deux cents hommes; comptons par nos doigts, ça fait une libéralité de 7,200 livres. Ces sept mille deux cents livres sont destinées aux pauvres... faut voir si les pauvres n'en seront point frustrés, comme il est tant d'autrefois arrivé; qu'on me donne un démenti... j'en défie f....

Il est en France une coutume inhumaine, odieuse, exécrable, indigne du Français, c'est celle qui fait enfermer les débiteurs jusqu'à ce qu'ils aient satisfait leurs créanciers; mais sacr.... mille millions de débordemens! comment, f...., comment veut-on qu'un homme paye, si on l'empêche en même temps de payer! jettez toutes les ancres d'un vaisseau; puis mettez à la voile... le vaisseau démarrera... oui... quand on aura levé les ancres, ou qu'on aura coupé les cables... par ainsi,

comment, foutre, comment un pere de famille, qu'une malheureuse bourasque a ruiné, pourra-t-il satisfaire à ses créditeurs, si on le campe à la force, puisque c'est la nouvelle Bastille, & qu'on y voit pêle-mêle, l'honnête-homme malheureux, le mauvais sujet, l'yvrogne le tapageur, le déserteur, l'escroc, le libertin & l'aristocrate!

Pour le bon ordre, il faut un lieu de châtiment; mais quel châtiment doit-on infliger à un homme que le malheur des temps prive de toutes les ressources? est-ce encourager l'infortune que de la charger de fers.... tonnerre de Dieu!... Ah! si l'on endiable, c'est morbleu bien en pensant à tout cela!....

Autre horreur, on va délivrer des prisonniers, on croira chez les Cannibales qu'un prisonnier est chez nous, libre, dès qu'on l'a délivré, point du tout. D'abord, on le pare comme le bœuf gras, pour commencer la farce; ensuite, on le promene avec la musique & les tambours. Ainsi à chaque pas on lui enfonce un nouveau poignard dans le cœur. La confrairie des aloyaux se distingue dans ce genre de barbarie, & il est des prêtres, des moines qui se prêtent à ces parades! mais, foutre! moi qui ne suis qu'un marin, je vois dans l'évangile, qu'il ne faut pas que la main droite sache ce que fait la gauche, & cette atrocité religieuse, loin d'inspirer le respect, de-

vroit attirer l'indignation de tout homme sensible, aux charlatans qui font ces b...... de parades!

Laissons cela, parlons d'autre choses: j'ai vu la cène du Roi, j'ai vu la cène de la Reine, tout le monde disoit, ah! que c'est beau! & moi je disois; qu'y-a-t-il de surprenant là-dedans? est-ce de voir des têtes couronnées baiser les pieds des pauvres? mais mille tonnerres, ne voyez-vous pas que ces hommes nés pour le trône sont vos semblables, & que s'ils ont une véritable grandeur, ils ne la doivent qu'à leurs vertus! admirez-les dans la cérémonie de la cène, je suis de votre avis; mais ne les flattez, c'est les insulter, c'est vous dégrader vous-mêmes, f...,..

Duchesne m'a appris que mercredi dernier un chevalier de S. Louis, président une assemblée d'aristocrates au caffé du grand amiral, rue neuve des petits champs, avoit eu l'audace de dire qu'il faudroit arracher la croix à tous les chevaliers qui étoient dans la garde nationale. Les grenadiers du district de l'Oratoire ont séparé l'assemblée à coup da plats de sabres; ils ont encore mieux fait s'ils ont arrêté le Jean-foutre de président de cette sacr... infernale clique.

Aujourd'hui vendredi j'ai reçu deux lettres, qu'on m'invitoit à insérer dans mon numéro. L'une est signée *Duchesne*; l'autre me paroît être de l'écriture d'une dame, qui se signe *Louette*. Je demande pardon à M. Duchesne

si je ne lui donne pas satisfaction ; mais il m'est impossible d'insérer une compilation de mes propres ouvrages, tout mauvais qu'ils sont ; je lui promets, néanmoins, de le contenter quand il voudra me donner de son cru. Duchesne le fumiste, & marin comme moi, m'a assuré qu'il ne m'avoit point écrit de lettre, & je le crois d'autant plus que depuis quinze jours il demeure chez moi.

Quant à l'autre lettre, je remercie l'inconnu ou l'inconnue, qui me fait mille millions de complimens. Je n'en mérite pas. Je suis marin, c'est fort peu ; je suis Français ; je ne dois pas me montrer indigne de ma noblesse ; car c'en est une bien grande que d'être Français.

Lettre de Jean-Bart à Marat, auteur du journal intitulé, l'Ami du Peuple.

Marat, j'ai vu dans un de tes numéros, une anecdote sur un ouvrage intitulé *Aux Voleurs*, qui m'est attribué. Je ne sais si cette feuille est aristocratique ou non, tout ce que je puis affirmer, c'est que ce n'est point une de mes nouvelles productions. Si son auteur n'en a point à rougir, que n'y met-il son nom ? alors on ne me donnera point des applaudissements qui ne me sont pas dus. Si la feuille ne vaut rien, je n'ai foutre pas envie de déplaire au public, qui me fait l'honneur de lire mes gâchis, de s'en amuser, ou de s'endormir avec.

Dans mon onzieme numéro, je me suis récrié contre toi, d'aprés un article d'arrêté du district des Cordeliers ; je t'ai traité comme le dernier des hommes ; mais j'ignorois que ton garçon perruquier Guignot, se fût servi de ton nom. Si dans cette affaire, tu es innocent, je te fais toute la réparation qu'un honnête homme doit à un autre ; mais si tu écris cette calomnie, dont le district des Cordeliers s'est justifié ; je conjure mes lecteurs & les tiens de suppléer avec toute l'énergie possible à l'apostrophe que j'ai adressé au public contre l'impudent calomniateur d'un district, qui a toujours marqué tant de chaleur pour la cause générale.

Ton concitoyen ou ton mortel ennemi :

JEAN BART.

Paris ce 2 Avril 1790.

N°. XIV.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F .....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART; rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

LE jour de Pâques, bon jour, bonne œuvre; on devoit faire partir un ballon dans la cour de la cazerne de la rue Verte, fauxbourg St. Honoré. Les billets étoient à 24 sols, & la recette destinée au profit des pauvres. Tout ça étoit fort bien; mais ce qui ne l'étoit pas, c'étoit que le marchand de ballon n'avoit prévenu personne, & avoit échaffaudé dans la cour de la cazerne. Les soldats ne s'en doutoient pas; & le motif énoncé, celui de soulager les pauvres, les avoit porté à maintenir gratuitement le bon ordre. Le chef de division ne fut pas satisfait qu'on n'eût point au moins demandé l'agrément des supérieurs de la maison. En conséquence, ordre de ne point faire partir le ballon.

Le public n'en voulut pas aux officiers, mais il

réclama hautement ses billets. Quelques mutins s'attroupent, & remplis de bravoure, ils tombent trente ou quarante sur le marchand de ballon... Falloit voir, morbleu! comme ils lui travailloient les côtes... La garde s'empresse de secourir ce pauvre diable... La mutinerie augmente; on maltraite la garde. Le capitaine Goudran, vrai citoyen, s'élance au milieu des tapageurs, & s'efforce d'appaiser le train. Autre trait de bravoure de bravoure de la part des ameutés ... Ils se précipitent tous sur le capitaine, & veulent le tuer.... Les soldats courent aux armes... se servent du plat de leur sabre pour écarter la foule, & sauvent la vie à leur capitaine... Qu'auroit-on pu leur dire, s'ils avoient fait *feu*? Rien. Foutre! on nous attaque, nous nous défendons... mais non... Forcés à un parti violent, ils n'oublient pas la prudence... ils s'exposent à toute la fureur de mille hommes, plus ou moins. Ils leur montrent ce que peut le patriotisme sur le cœur du soldat Français. Ils aiment mieux être blessés que de maltraiter un seul citoyen...

Pardieu! M. le duc d'Aumont, vous qui êtes chef de la division, vous devez être bien satisfait de la conduite de votre compagnie soldée du district de St. Philippe du Roule, & de celle du district de l'Oratoire, voilà, foutre, voilà ce que produit dans le cœur du

soldat le bon exemple du général. Tel pere, tel fils, entendez-vous monsieur le duc...

Tu sais, pere Duchesne, que nous étions convenus de ne plus parler de la *calottaille*; mais, mon ami, voilà encore ton abbé Maury, hué & apprécié à sa juste valeur par l'Assemblée nationale.

Lundi dernier on parloit, à l'assemblée, du commerce des Indes. Le Maury, qui avoit volé les lettres de M. Dupont, s'est vanté *publiquement dans l'assemblée nationale*, d'être allé au-devant des desirs de M. Dupont, en faisant imprimer ses lettres & son mémoire. C'est comme si j'allois te voler; mais c'est égal. Le Maury n'en fit jamais d'autre; & juge de sa mauvaise foi... Tu sais que les loups ne se mangent pas... & lui, il tromperoit Dieu, le diable & les prêtres s'il le pouvoit. Nous devrions nous aller promener du côté de Montmartre, & savoir par nous-mêmes ce qu'il y fait avec son camarade d'Aymar, presque toutes les nuits, dans l'Abbaye. Je ne garantis pas ce fait; mais, mordieu! ce Maury ne s'est-il pas mis, par ces bassesses, dans l'infernale impossibilité d'être calomnié?...

Que trop, foutre!... que trop, mille tonnerres; c'est un mauvais sujet qu'on ne devroit pas ménager...

A ça, voilà donc qu'on parle du retour de nos

princes!... Tonnerre de dieu, comme nous ſerions contens!... Tu ſais, mon ami Ducheſne, comme le prince de Conti a été reçu!... à bras ouverts, mordieu!... voilà comme eſt le Français, mille millions d'ouragans! comme je voudrois voir nos gens tous d'accord... vas, Ducheſne, ça arrivera; & nous verrons aller à tous les cinq cent mille diables, tous ces préparatifs de guerre, dont nos ariſtocrates nous bercent, & ſe foutent de nous, quand nous paroiſſons nous occuper ſérieuſement de ces foutaiſes.

Il n'en eſt pas ainſi des troubles de l'Alſace; le peuple y eſt encore tyranniſé par le clergé & la nobleſſe. A Colmar, par exemple, on fait le diable à quatre. On prétend que les ariſtocrates y ont mis à prix la tête de M. Reubell, député de cette ville, parce que ce brave Alſacien combat à outrance pour la liberté, & eſt un ennemi juré des droits féodaux. Ainſi, je préviens les bougres qui voudront gagner de l'argent, l'infamie & la roue, qu'ils pourront trouver la tête de M. Reubell dans l'aſſemblée nationale, car, comme il y travaille jour & nuit, on ne lui connoît pas d'autre domicile.

Réponſe de Jean Bart à M. A. E. C.

Pardieu! mon concitoyen, votre lettre me fait un

phisir étonnant... & foi de Jean Bart, elle vaut triple fois plus que votre premiere. Quoique vous me disiez, *je suis jeune*; j'y ai remarqué, moi, mon gros bon sens de marin, un esprit fait, un raisonnement juste, à un article près, celui des complimens que vous me foutez par la gueule, & que je ne mérite pas. Je sais bien, tonnerre de dieu! qu'il est impossible de me prouver que j'aie menti; mon camarade, voyons, la main au cœur... suis-je foutu pour en imposer au public! Eh! triple millions de bourasques, cinq cents journalistes l'attrappent, il faut bien que quelqu'un le dédommage par la vérité. Je ne suis point journaliste, moi, je me fouts du titre... Je veux, je dois être vrai... franc, mordieu.., à pouvoir dire... *je suis Jean Bart*, & me voilà.

Vous dites que vous avez vu avec peine le Dauphin entouré de gardes se promener dans les thuileries. Je l'ai vu, mais sans fusiliers. Ainsi, ce n'est pas le même jour que vous. Cela vous a fait peine, parce que vous êtes un bon Français..., ça m'en auroit fait autant; mais, mille millions d'ouragans, nous avons tant de précautions à prendre, qu'il est maintenant bien difficile à décider lequel des deux est le plus important, ou de veiller sur la famille de notre bon pere Louis XVI, afin qu'il ne lui arrive rien, ou s'il convient mieux de laisser

aller notre Dauphin, ſans une haïe de Citoyens dont vous ſerez un jour & moi l'autre.

Je vous embraſſe, camarade, avec toute l'affection dont vous pouvez me croire capable. Venez me voir, morbleu, & ſi vous connoiſſez, quelqu'ariſtocrate, amenez-le-moi, & je lui fouts le tour. Venez, mon cher concitoyen, & tonnerre de Dieu, nous ne nous quitterons que bons amis.

JEAN BART.

N°. XV.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...!

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

TRIPLE million d'abymes ! Duchesne, mon ami, tiens, ventrebleu ! j'étouffe... j'ai aujourd'hui une sacrée indigestion de jurer qui m'étrangle & me remplit la gueule... Non, mordieu, non, de ma vie je n'ai été parfaitement enragé... J'ai vu toutes les mers en fureur... les vagues, les trombes tomber à plomb sur nos vaisseaux... les enfoncer dans les gouffres les plus effroyables... les foutre en l'air à plus de dix mille pieds... les fendre, les briser, ne pas laisser deux planches unies... j'ai vu le feu, la mort, le sang, le diable, le tonnerre de dieu... quoi !... tout ce qui pouvoit faire trembler les plus hardis... eh bien, mille sacres... je m'en foutois, auprès de ce que je vois à présent... Cette assemblée nationale, morbleu ! le sanctuaire de la France... un lieu respecté par tous les bons citoyens... un lieu de paix... le berceau de notre bonheur... l'assemblée nationale changée en un boucan... oui foutre,

en un boucan... Et par qui? par une bande de gredins qui ont juré notre perte... qui ont fait serment de nous anéantir à quelque prix que ce soit...

Eh bien, foutre! ils n'en viendront point à leur fin, les bougres qu'ils sont... Ils ne sont déja point les plus forts dans l'assemblée; nous avons, dieu merci, dix François contre un aristocrate. Tenons-nous fermes, & nous leur foutons le tour... en vain, chercheront-ils à une contre révolution, en vain déchaîneront-ils contre la prétendue prison de notre bon Roi, en vain s'efforceront-ils de couvrir leurs projets infernaux du voile du patriotisme... Français! mes amis! où trouvera-t-on vôtre sang?... Dans les ruines de la bastille. Pourquoi l'avez-vous versé? Pour la liberté... Eh bien, tonnerre de dieu! soutenez-là, mille bombes... Oui, quand je dis que la cabale des aristocrates fait de l'assemblée nationale un boucan, je soutiens la comparaison. Qu'est-ce qu'un boucan, tant celui qui est soutenu par une police intéressée, que celui qui est défendu parce qu'il ne paie aucun droit?... Ce lieu n'est-il pas le théâtre de l'infamie?... Eh quoi! quand je vois une assemblée de patriotes profanée, insultée par un Mauri, un vicomte de Mirabeau, un d'Espréménil; n'ai-je pas raison de comparer la conduite de ces enragés-là, à celle que tiendroient, dans un lieu de prostitution, des monstres sans honneur & sans loi...

Tandis qu'un bon citoyen, un homme vertueux; en un mot, un français, le baron de Menou, préside la nation assemblée, s'efforce de réunir tous les cœurs pour le bien commun de la patrie, un d'Esprémènil l'insulte... *Je demande pardon pour notre président*, dit-il... *Il ne sait ce qu'il dit*... On s'est écrié contre ce séditieux... Mais que mérite-t-il... Flesselles, Delaunai, Bertier, Toulon, trahissaient en secret la patrie... Ils furent punis... Desprémènil insulte la nation, s'efforce d'ameuter la nation contre la nation même... Et l'assemblée nationale ne répond à ses insultes que par la douceur... Quels hommes! quels monstres! que les uns sont précieux... que les autres sont indignes de leur existance, toute méprisable qu'elle est!

Mais, me dira-t-on... est il étonnant qu'il y ait tant de trouble! l'argent est si rare! & l'argent est la gouvernail du vaisseau.

Il n'est point rare, foutre, non, il ne l'est pas... de quoi! si la circulation en est arrêtée... qui empêche qu'on ne la rétablisse... deffendez ces académies de jeu... punissez les accapareurs, saisissez-vous des sommes énormes qu'un seul coup de carte arrache de l'âme du joueur... dernierement... une carte contre vingt-quatre mille livres à un député... & ce député est un de ceux que l'on a vû toujours à la tête des champions de la liberté... un homme qu'on estime pour son patriotisme... Je ne le

nommepoint, parce qu'un moment de foibleſſe peut être oublié par un retour à la raiſon... mais, eſt-il le ſeul ?.. non... le jeu eſt-il le ſeul abus a reprimer ? non... vous en avez mille autres... eh quoi! Français... vous héſiteriez de leur porter le dernier coup?.. vous êtes libres depuis neuf mois... vous êtes hommes depuis neuf mois, vous êtes l'admiration des étrangers depuis neuf mois... & vous vous livreriez à un aſſoupiſſement funeſte... français! où eſt la baſtille ?

Ce n'eſt pas tout encore... pendant que le citoyen tranquille au milieu de ſa famille, reſpire de nouvelles foces... on diſtribue dans le ſecret des billets incendiaires; on y invite le peuple à répandre ſon propre ſang... on ſoudoye les uns... on cherche à corrompre les autres, un bon patriote, caporal des grenadiers du diſtriét du Val-de-Grâce, reçoit un de ces billets.. il l'envoie à M. Barnae, qui le remet au comité des recherches... croira-t-on que des anecdottes ſi terribles ſoient le fruit d'une bile énergumene ? dira-t-on que rien n'eſt plus faux... ſans doute qu'on s'efforcera à répandre un bruit contraire... ſans doute qu'on s'élevera contre moi... eh bien... qu'on me démande... ſoutre !... j'en défie qui que ce ſoit... aſſez de journaliſtes trompent le peuple... je ne ſuis qu'un marin, je ne ſuis que Jean Beart mais foutre... dût-il m'en coûter la vie... le peuple eſt mon frere, la patrie eſt mon Dieu, & quoique je ne ſois

qu'un homme ſans défenſe, dût-il m'en coûter la vie; je le répete, jamais je ne trahirai les intérêts de ma nation; & n'eſt-ce pas les trahir que de voiler au peuple, les maux qui le menacent... Braver les hommes de mauvaiſe foi, quel que ſoit leur pouvoir, braver les cachots, puiſqu'il en eſt encore en France... y périr s'il le faut... tel doit être le ſentiment de celui qui ſe fait un devoir ſacré d'avertir le peuple de ce qui ſe trame contre le bien général.

Lettre adreſſée à Jean Bar

En liſant dans votre dernier Numéro, l'endroit où vous parlez de l'abus d'empriſonner les débiteurs malheureux, je n'ai pu m'empêcher de vous remercier d'une réclamation auſſi juſte, & que vous pouvez juger par la poſition où je ſuis. Des pertes réelles, & le défaut de paiement de pluſieurs grands, ont forcé mon mari, il y a quelques mois, de s'abſenter. La méchante dent des créanciers ayant empêché l'arrangement de ſes affaires, l'on a vendu & ruiné ſon établiſſement; & je ſuis reſtée chargée de ſix enfans, dont l'aîné n'a que neuf ans. Et bientôt réduite à ſolliciter la bienfaiſance publique, & mon mari, errant chez l'étranger, n'ayant jamais eu l'intention de fruſtrer perſonne, ne demande que la liberté, afin de travailler pour la ſubſiſtance de

sa famille ; la régularité de sa conduite passée, son activité & son talent lui ayant mérité la confiance de toutes les personnes avec qui il a eu affaire. Je suis votre servante, D.

Réponse à Madame D.

Mon devoir, Madame, place ici la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser. Le Public, qui lit mes Numéros, ne verra point, sans attendrissement, le tableau de votre position malheureuse. Nous sommes tous citoyens, nous avons tous juré de maintenir, au prix de notre sang, notre précieuse liberté. Dénoncez à la nation assemblée vos créanciers ; dévoilez leur injustice ; quelque crédit qu'ils puissent avoir auprès de vos juges, soyez persuadée, Madame, que l'innocence & la probité triompheront toujours d'eux. Puisse-je être assez heureux pour contribuer, d'un instant seul, à votre tranquillité & à votre bonheur. JEAN BART.

N°. XVI.

JEAN BART

OU

SUITE DE JE M'EN F...

Liberté, *Libertas*, F . . . . .



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue de Chartres n°. 70.

M. DCCLXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

A ça, triple million de cables, avez-vous assez juré contre nos sacr... b..... d'aristocrates, & contre leur infâme complot, tenu dans la capucinière ? Eh bien, tonnerre de dieu ! je commence, moi, & foutre ça ira, foi de *Jean Bart*.... Les foutus traîtres ! les foutus pluts-gueux ! les triples chiens !... Voilà donc comme vous nous tenez ! *Bravo*, mordieu ! oh, *bravo* !... Courage, encore un complot comme celui que vous tramiez, & vous êtes absolument à la cale.... Mais, millions de bêtes rendoublées que vous êtes, malgré votre infernale méchanceté, où diable allez-vous tenir votre assemblée ? Tenez, vous avec agi comme le requin ; l'animal suit le vaisseau, il attend sa proie ; crac, on vous le harbonuc, & ou le travaille sur le tillac.... Rien n'est plus sot quand on le tient ; quelquefois il se bat de la gueule & des nageoires ; & voilà justement comme a fait ce gredin de Mirabeau ;

le vicomte & le scélérat Maury..... Comme le jean-foutre étoit humble quand on découvrit ses pistolets !... Sacrebleu ! qu'on étoit bon ! il falloit les foutre à la lanterne..., oui, triple bombardement, à la lanterne. Et pourquoi pas ?... Mais leur personne étoit inviolable.... ils sont députés ! Foutue raison que cela. Comment ventrebleu ! où diable avez-vous jamais vu qu'on travaille volontiers à son propre désavantage ? Mille bombes ! ne seroit-ce point vouloir le trouble l'Assemblée nationale, & partant, le malheur de la France, que de ne point désavouer pour représentans, une bande de gredins qui trament notre ruine !... *Tout séditieux doit être rigoureusement puni*, dit l'Assemblée, dans un de ses décrets... Eh bien, tonnerre de dieu ! nos sacrés aristocrates sont en règle... Eh mordieu ! qu'appellez-vous donc *sédition*, si vous ne nommez pas ainsi la cabale diabolique de ces messieurs ? Allons, mille voiles ! c'est se moquer des gens que de s'imaginer que la nation voudroit se faire représenser par de tels monstres... Ainsi, mordieu, à la lanterne tous ces jean-foutres-là... point de remission, sacrebleu; sans quartier, triple nom d'un millard de bombardemens, camarades... hardis morbleu ! à l'abordage... à la lanterne le vic.... de M......, à la lanterne le M......, le C......, le M......, le F......, le M. de la Q......, le d'E......, & tous les autres chiens..... mais, ce-

pendant, point de rumeur populaire ; commencez par les ferrer de près, arrachez le reste du secret infernal, & puis à la lanterne.... Fouter leur dans la charrette le diable pour confesseur ; car, par humanité, il faut, à leur dernier moment, leur donner pour consolateur quelqu'êtr qui vaille mieux qu eux.

En quatre mots, voici leûr crime ' la *perte* & non point la liberté *de la Patrie*. Le prétexte, la religion ? Quelle religion, morbleu ; que celle qui armeroit le frere contre le frere, citoyen contre citoyen, province contre province. Fouter donc à la potance Rabaud de Saint Etienne ; il est protestant ! Triple dieu ! parce qu'un homme n'ira point chanier la messe, il faudra l'égorger ! Dieu merci, nous ne sommes plus au tems de Charles IX ! & vous n'en viendrez pas où vous tendiez, messieurs les prêtres.

Sacr.. coquins ! vous vouler tout envahir ; eh, votre bon Dieu n'avoit qu'un hamac ! n'est-il pas affreux que vous regorgiez de biens, tandis que ceux de qui vous les tenez meurent de fain. Mais le vent est changé. Nous vendrons vos richesses ; nous nous en servirons, non pour le mal, comme vous faisiez, mais pour un bon usage ; on vous payera pour prier Dieu, & puis c'est tout.

Quelle foutue farce ! Prier dieu pour de l'argent ! Eh morbleu, gagnons le nous-mêmes. Voilà ma priere,

& l'on avoit encore le ridicule de faire parade au yeux de l'étranger, des richesses qu'on n'avoit pas. C'étoit comme ces vaisseaux marchands, armés en guerre avec des canons de bois; mais heureusement tout est changé, tout foutre, tout.

Mais pour què tout aille pour le mieux, il faudra dorénavant que M. Necker, ou tel & tel autre ministre nous puisse dire : vous m'avez donné *tant; tant* a été employé à telle chose; tant à telle autre; tant pour tel objet; tant pour telle acquisition. Voilé, mordieu, ce qui s'appelle voir clai. Mais triple n om d'un tonnerre, que je verai 200,000 livres pour les dépenses secretes du ministre, je demandrai si c'est pour ses maitresses, ses chevaux, ses dettes, ou sa propre fortune; & je dirai, ni moi, ni le roi, nous ne sommes pas obligés de payen vos sacrees folies; & foutez moi le camp, & ça bie bien vîte. Assez, mordieu, assez long temps vous nous avez grugés, pillés, volés, mangès; vous êtes un bougre de gueux; & je dirai ça à M Mecker, si c'étoit lui, tout comme à un autre, Triple dieu, on ne se fout plus de nous, depuis que nous sommes devenus françois; nous ne voulons plus entendre parler de *livre rouge*; & sacré million d'un foutre nous le ferons voir.

N°. XVII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F,,,:

Liberté, Libertas, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70,

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F...!

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

CORBLEU!... nous nous étions bien promis, pere Duchesne & moi, de boire à la santé de l'assemblée nationale, c'est-à-dire, à la santé de nos bons patriotes, qui, par un décret bien leste, mordieu, viennent de démarer le clergé... Mais ventrebleu! nous ne nous attendions pas à une cotterie aussi singuliere que celle où nous nous trouvâmes. Mille bancs de sable! d'abord je rencontre un bon curé qui avoit été notre aumônier sur l'*invincible*..: Pardieu, l'abbé, faut souper avec nous; je vous fouts entre les pattes un bon horloger de Genêve, huguenot de son métier, mais bon diable... c'est égal... va comme il est dit... & nous allons chercher notre ami. Autre vent; nous nous croisons avec pere Duchesne; tiens, Jean-Bart, voilà *Ali-Chaïron*, notre Indien, qui nous traita si bien à Chandernagor. Il allait souper avec *Mehemet* notre marchand Turc; je l'ai retenu. Il ne manque sacrebleu plus que rabin *Lévi*, afin que nous puissions nous divertir; & triple tempête, il y a assez long-tems que ces b... d'aristocrates nous font louvoyer; & f... tandis que nous avons

le vent, faut faire voile pour le pays de la joie. . . Nous voilà tous attablés ; on nous sert tout en gras, quoique ce fût jour maigre, & du bon vin.

Comment diable nous accorder ? L'abbé, mangez-vous de la viande ? Pourquoi pas ? Ce n'est point par mépris pour nos maximes, mais, je fais comme S. Paul, je mange tout ce que je trouve.... Bravo ! l'abbé ; c'est bien, mon ami, à l'église comme à l'église.

A la santé de Mahomet, dit notre marchand Turc !... Par ma barbe, voilà du champagne qui rappelle son buveur... Foutre ! monsieur le Turc ! comme tu y vas ! tu seras damné sur le pont de feu. Tu bois du vin comme un François, & ta loi t'interdit toute liqueur... Tu te moques de moi, Jean Bart ! à Constantinople comme à Constantinople, à Paris comme à Paris. Notre loi nous permet la pluralité des femmes, je n'en ai qu'une, & je bois du vin... A la santé de la France ; jamais elle ne s'est mieux portée qu'à présent... & notre Turc s'étoit déja foutu par le cou une bonne bouteille de Chablis.

Mille tonnerres ! voilà un jambon exquis !... T'en servirai-je une tranche, monsieur le juif ? Prends-garde ; au moins ; c'est du cochon ; & qu'en dira Moyse ? Je n'irai point publier cela dans ma synagogue ; mais je pense qu'un homme qui, sous prétexte de religion, se refuseroit à faire comme les autres, un article de nourriture, ne pourroit jamais être membre d'une grande société. Les législateurs ont eu leurs motifs ; permis à nous autres de suivre la meilleure opinion... Effectivement, ce morceau de jambon n'est pas mauvais... donne m'en un autre.

Notre Indien ne disoit mot, & mangeoit des épinards

au gras... Eh bien! Ali-Chaïron, te proposerai-je une côtelette de veau? prends-garde; tu pourrois quelque fois manger un morceau de ton bisayeul; car vous autres Indiens, vous ne mangez d'aucun animal, parce que vous croyez à la métempsycose... Sottise, Jean Bart, sottise que cela. Est-il possible que l'âme d'un être raisonnable puisse passer, après la mort du corps, dans celui d'une bête dépourvue de raison... Cette ridicule morale tombe en oubli à Chandernagor, & je me garderai bien de la conserver en France... Donne-moi donc un peu de sausse, sans cela, le veau est trop fade.

Duchesne & notre Huguenot nous regardoient & rioient à tour de bras.... par la sacrebleu, Jean-Bart, me dit le premier, à toi le pere pour mettre tout le monde d'accord; mais moi qui suis Manichéen, que dois-je manger? & l'ami Roussel, qui est Protestant, que peut-il manger?

Roussel dit : Moi! tout m'est indifférent; mais toi, qui te dis Manichéen, sais-tu ce que c'est que le manichéisme? -- Ma foi non, répond Duchesne. -- Eh bien foutre, nous voilà tous d'accord. Le Turc a bu du vin, l'Abbé mange de la viande, notre Rabin se fout du cochon, Ali Chaïron vient d'avaler une tranche de son grand-pere; en ce cas, buvons un coup à la santé de la France, à la santé des droits de l'homme, à la santé de la liberté des opinions. Bravo! million de tonnerres; & nous fimes chorus.

Fort bien, dit l'aumônier; nous voilà tous d'accord sur un point, & je pense qu'il seroit très-facile de l'être encore sur bien d'autres. Qu'on dise que M. l'évêque d'Autun aie reçu de l'argent des Juifs pour parler en

leur faveur, je n'ajouterai point foi à cette calomnie ; mais quel mal y auroit-il, quand les Juifs auroient leurs synagogues libres ? Qu'ils attendent l'avenue du Messie, qu'ils mangent leur pain azyme, que nous importe, pourvu que, fideles observateurs de nos lois, ils s'empressent de faire fleurir le royaume, tandis que le non-catholique, ou plutôt le protestant, emploiera tous ses efforts pour contribuer au bien de la chose publique ? Je ne vois rien qui répugne au bon ordre ; & le bon ordre, c'est-à-dire l'union, est un précepte recommandé par l'Etre suprême. Dieu existoit avant l'évangile ; avant l'évangile il y eut des hommes, & Dieu ne les créa point pour les faire périr.

Remarquez, mes amis, que la différence des cultes ne vient que du divorce de la société. Demandez au Guebre, ce qu'il adore dans le feu ; il vous répondra, *celui qui l'a produit*. Interrogez les nations, toutes reconnoissent l'être suprême. Or, reconnoissant unanimement un éternel, tous les peuples sont compatibles les uns envers les autres ; & d'ailleurs, rien de plus aisé à concilier maintenant ; vous venez de limiter le pouvoir du clergé, vous reprenez vos biens ; moins à craindre, ou plutôt désarmé, qu'osera-t-il ?

Pardonnez, si je vous interromps, dit notre ami Roussel ; mais ne l'a-t-on pas vu, l'évangile à la main faire massacrer les Albigeois, les Vaudois ; est-ce avec du canon qu'on absout. Je préfere mille fois la religion qui pardonne, à celle qui prescrit le massacre. Je ne suis point théologien, mais je vois dans l'écriture, *aimez-vous les uns les autres*, & c'est ce que ne firent jamais les prêtres catholiques-romains ; au reste, soyons de

mon compte ; dans toutes les religions les prêtres sont les mêmes, c'est-à-dire des foutus coquins, qui ne s'enrichissent que par leurs fourberies, & je ne puis m'empêcher de leur donner une sorte de droit, puisque le peuple est assez bête pour se laisser manger la laine sur le dos.

Il est vrai, dit le rabin, que dans notre histoire, la tribu de Lévi ne faisoit que prier Dieu ; mais, aussi ils firent tomber les murailles de Jérico avec des trompettes & des lanternes, & ce fut un grand coup de théâtre. On ne me disputera point, qu'il peut y avoir d'honnêtes ministres ; mais parmi nous, quel est celui qui oseroit dire à son troupeau ; *je suis un fripon ; je me condamne moi-même ; mais je vous trompois.*

Buvons un coup dit notre Turc, & tâchons de concilier le tout pour le mieux.

Rien de si facile, reprit notre abbé…, La France combattit pour sa liberté. Eh bien ! qu'elle jouisse de ce précieux privilége, qu'elle s'est elle-même procuré ; qu'elle laisse la liberté dans le culte, & l'on verra plus d'union que jamais : on verra quelle religion est la meilleure, par la bonne foi & la probité des prêtres. Je ne m'érigerai jamais en convertisseur ; mais pour parler en faveur de la liberté des opinions religieuses, je ne cesserai de soutenir que les dogmes de notre église sont les meilleurs, sauf à nous de les prouver, non par des argumens de Sorbonne, mais par une condui te conforme à l'évangile.

Par *Lama*, s'écria l'Indien, voilà un homme raisonnable, & digne d'être Français. Ah ! mon cher, quel est votre revenu ? 700 livres, répondit l'abbé…, Je n'en ai pas trop ; vous me voyez déguenillé, parce

que ma paroisse est très-pauvre, & que je dois par état souffrir le mal personnel, plutôt que de voir périr, par ma faute, un pauvre laboureur chargé de famille, parce qu'il n'aura point un socle de charrue!...

Foutre! mon ami Duchesne; mordieu! mes amis, que dites-vous de cette morale!... Que si tous les prêtres pensoient de même, nous serions tous heureux... Et quoique nous soyons dans un cabaret, ça n'empêche pas que nous n'avons dit que trop de vérités... Qu'en ferons-nous?.. Moi, dit Ali-Chaïron, quand je serai dans mon pays, je les communiquerai à mes enfans... De retour à Constantinople, dit notre Turc, quand je verrai un Muphti venir faire la cour à mes esclaves, je le fais empaler... Je n'en dirai rien à la synagogue, poursuivit le rabin, parce que je ne me sens pas assez ferme... Et toi, Jean-Bart?... Moi, triple Dieu!.. Duchesne & moi, nous avons les mêmes sentimens, la *paix*, l'*union*; vive la France... Foutre des sacr. G....., qui croiroient encore en faire un théâtre de sang!...

N°. XVIII.

JEAN BART,

ou

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F .....!



De l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

GARE, gare... Eh foutre! il eſt bien temps de crier *gare*, quand la roue de ton ſacré cabriolet a paſſé ſur le corps de ce pauvre homme! Triple nom d'un tonnerre! alte-là, mordieu, ou je te fais ſauter la cervelle, foutu poliſſon, foutu gredin... Et tout en diſant çà, je tenois ferme la bride du cheval, tandis qu'on ramaſſoit le miſérable que le faquin avoit bouleverſé. Vous penſez bien, mille tempêtes, que l'homme au cabriolet n'en fut pas quitte pour ma harangue marine... Ventrebleu! que nani pas.... Je fais monter le maçon tout froiſſé dans le cabriolet, & moi, ſans façon, je m'aſſeois ſur les genoux du beau Monſieur. L'honorable aſſiſtance! d'eſcorter notre chariot juſqu'à la maiſon du mâçon... L'autre grognoit, parloit d'aller au diſtrict... Va au diable, ſi tu veux, mais, foutre, tu marcheras; & c'eſt Jean-Bart qui te le promets, morbleu!

Comment, triple nom d'un bord ! une partie des citoyens aura le foutu privilége d'écraser l'autre ! Non, mordieu ! Vous criez *Détruisons les abus, assurons notre tranquillité individuelle.* Eh, tudieu ! mes amis, n'en est-ce pas un bien pernicieux, que ces sacr. voitures qui fendent le vent comme une corvette !

Dans le jour, çà ne pourroit pas être toléré ni tolérable, parce que les rues sont contiuuellement embarrassées, & qu'il n'est pas dans l'ordre que deux ou trois individus, y compris le cheval, culbuttent d'autorité le citoyen à pied, qui vogue à ses affaires. Faut-il attendre que la constitution soit faite, pour réprimer ces courses nocturnes, qui commencent avec une frayeur effrénée à la chûte du jour. Oh, ventrebleu, qu'il y auroit encore de monde d'écrasé !... Où vont ces voitures ? A la comédie, aux cercles, aux plaisirs, à des assemblées secrettes... Trouvez-moi, foutre, un motif plausible de ces courses à bride abattue ? Aucun, morbleu, aucun. Doit-on chercher son plaisir, au risque de la vie de ses semblables ? Ventrebleu ! c'est se rendre indigne d'être Français...

Grand saint Nicolas ! je vous le demande franchement, répondez-moi en brave homme,.. n'ai-je pas tort de faire sonner si haut le nom Français, tandis

que tant de Français le dégradent, en faisant si peu de cas d'une nation, la seule qui ne doit son éclat qu'à elle-même.... Vous ne vous attendiez pas, mes amis, à me voir apostropher le patron des marins, au sujet d'un cabriolet.... Eh ventrebleu! ce n'est pas au cabriolet à qui j'en veux.... c'est à ces hommes pervers, qui non contens de promener rapidement leur insolence, se font emporter par leurs chevaux à ces assemblées perfides où tous réunis, chacun s'empresse de faciliter les moyens de perdre la patrie! vous en imposé-je, quand je vous parle ainsi?... Ah! si vous me voyez écrire... les larmes de la douleur & de la rage font de mes moustaches deux gouttieres intarissables!... Point de sédition, mes chers amis... on ne cherche qu'à vous trouver en défaut... Des traîtres se dispersent parmi vous; ils exagerent le malheur du peuple, qui au fond n'est que trop réel... Savez-vous ce qu'ils disent entre eux.... eh bien! voici à-peu-près leur marche; « Le » peuple est encore imbécile & facile à séduire... ama» douons-le... paroissons compatir à ses maux... Vous» » allez dans tel fauxbourg; vous dans tel autre... Ani» mez les esprits... hantez les lieux publics... ces ani» maux-là donneront dans le piége... & dès qu'une fois » nous tiendrons *la lie du peuple, le reste ne bron*» *chera pas* »...

La lie du peuple! Eh! oui vous l'êtes, ainsi que

moi, ſi vous ne me croyez pas indigne de vous... *Oui*, vous êtes cette lie précieuſe dont on a tant de fois ſucé l'exiſtence ; c'eſt vous qui ſuſtentez les grands.... c'eſt vous qui travaillez pour eux ; élevez-vous au-deſſus de leurs mépris, méfiez-vous de leurs careſſes ; mais ſongez que parmi eux, il y a de bons Français, & qu'on ne peut s'élever que contre ceux qui ſe manifeſtent nos ennemis.

Triple million de bombardemens... ſeroit-il croyable qu'un bon peuple, un peuple qui ſe donneroit mutuellement ſon ſang, pourroit arborer pavillon d'émeute contre lui-même ! non mordieu... non... ça ne ſe verra plus, car, malheureuſement nous avons eu de grands troubles... la douceur, l'humanité, le pardon ; voilà l'héroiſme du Français.

Mais, me répondrez-vous : tu nous parles de paix, & toi, tu mettois à la lanterne, les ariſtocrates des Capucins.

Oui foutre, & je les y mets encore, à moins qu'ils ne changent. Jean-Bart ne fais point ce que c'eſt que de ſe rétracter en pareil cas ; mieux que ça encore, je m'éleverois hautement contre ceux qui voudroient tolérer de telles aſſemblées, parce que tout ce qui peut inquiéter le Citoyen, ne doit pas être permis.

Qu'on s'aſſemble aux Capucins, aux Capucines, &c. &c. Qu'eſt-ce que ça nous fait, pourvu que ces

clubs soient publics, qu'on y soutienne si l'on veut le parti des grands ; mais qu'il soit permis de soutenir l'inverse, chacun a son sentiment, *liberté, libertas*, c'est tout clair ; alors, il n'y a pas le mot à dire ; car c'est en soutenant une mauvaise cause qu'on fait briller la bonne ; la baleine est capable de de boule-verser le bateau qui la chasse ; mais quand elle est harponnée, on en tire grand profit ; si on la fuyoit, on reviroit sans gain ; eh bien foutre, en affaire d'état, c'est tout de même, il faut supporter le mal jusqu'à certain dégré, parce qu'il en résulte un bien, avec cette réserve, néanmoins, que jusqu'à présent nous étions assez bonaces pour courber la tête sous le joug de la tyrannie des grands, & qu'à présent, il faut une loi de douceur, d'union, de paix, de tranquillité, & que c'est au peuple à la faire, par le ministere de ses représentans.

Ventrebleu ! Messieurs les suisses, vous avez tort ; & vous faites naître dans le public des soupçons qui vous sont bougrement désavantageux. Comment, triple Dieu, un jean-foutre d'adjudant de votre corps refuse de se battre, après avoir insulté, de la manière la plus lâche, un de nos lieutenans, parce qu'il avoit l'habit bleu, & vous allez vous escrimer avec nos chasseurs à Montmartre !.. Savez-vous ce qu'on peut dire,

d'après cette conduite, c'eſt que vous n'êtes nullement pour nous ; c'eſt que vous êtes parjures, ce qui répugne avec la bonne opinion que l'on avoit conçue de vous. Croyez-moi, déſapprouvez hautement un officier indigne de ſes épaulettes, autrement vous perdez, votre crédit, votre honueur, & foutre de braves gens comptent ces biens-là pour quelques choſe.

Penſez, mordieu, penſez à tous les privilèges dont on vous honore en France; vous jouiſſez de tous les plus beaux poſtes; vos compatriotes ont le droit de porter le baudrier à la porte de nos groſſes maiſons; mais ce qui eſt beaucoup plus honorable pour vous, c'eſt que la France confie aux cent Suiſſes la garde de ſon roi. Nous nous privons de cette ſatisfaction, feroit-ce pour des ingrats! O, tonnerre de Dieu! je ne le puis croire... non, çà n'eſt pas poſſible... Penſez à l'affaire du baron de Bezenval: vous vous êtes montrés vrais citoyens... Si vous paroiſſez ſous un autre aſpect, foi de Jean-Bart, nous avons toute raiſon de vous regarder comme traîtres.....

N°. XIX.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...,

Liberté, *Libertas*, F . . . , ,!



De l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°, 70,

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

QUATORZE jean-foutres & l'abbé d'Eymar font quinze. Je n'ai, triple dieu, pas besoin d'arithmétique pour faire cette addition... Prouves-nous ça, Jean-Bart ; volontiers, foutre.

Un brave homme, citoyen de son métier, appellé M. Pfliéger, député à l'assemblée nationale par nos compatriotes Alsaciens de Béfort & Altkirch, fit paroître, il y a quelques jours, un ouvrage de sa façon sur l'état civil des juifs en Alsace. Il y dit, en bon français, & bien intelligiblement, mordieu ! que le peuple seul se soumet, avec le plus grand empressement & la plus grande docilité, aux décrets de l'assemblée des représentans de la nation, tandis que les prêtres & les moines marquent les plus grands mécontentemens.

L'abbé d'Eymar, en bon chien d'église, donna le démenti à maître Pfliéger, dans un libelle intitulé, *Protestations du clergé d'Alsace*, contre les décrets de l'assemblée nationale, sur les biens dudit seigneur

clergé Alſacien. Le peuple, ſuivant lui, eſt le ſeul qui murmure, & la preuve qu'il en donne, ſe réduit à cinq ou ſix pages de ſignatures de tous les curés, de tous les moines, bref, de tous les ariſtocrates, ſes protecteurs & ſes protégés... Mais, foutre, ça n'eſt pas-là un compte... & c'eſt bien plus facile à prouver que tout le ſacré galimathias de l'abbé d'Eymar ou de l'abbé Maury, ſon maître-garçon.

Voici comme, à mon tour, je dis à l'abbé d'Eymar, qu'il en a triple fois menti, lui qui ſe mêle de démentir maître Pflieger.

Ou les Alſaciens ſont eſclaves, ou ils ſont libres; s'ils ſont eſclaves, de quel droit envoient-ils des députés? Alors, l'abbé d'Eymar, foutez-moi le camp.

Si les Alſaciens ſont libres, ils peuvent donc expoſer leurs mécontentemens; pourquoi ne le font-ils pas? parce qu'ils n'en ont aucun ſujet. Donc l'abbé d'Eymar ment comme un charlatan... Donc maître Pfliegier n'a point menti.

Mais le clergé d'Alſace fait des réclamations!

Eh foutre! où diable allez-vous compter pour peuple ceux qui le tyranniſent & le rongent? Vous ne ſavez donc pas que les prêtres d'Alſace ſont au peuple ce qu'eſt le crapaud à un marais ſalubre. Le crapaud l'infecte, le clergé manque-t-il de venin? Mille millions d'ouragans... maître d'Eymar... voulez-vous eſſayer de la lanterne d'Alſace... Vous en êtes plus près que du paradis, mordieu... Oh foutre!... à coup ſûr... Foi de Jean-Bart.

Ventrebleu! mes amis! vous ignorez donc que ces eſcamoteurs évangéliques, ou plutôt, que ces fourbes

anti-chrétiens, anti-patriotes, anti-français, accoutumés, plus que par-tout ailleurs, à la plus exécrable domination, voudroient encore subjuguer un peuple dont la liberté naissante a absolument besoin d'appui ; mais, les gredins filent leur cable, & le diable, voyez-vous, qui les retourna dans cette vie, ne fera dans l'autre qu'une bouchée de tout nos hauts & puissans seigneurs, les riches successeurs des très-pauvres apôtres du bon Dieu.

D'après cela, sacrebleu ! ayez donc confiance dans ces messieurs. Vive par exemple les Carmes de la place Maubert. Ces messieurs se torchoient dimanche dernier, parce que les vieux sapajoux du couvent vouloient emporter le magot, & les jeunes le partager. C'est un petit échantillon de la sainteté de leur état ; ils sont vraiment dignes de l'abbé d'Eymar.

D'après cela, ayez donc égard à leurs réclamations ! ça me refout, moi, d'entendre dire : il n'y a plus de religion, si on ne fait point de cas des prêtres. Eh foutre ! le bon Dieu ne fut jamais ni cardinal, ni archevêque, & cependant il soutint la religion qu'il fit ; n'ayez pas peur, vous aurez toujours la messe ; car dans ces réclamations-là, il y a toujours plus de superstition & de fanatisme que de piété sincere. Les Prêtres vous tromperent toujours, Dieu ne vous trompa jamais ; eh ventrebleu, mes amis, écoutez le bon Jesus-Christ, & n'en prenez des prêtres que ce qu'il vous en faut pour la parade. Cette multidude de moines n'est à la religion que ce qu'une batterie de canons de bois sont aux vaisseaux ; ça fait grand appareil, & fort peu de défense, foi de Jean-Bart.

Mais que deviendront tous ces êtres-là ?

Ce qu'il deviendront ? d'abord, les moines sont faits pour la solitude ; ainsi, renvoyez-les dans leurs bois ; qu'ils se fassent des cazemates, leurs instituteurs valoient mieux qu'eux, & se bâtissoient des chapelles & des maisons avec quatre perches, des roseaux & de la terre; N'ont-ils pas des bras ! eh bien, bougre, travaille, prie Dieu& fouts-moi la paix.

Mais, si vous mettez les moines dans les bois, que deviendront les diligences, & la sûreté des voitures publiques sera-t-elle bien constatée, M. Jean-Bart, répondez-nous ; hem ! en jurez-vous ?

Non, foutre !

Eh bien donc, pourquoi les envoyer dans les bois ?

Ma foi, messieurs, vous m'embarrassez, vous voyez, je suis franc ; je ne sais que vous répondre ; attendez ; eh ! parbleu ! nos gardes nationaux feront par là leur tournée ; au reste, je ne les crois pas si diable que vous les faites noirs ; car ne vous trompez pas, ce n'est point le simple moinichon qui est dangereux ; c'est le grand Frocard, le gros bonnet, ou la grande barbe de sa clique. Celui-là, on l'apprivoise avec du pain & des coups de canne, s,il fait le méchant.

En ce cas, l'abbé d'Eymar, gare le bois.

Mais, Messieurs, croyez-vous que la calotte, mérite seule une bonne bourasque ? Et nos petits robins, qui vendent criminellement la justice criminelle au poids de l'or ! Ah, foutre ! si les prêtres nous font par fois cocus, Messieurs de la longue robe, en général comme en particulier, sont les plus âpres corsaires de votre argent... Je n'entends pas dire pour çà qu'il faille donner des coups de canne à Messieurs du châtelet, quoique fou-

ment nous en récevions de bons coups de griffe; il y a parmi eux d'honnêtes gens... Comme je ne les connois que par *oui-dire*, je n'en pus parler pertinament; mais le mécontentement des districts, est une preuve que le vieux bâtiment de ce vieux temple d'une plus vieille justice, conserve dans sa vieille poussière de vieux dogmes d'une vieille pratique, qui n'est bonne que pour le vieux temps... Mais, ventrebleu, comme tout est à présent nouveau en France, il nous faut nouveau code civil, nouveau code criminel, nouveaux juges, nouveaux défenseurs, si on sait ce que çà veut dire en fait de procès; mais on le saura, s'il plait au bon Dieu, à la bonne sainte Genevieve, à toutes les litanies des saints, & bien autant, sauf le père Eternel, bien autant, dis-je, à l'union, à la concorde des citoyens, & à la ferme résolution de foutre en l'air tout ce qui sera contraire à la saine politique, à la saine raison. Ainsi, les parlemens nous grugeront moins, & finiront par être inutiles; car, que veut dire *parlement*, ou plutôt, d'où vient ce mot? Si je ne me trompe, il vient de *parlementer* ou *parler*; or, à présent nous n'aurons plus besoin du verbiage des robins; il nous faudra des raisons au lieu de mots.

Mais l'éloquence du barreau....

Eh, foutre de l'éloquence qui me ruine! Comment, ventrebleu, j'aurai un petit différent, j'aurai affaire à un foutu gredin, lequel gredin en ira chercher un autre qui grossira l'objet, me foutra Barthole & Cujas dans un mémoire contre moi, embrouillera les juges à moitié endormis... Tonnerre de Dieu! je perds mon procès, & je suis après cela obligé de payer cinq à six cents livres pesant de griffonnage, pour un chien de lievre sur le

rable duquel mon curé vouloit dîmer, & que j'ai mangé sans lui... Foutre de tout cela, foutre d'une justice aussi injuste, foutre des coquins qui larronnent avec privilége, foutre des formalités si peu formelles, foutre des vendeurs de gain d'un procès, foutre de ceux qui élargiront tel qui aura mérité d'être pendu... Tous ceux contre lesquels on se récrie, avec raison, en ce moment, sont autant d'ennemis de l'état..., suivons-les de près.. Et mordieu, une bonne fois, montrons que nous ne sommes plus esclaves... En voilà assez pour aujourd'hui; Duchesne me frappe sur l'épaule, & va vous conter une petite anecdote qui n'est pas des plus mauvaises.

La femme d'un magistrat se singularise à présent par une recherche affectée de ses mots. Dernièrement on parloit, dans un cercle, des diverses manières de déjeuner. Madame, au lieu de dire qu'elle ne déjeunoit jamais, dit avec beaucoup de grace : *Moi, ze dédezeune touzours*... Sans doute que Madame *dégoûte*, répondit un luron qui se trouva là...

N°. XX

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F . . . . . !



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F. . !

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

MILLE triples bords ! ça vous eſt bien facile à vous autres de dire, « Jean Bart, jure bien aujourd'hui, mais hier il ne juroit pas aſſez... Foutre ! comme vous y allez ! Eſt-ce que vous croyez que j'ai le temps à moi, pour embellir mon ſtyle ? Tonnerre de dieu ! non... L'aſſemblée, le livre rouge, les abus... tout ça fait dans ma tête un flux & reflux de tous les millions de diables !... Tantôt j'aurai le vent *debout*, une autrefois, calme plat. Aujourd'hui gros temps, puis une tempête avec tous ſes ſacrés atours... Heureux encore, ſi je puis échapper du naufrage quelques *ſacrebleux*, quelques *foutres*, quelques *ventrebleux*, &c. &c. J'en radoube mon vaiſſeau comme je le puis, pour faire encore voile vers le promontoire de l'indulgence du public. Déjà il a reçu à bon port dix-neuf de mes bâtimens... je n'ai point encore

éprouvé de sables roulans, ça m'encourage... en ce moment j'appareille... Duchesne, allons, morbleu arbore pavillon... coupe le cable, levons l'ancre, & nous voilà sur la mer de liberté...

Tandis que mon vaisseau vogue au gré d'un vent favorable, je me livre à quelques réflexions sur un article du décret de l'assemblée nationale, concernant la chasse; on fixera pour l'avenir les temps dans lesquels la chasse sera libre aux propriétaires sur leurs possessions non clauses... Fort bien : mais d'ici à ce temps, si messieurs les lapins ou les lievres s'avisent de dévaster mon champ; il faudra donc que j'aille trouver le Roi, pour lui dire : Sire, je sais que *Votre Majesté citoyenne* a le droit de chasse sur toutes les terres de son royaume, en tout temps... Je sais que c'étoit beaucoup d'honneur pour nous, lorsque vos prédécesseurs ruinoient nos moissons & nos biens, en les faisant fouler par leurs chevaux de chasse, & leur armée de valets. Vous, c'est autre chose, vous comptez votre peuple pour beaucoup; mais c'est égal... Donnez-vous la peine de quitter votre conseil, vos occupations &c. &c. pour venir avec moi à trente lieues de Paris, tuer une douzaine de gredins de lievres qui ravagent mon pauvre champ... Ça vous paroît une bagatelle; mais foutre ! ça n'en deviendra pas une; car, voyez-vous, sous trois semaines, vous demanderez à voir le livre de vos dé-

enſes, & l'on vous comptera 30,000 livres de gratifications pour monſieur le duc *un tel*, pour divers ſervices rendus à l'Etat; leſquels ſervices ſe trouveront bornés, à ce que le garde-chaſſe de monſieur le duc m'aura fait mettre 20 écus d'amende, parce que j'aurai tiré une perdrix dans mon champ, & qu'elle aura été s'abbattre dans les apanages de monſieur le duc... ou bien encore, parce que la maîtreſſe de monſieur le duc aura ſervi de dame de compagnie aux matelots de mon bord, & qu'elle voudra ſe venger de moi, parce que j'aurai ſatisfait avec elle mon joli petit gentil amour marin, ſans payer ſes robuſtes appas, & ſes complaiſances vénales, par un ſacré mille millions de ſabords... bougreſſe, ſi tu bronches, je te donne pour chalouppe tes haillons, & je te fais foutre à la mer....

Ventrebleu! n'eſt-il pas plus ſimple & plus juſte de dire: Nons ſommes libres; la chaſſe eſt un amuſement & un exercice pour l'homme; ainſi, permis à tout le monde de chaſſer où bon lui ſemblera, hors les temps de production... Mais non... pour que la liberté s'accroiſſe peu à peu, il faut encore conſerver quelques veſtiges de l'ancienue féodalité... Il faut... O tonnerre de Dieu! çà ne peut pas être ainſi, Meſſieurs! vous n'avez point le ridicule de vous croire infaillibles dans vos décrets... Allons, allons,

en bon patriote, payez çà de nos tablettes nationales

Moins nous apporterons d'entraves à la satisfaction du peuple, moins nous serons longs à statuer sur les loix... Voilà mon vaisseau qui cingle vers la côte du *livre rouge*... Comme il y a par-là quantité de bas-fonds, si je ne fais point changer la manœuvre de l'équipage, je m'y engloutis avec le peuple... Eh! Thomas, hisse, hisse à l'artimon; Paul, Jacques, à la misène... Pierre... où sommse-nous... Voyons la boussole... Ah, bravo!.. J'apperçois des cent mille livres, des quarante mille francs de gratification à Madame *une telle*, parce qu'elle étoit jolie femme... Ceci est sous-entendu; mais nous ne l'entendons fort bien, & que trop, morbleu..! Sont-ce là les dépenses secrettes des ministres!... Ames viles, & qui vous enfoncez dans l'orgueil & la honte, à mesure que la confiance jadis aveugle des rois vous élève en grandeur... Quelle étoit donc votre opinion sur les peuples, lorsque vous vous jouiez impudemment de la majesté du trône, & de l'esclavage des nations? Mazarin, Richelieu, & vous tous, monstres enfantés par la tyrannie, & que la foiblesse du peuple métamorphose en grands hommes, sortez de la poussiere qui vous couvre, secouez les vers qui se partagent vos restes; venez applaudir à l'administration du dernier règne & de celui de Louis XVI; venez admirer le livre rouge, ce témoin parlant de la

détresse nationale. . . Ceux qui l'on fait naître avoient sucé vos poisons, & leur ame infectée s'épanouissoit dans l'horrible plaisir d'un mal qu'ils aggravoient chaque jour. Venez... mais quelle sera votre suprise! Vous verrez notre Louis libre au milieu des fers de ses ministres... vous demanderez qui les a brisés; c'est ce que vous nommez la *canaille*, c'est la *populace*... c'est cette canaille, c'est cette populace qui fit sauter la bastille, c'est elle qui renversa le trône ministériel, c'est elle qui la première rougit de l'esclavage de la nation, c'est le fauxbourg Saint-Antoine qui le premier se ressouvint qu'il étoit Français.....

Duchesne, Duchesne; revirons de bord... crois-tu que les remords puissent changer ces ames orgueilleuses.. eh !foutre! laisse-moi tranquille, ami Jean-Bart... Tu ne vois pas qu'une de nos ancres tient après les 31 millions donnés au comte d'Artois & qu'il faut la laisser après, car il n'y a plus d'espérance de les ravoirs

Ventrebleu!... allons... puisqu'il n'y a plus de remède, coupe le cable, & revirons....

En attendant que nous rentrions dans le port, que dis-tu, pere Duchesne, de la conduite des suisses casernés à Courbevoye ? Moi je dis que ce sont de braves gens, qui ne veulent avoir aucun commerce, avec ceux de leur corps qui assassinent nos chasseurs, ou qui protegent leur assasinat, & que par-tout où il y a des foutu gueux

là il peut y avoir de braves & d'honnêtes gens : tu n'as qu'à aller à l'assemblée, tu verras des Cazalès, des Virieux ; mais tu y trouveras aussi des Lameth, des Reubell, & d'autres bons citoyens.

En ce moment il paroît un ouvrage de l'abbé de Cournand, professeur au college royal ; le prix est de 24 sols, & l'édition au prix des pauvres. L'abbé de Cournand, est un de ces bons patriotes, persuadé de l'inutilité des prêtres, tant qu'ils ne feront que des enfans au profit des peres de famille. Comme on ne peut châtrer tou les ecclésiastiques, & qu'on sait qu'ils sont hommes comme nous, l'abbé de Cournaud veut qu'on les marie. J'y vois deux biens, l'un, la tranquillité des familles, l'autre, la petite vengeance qui nous est due.

Allons, mordieu ! l'abbé Cournand, bravo ! mon concitoyen ! avec qui vous marierous-nous ? je n'en sais trop rien ; mais il vous faut une belle ame pour compagne de la vôtre, & Dieu merci, il est facile d'en trouver.

N°. XXI.

JEAN BART

OU

SUITE DE JE M'EN F...;

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART;
rue de Chartres n°. 70.



M. DCLXXXX.

JE M'EN F....

OU

ENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

U'ON mette à prix la tête de mon la Fayette, *je n fouts*, par la raison qu'il n'y a pas de Français z jean-foutre pour assassiner un grand homme. Ainsi, concitoyens, soyons tranquilles ; & ventrebleu, le faut, on mettra autour de lui tant de gardes, une balle de fusil ne pourra l'atteindre.

e ne dis pas ça sans raison. Par-tout j'entends parque les aristocrates cabalent contre notre général, il vrai, ça ne l'est-il pas ?

e qui me refout, c'est que Gauthier en révoquant loute ce complot, fait crier dans Paris : *voilà le nd complot contre les jours de M. de la Fayette, ibué à trois cent gardes du corps !*

avez-vous, mes concitoyens, ce que signifie cette martortuense de l'ami Gauthier ? voici mon sentiment, mille millions d'ouragans, je ne suis pas le seul de avis.

iable m'emporte si j'ai quelques raisons de me plainpersonnellement de Gauthier : je ne le connois pas,

je ne l'ai jamais vu ; mais à l'aspect d'une litanie de titres, qu'il place à la tête de son journal, on le prend avec raison pour un de ces escamoteurs, dont le pavé est le théâtre; ils vous étalent mille joujoux, tendent le drapeau, reçoivent l'argent, & s'en vont quittes d'avoir dupé le public. L'ami Gauthier fait tout de même; si son titre n'étoit pas attrayant, les colporteurs n'en voudroient pas, & ils auroient raison ; les lecteurs bâilleroient d'avance, & n'achetteroient point ses feuilles Gauthier y perdroit. Ah foutre! voilà le mal!

Je conviens, mordieu, que ça feroit un grand malheur pour l'état & de grandes entraves pour la constitution, si le journalier Gauthier voyait avec l'univers, la rue percée désertée par les marchands; mais laissons l'ami Gauthier jouer des gobelets & parlons de choses plus sérieuses.

Dis-moi, pere Duchesne, que penses-tu de ces bruits qu'on répand dans le public? Ventrebleu! nos ennemis nous prennent donc pour des sacrées têtes sans cervelle, vendues au plus offrant, dernier enchérisseur. Mais, foutre! des citoyens qui ont acheté avec leur sang leur propre liberté, iront-ils vendre cette même liberté? iront-ils oublier, sous les drapeaux de l'aristocratie, qu'ils jurerent, en bons & loyaux Français, de combattre jusqu'au dernier soupir pour la rénovation de la France? Sacrebleu! quand les trois quarts de Paris arboreroient pavillon de révolte.... eh bien, foutre! ils n'en viendroient pas à leur but. Pardieu! nos ennemis connoissent bien peu ce que c'est qu'un Français! Mais, sacrés gueux que vous êtes, venez donc boire un verre du sang parisien, répandu à la Bastille: il bouillone

ncore ; tremblez de l'examiner de près ; dans chaques outtes qui le composent, vous y verrez *la liberté*. h ! quel succès n'aurions-nous pas à entendre, Franais mes amis, si le malheur des temps amenoit une uerre civile !... Malgré le feu qui embrase mon ame our ma patrie, malgré ma rage contre ses ennemis & es miens, graces au ciel & au peu de sens commun ue j'ai encore, je ne suis point enthousiaste. Mais, uel spectacle s'offre à mes yeux ! mes pieds baignés ans le sang noir aristocrate, les corps des monstres pars, cent bouches d'airain foudroyant l'esclavage, a liberté triomphante, la mort fuyant devant elle, l'immortalité sur un nuage de lys, versant des fleurs sur chaque héros, sur chaque Français, sur chaque citoyen; a gloire couronnant la Fayette, & le portant sur son char, le char qui lui servit en Amériqne; la Fayette appuyé sur la gloire & la modestie....

Duchesne enrage de bon cœur; le brave homme vouloit d'abord faire voile pour l'Alsace, & investir depuis Srasbourg jusqu'à Colmar, bloquer ainsi les calotins du pays, & sur-tout les moines qui séduisent le peuple, & portent dans les cœurs le flambeau du fanatisme. Une tête fourchue, évêque de son métier, & suffragant de Strasbourg, vient de faire imprimer, à l'usage de son diocese, des cathéchismes remplis d'injures, contre les protestans & les juifs d'Alsace. Vit-on jamais pareille jeanfoutrerie ? Un curé du pays, vraiment digne par sa sottise d'entrer en lice de fanatisme avec le petit bout de curé de St. Gervais, fait faire dans sa paroisse des neuvaines pour détourner la colère du ciel qui se manifeste par les décrets de l'as-

semblée nationale. Cette hypocrisie mérite bien d'avoir la place immédiate après l'*amende honorable* du Faufan Veyrier ; mais comme on ne sait pas trop ce que cela cela signifie, & qu'on pourroit croire en province qu'on a fait faire amende honorable au petit curé, je préviens que cette *amende* en question n'est autre que quatre ou cinq pages de folies dangereuses, il est vrai; il faut avouer cependant, que depuis que le pere Duchesne l'a fourré en prison dans un tambour, & qu'il y est resté tranquille jusqu'à la descente de la garde, il est devenu plus sage : ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ce jour-là, le vicaire fit annoncer au coin des rues qu'il y auroit récompense honnête pour celui qui rapporteroit chez lui le curé. Chacun chercheroit dans sa poche, & le pauvre petit étoit tapis au fond de la caisse sur laquelle le tambour du district battoit l'appel, & il n'osoit dire » me voilà ».

Je régalerai, un de ces momens, le public de quelques passages de l'*amende* honorable du chou-chou Veyrier, & du grand Tarlala des Treyaux. Parlons du châtelet.

Je ne puis, foutre, pas croire que le châtelet, tout CHATELET qu'il est, se soit avisé de lancer décret de prise-de-corps contre ceux qui sont allés à Versailles, le jour de la réunion de la France avec son roi; ce seroit une folie pendable.

Je fais, par exemple, qu'on fait une exacte perquisition de ceux qui, ce jour-là, sont entrés à six heures du matin dans les appartemens de la reine, & qu'ils furent détournés d'un crime & empêchés par un garde-française. Si c'est là l'occupation du châ-

relet, il n'y a pas le mot à dire, mordieu, parce que la volonté est réputée pour le fait.

Mais je répons à ce condit sur les prétendue mésintelligence des districts, je ne puis m'empêcher de jurer comme un tonnerre de dieu, après les sacrés-bougres qui publient ces calomnies, jamais l'union n'a été si parfaite, jamais on ne s'est mieux entendu. Le district des Cordeliers, le district qu'on regardoit d'abord comme une assemblée de brouillons, ce district intéresse infiniment par ses actes de patriotisme. Visiter les prisons, adoucir les situations des détenus, délivrer les uns, consoler les autres, se répendre par-tout & par-tout faire le bien, voilà sa conduite. Moi, comme je ne m'entends pas plus a faire des louanges qu'à ramer des choux, je dirois tout bonnement que ce sont des bons & loyaux françois, & je charge ceux qui méritent d'ajouter le reste; d'aillieurs on pourroit dire que je cherche à me faire bien venir de certains districts. En ce n'est foutre pas mon idée, comme je le disois au district des Feuillans quand je m'y suis fait connoître en personne. » Qu'on me foute malheur quand j'aurai » menti d'un point, mais, ventrebleu, vérité, *veritas*, » liberté, *libertas*, foutre ! êtes vous de mon avis ? » & nous nous sommes fort biens quittés ».

Jeudi dernier l'assemblée nationale étoit si nombreuse du côté tiers-état, qu'une douzaine de membres furent obligés d'aller prendre place dans les bancs des noirs. M. Reubell, député de Colmar, étoit de ce nombre. A peine étoit-il placé, que le marquis de Faussigny l'apostropha, usurpant mon style, comme il fait du bien de ses anciens esclaves « vous fouterez le camp d'ici, lui

dit-il, ou je vous assassine, ou bien vous vous leverez avec nous. Quand les propositions seront justes, répond maître Reubell. Vous fouterez le camp, où je vous assassine, répond encore Faussigny, & il montre sur le champ son épée & ses pistolets à maitre Reübell. Celui-ci découvre sa poitrine; frappez, si vous l'osez. Faussigny est arrêté par d'autres noirs, & après quelques castilles » j'ai tort, dit-il, de m'emporter, je reconnois M. Reubell pour honnête homme, mais pourquoi vient-il parmi nous?

Camarades! que dites-vous de cet aveu. Ah? foutre! convenons qu'il faudroit dans notre assemblée toutes têtes comme nos braves députés d'Alsace.

N° XXII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue de Chartres, n°. [illegible].

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART.

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

PAR la ventrebleu, Duchesne, mon ami, tu te rappelles l'effet que fit sur moi, l'autre jour, le premier coup d'archet de l'opéra.... Foutre, il m'est venu une bonne idée, mordieu! c'est d'envoyer ma chanson à notre saint père le Pape, avec deux mots d'écrit, pour le prier de donner à son maître d'orchestre quelques sacs d'indulgences plénières, & quelques rouleaux de bénédictions, monnoie du pays, afin qu'il la fasse exécuter en musique à grand choeur, soit au château Saint-Ange, soit au Vatican... En attendant, nous autres des faux-bourgs, nous nous contenterons d'un vieux air, avec accompagnement de sept ou huit tambours; c'est notre symphonie actuelle.

Air: Reli, Relan, &c.

Foutre de la clique infernale,
Qui vouloit nous amarer tous;
Foutre de la noire cabale,
Le ciel, l'enfer, tout est pour nous...

Français, la gloire vous appelle,
Volez, vous êtes ſes enfans...
Reli, relan,
Mordieu ! montrez-vous dignes d'elle.
Relan, tan, plan, tambours battans.

Château fameux par tant de crimes,
Le Français paroît, tu n'eſt plus...
Tes cachots, de mille victimes
Etouffoient les cris ſuperflus...
La foudre vole,.. & l'eſclavage
Avec tes murs tombe à l'inſtant.
Reli, relan,
Du bonheur c'eſt le premier gage;
Un autre vient tambour battant.

Triple canon, mille bombardes !
Allons, l'abbé, prends le ſponton.
Le noble arbore nos cocardes;
Les femmes en ont donné le ton.
Le ſang ruiſſelle; la victoire
Sourit au Français triomphant.
Reli, relan,
Dam'vous voyez, c'eſt que la gloire
N'marche avec nous qu'tambour battant.

D'un vengeur faire un homicide,
Telle eſt la maxime des cours...
Au milieu d'une cour perfide,
Notre bon roi paſſoit ſes jours.

Il pleure à l'aspect du carnage,
Il vole au sein de ses enfans.
Reli, relan,
La liberté chasse l'orage,
Relan, tan, plan, tambour battant.

Tandis que la France respire,
Ses ennemis changent de jeu...
Cent fois plus méchant qu'un satyre,
Monseigneur du clergé fait feu.
Foutre! sont-ce-là vos prières?..
On va les payer à l'instant...
Reli, relan,
On vous lui taille des croupières...
Relan, tan, plan, tombour battant.

Criez, heurlez, dans l'assemblée,
Messieurs les robins, l'on s'en fout.
La justice injuste est changée...
Vous la vendiez trop cher par-tout.
Sans vous, nous saurons bien la rendre,
Nos hauts seigneurs des parlemens.
Reli, relan,
Il ne reste plus qu'à vous pendre,
Relan, tan, plan, tambour battant.

Foutre! et tu veux, Jean-Bart, envoyer cette chanson au pape?

Pourquoi pas, tonnerre de Dieu? Eh, mille bombes! on chante bien dans son église & dans les

nôtres, que la bien aimée du cantique des cantiques a les cuiſſes blanches, & une jolie paire de tetons... on chante que ſon bon ami a mis ſa main par le trou de la porte; par après, qu'il lui a paſſé ſous le cou ſa main gauche, & qu'il la careſſoit de la droite. Eſt-ce que tu crois que je n'ai jamais lu ma religion?

A propos de révolutions; vous avez plaint le ſort de ce Monſieur de Sainte-Colombe. Des lettres de Dijon m'apprennent que ce jean-foutre-là étoit, en 1775, un des conſpirateurs pour la famine générale; qu'alors on chercha après lui pour le pendre avec ſes complices, dont l'un étoit le gouverneur de la ville, & l'autre un meunier. Il ne l'a point échappé cette fois-ci: le peuple s'eſt amuſé à le faire mourir par morceaux. Je ne l'en loue pas: qu'il l'eut fait pendre, il n'y avoit pas le mot à dire; mais, ſacre-bleu, couper un nez, une lèvre, puis une oreille; enfin, abattre la tête après ſix heures d'une vie de ſupplices, -ah!.. c'eſt être par trop cruel.

Tâchons d'oublier & de faire oublier à nos lecteurs cet acte de déſeſpoir & de fureur, en rapportant un trait d'humanité qui ſe renouvelle chaque ſemaine dans la rue des Cordeliers.

Un citoyen du diſtrict de Saint-André, ſoldat du bataillon, & marchand de vin, traiteur, nommé maître Robert, qui tient une table d'hôte au lion d'argent, rue de Touraine, diſtribue trois fois par ſe-

maine une bonne nourriture à autant de pauvres qu'il s'en présente. Aucun d'eux n'éprouve le mot cruel, Dieu vous en envoie!.. Quelqu'un demandoit, il y a quelque temps, à madame Robert, si on la payoit pour faire cette distribution. Non, Monsieur, c'est une vieille habitude que nous avons... Mais, Madame, toutes ces assiettes, tous ces vases que vous leur prêtez, s'ils les cassent? — Tant pire pour nous, nous n'irons pas jetter à terre ou sur un lévier, la soupe qu'on donne à des chrétiens.

Cette réponse, sublime par sa simplicité, mérite d'être connue de toutes les ames sensibles, & fait rougir ces cœurs endurcis dans les richesses... Eh! Duchesne, mon ami, devons-nous nous en étonner? L'humanité bannie de chez les grands, cherchoit partout un asyle, elle entre chez maitre Robert pour n'en plus sortir.

La Bouche de Fer.

Si le bon Dieu étoit aristocrate, je crois, ventrebleu, que cette sacr... Bouche de Fer le diroit à qui voudroit l'entendre. C'est une feuille dont l'impartialité est marquée au coin du patriotisme. Et foutre, je ne crains pas de me tromper, en l'élevant au-dessus des révolutions de Prud'homme, tout gros richard que ses couvertures rouges l'ont rendu. Il faut être juste, cependant; & s'il y a du bon dans les morceaux qu'on

veut bien donner à Prud'homme, on trouve fans ceffe de l'excellent dans la Bouche de Fer. Il y a auffi quelques articles moins bons que les autres; mais fi je cite une lettre que le coufin Mathieu m'écrit, comme un mélange de paffable & de faible, je ne puis m'empêcher de prévenir tout bon citoyen, qu'il ne trouvera nulle part rien qui l'inftruife mieux des complots formés contre la patrie, que dans la feuille dont je parle. Eh, foutre! fi le fuccès continue, je gagerois, mordieu, que nos gros marchands de papiers; tels que Marat & Prud'homme, fe verroient avalés par la Bouche de Fer, & le peuple ne perdroit rien au change.

N° XXIII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART, rue de Chartres, n°. [illegible].

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART,

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

TONNERRE de Dieu ! si jamais je deviens pape, je commence par foutre un chapeau de Cardinal à l'abbé Chapuis, vicaire d'Auteuil. A la bonne heure, mille grapins, voilà ce qui s'appelle un bon patriote! Il vient de publier une adresse à tous les vicaires du royaume, remplie de cette noble ardeur, de cet amour de la paix, de ce zèle pur qui caractérise le prêtre vertueux & l'excellent citoyen. On peut dire, mille bombes, que ce bon ecclésiastique est digne de son bon Dieu.

Réduit aux plus médiocres appointemens, car dans l'église de France, ce sont les chevaux de l'évangile qui ont les plus mauvais ratelières, réduit à une portion chétive, l'abbé Chapuis exhorte ses confrères à tirer chacun de leur poche un écu de six francs, pour former une somme telle quelle, & à l'aller déposer en offrande sur l'autel de la patrie, devenu celui de la religion.

Foutuscoquins mitrés, qui vous engraissez du sang de vos ouailles; foutus gueux revêtus de pourpre,

qui traînez votre insolence épiscopale avec un faste plus indécent encore ; si vous avez rougi que des prélats se soient rendus dignes de leur ministère en servant la patrie, sans doute que vous allez tonner contre le vicaire d'Auteuil ; vous allez lancer quatre mille bariques d'anathêmes sur sa cabane... Vous n'oserez pas...

Les jean-foutres !.. Leur bon Dieu Jésus-Christ mourut sur un matelats de bois, & il faut à ces bougres-là des lits de plumes, parce que leurs maîtresses ont la peau fine... Tonnerre de Dieu !..

Tiens, Jean-Bart, tu vas t'emporter encore contre ces gens-là ; & quand tu es sur leur chapitre, tu n'en finis jamais, Le public sait bien à quoi s'en tenir sur le compte d'eux...

T'as raison, père Duchesne, parlons d'autres choses. Que dis-tu, par exemple, de ces emprunts que l'on a fait, que l'on fait & qu'on fera ?... Voilà mon sentiment : Le numéraire ne manque point en France, il n'est qu'accaparé. M. Necker peut être de bonne foi ; car vois-tu, Duchesne, j'ai toutes les peines du monde à croire qu'un homme qui s'est si bien montré, ne soit qu'un foutu polisson... Mais, d'autres que M. Necker n'ont-ils pas fait disparoître ce numéraire en question ? ne le font-ils pas disparoître tous les jours ?.. On crie... Ah ! encore un emprunt ;.. c'est un impôt de plus... Triple millions d'ouragans !.. eh, oui... Mais si au lieu de payer cinquante francs pour avoir audessus sa porte une plaque de fer-blanc noircie &,

quatre lettres jaunes, M. A. C. L.; on en prêtoit le demi quart à la patrie, çà ne vaudroit-il pas mieux ?..

Mais, mon ami Jean-Bart, tu ne fais donc pas que ces quatre lettres veulent dire, MAISON ASSURÉE CONTRE L'INCENDIE ?

Foutre de l'assurance... Mais, de bonne foi, crois-tu que si le feu prenoit à ta maison, ton voisin se tiendroit les bras croisés vis-à-vis le bâtiment enflammé qui touche au sien, & qu'il diroit : « Ah ! nous allons voir si les entrepreneurs contre l'incendie vont envoyer des secours... Eh non, pardieu... tu le verrais, avec mille citoyens, s'élancer dans tes chambres embrâsées, sauver ta femme, tes enfans & toi : son intérêt y seroit pour quelque chose... n'est-ce pas ?

Belle question question que tu me fouts-là ! Eh ! mordieu, il n'y a pas de doute.

Camarade, je te tiens, toi & tous ceux qui me répondent comme toi. Si pour un feu à une cheminée, chaque individu se fait un devoir de l'arrêter, qui croira qu'on ne fera jamais le sacrifice d'un prêt qui doit produire un bonheur universel ? ...

Je t'en fouts... Un bonheur universel ! Eh ! triple Dieu, Jean-Bart, mon ami, vois un peu à quoi ont abouti tous ces emprunts... A peine sait-on leur destination !

Tonnerre de Dieu ! pourquoi ne savez-vous pas vous arranger ? On se fait rendre compte ; & si M. Necker en a rendu au roi, à plus forte raison il en rendra à toute sa famille, je veux dire la France...

Quand l'un des deux Marat, car l'Ami du peuple est double, quand cet Ami du peuple, ou plutôt, l'incendiaire feuilliste, gueulera après M. Necker, que j'enverrai l'un ou l'autre Marat à tous les diables, & que le diable n'en voudra point, çà ne donnera point plus de jour aux ténébres de la finance... On va trouver poliment les ministres, & on leur dit : Messieurs, (car foutre des MONSEIGNEURS) vous nous demandez de l'argent, n'est-ce pas ? nous nous privons de notre nécessaire pour vous en donner... le voilà... Bien obligés, Messieurs, vous êtes d'excellens patriotes...

Moins de complimens, Messieurs les ministres; au fait... voilà de l'argent, qu'en voulez-vous faire ?

Messieurs, les besoins de l'état sont si multipliés.... Nous le savons bien, au fait. Les affaires du roi sont dans un si mauvais état... C'est de votre faute, il ne falloit pas vous ingérer d'y toucher ; mais c'est égal : comme on sait que ce bon citoyen n'est là dedans nullement fautif, nous nous ferons un devoir de le consoler, & de reparer ses pertes...

En ce cas, Messieurs, je vais faire porter votre argent à la caisse royale...

Nani foutre pas... Montrez-nous l'état des dettes, & nous paierons où il faudra...

Mais, Messieurs, songez que nous sommes les ministres du monarque...

Mais, Messieurs les ministres, vous êtes les com-

mis de la nation & du roi ; c'est elle qui vous paie pour lui être utiles, & non pour tramer sa perte. . . Par ainsi, allez ou envoyez porter telle somme à tel endroit, & telle autre dans tel lieu ; montrez-nous vos lettres de voyage, & tâchez de mériter notre estime par votre fidélité.

Mais, Messieurs, nous ne sommes point accoutumés qu'on nous fasse la loi.

Je m'en fouts, à toute chose il y a commencement ; tonnerre de Dieu, nous vous en ferons voir bien d'autres.

Mais, Messieurs, les secrets du Roi sont des choses sacrées.

Ce sont des sacrées choses, ventrebleu, & le prétexte en est aussi indécent qu'il est faux en lui-même. Eh ! l'habitant des fauxbourgs, comme les traînes-carosses de la ville, ont le droit de savoir si on ne trompe pas le Roi, ou plutôt si on ne se sert point du nom du Roi pour tromper la nation ; car, sacrebleu !..

Eh ! foutre ! que veulent dire ces mots secrets du roi ? . . En avons-nous pour lui ? . . C'est un père, mordieu, & non un jean-foutre qui suce le sang de son peuple ; c'est un père, & non un tyran ; c'est un père, & non un homme dont l'ame crapuleuse se fuit d'elle-même, & se renfonce plis sur plis... Quels secrets ? en quoi peuvent-ils consister ? . . L'histoire, cette reine des rois, si l'on peut parler ainsi, cette histoire, de concert avec la renommée, plane sur les empires, révele les fautes des rois &

les crimes des Grands... Son front est ceint du diadême de l'univers ; elle domine sur les palais, sur les chaumières ; elle nous apprend tout... Quels sont donc les secrets des rois ? .. Ah ! les voici... Ses ministres n'y trouveroient pas leur compte... Ils ont l'air de servir les intentions du monarque ; ils lui présentent des blancs à signer, & lui exposent en même temps les usages auxquels ils sont destinés... Le roi signe, & tout va dans la poche du ministre... Et ce qu'il y a de plus plaisant pour le peuple malheureux, comme pour le roi, qui fait son malheur involontaire, c'est que, la plupart du temps, les rois ignorent qu'ils ont des secrets ! ....

Je ne sais mordieu pas où diable j'ai vu un journal intitulé, LE FOUET NATIONAL. Sacrebleu, quel ouvrage ! Suivant mon gros bon sens de marin, si les acquéreurs vouloient employer leur discernement, Marat, Prudhomme, & mille autres écrivailleurs, seroient foutus. Eh ! mes amis, un ouvrage impartial n'est-il pas préférable à ces clabaudages Maratiques, & aux feuilles cousues de Prudhomme, qui doit sa réputation aux manufactures de papier de couleur. Achetez LE FOUET NATIONAL ; & avec lui sanglez tous ces bougres-là !

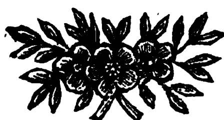
N° XXIV.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART, rue de Chartres, n°. [illegible].

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART.

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

Air : Votre Patrone, &c.

VIVE la Vache
Qui vient de ſauver Orléans ! (bis)
Le ciel préſerve de la hache,
Celle qui ſauva tant de gens.
Vive la Vache !

Oui, foutre, c'eſt mon ſentiment à moi, ô vache, ma bonne amie ; ſans toi, mordieu, ſans toi, nos compatriotes d'Orléans étaient foutus ; & à l'inſtant où ils auraient célébré l'immortalité de notre commune gloire, les ennemis de la France les faiſaient danſer avec une mine ! .. Ah ! les jeanfoutres ! ..

Mon bon Dieu ! .. Tiens, tu connois Jean-Bart pour un bougre de crâne, qui te prie quand il y penſe, & encore comment ! .. mais c'eſt égal. .. foi d'honnête homme, foi de Français .. là. .. je te remercie de toute mon ame, d'avoir permis que cette pauvre vache ait eu bon appétit, & qu'en paiſſant, ſans ſonger à malice, elle ait découvert l'horrible

complot de ces ſacrés infernaux chiens d'ariſtocrates !

Duchesne, Duchesne ! ô mon camarade ! les Cannibales mangent les ennemis qu'ils prennent au combat ; mais ils ne font que les manger, ils ne les trahiſſent pas... Les ariſtocrates employent la perfidie pour nous dévorer... Tiens, Duchesne, laiſſe-moi jurer tout à mon aiſe après ces bougres-là... Comment, tonnerre de Dieu ! nous ne viendrons point à bout de les couler bas ? Mille foutres !.. mille grapins !.. que les cinq cents millions de milliards de diables les retournent, & nous auſſi, s'il eſt un ſeul Français qui recule devant eux !.. Mordieu !.. à l'abordage... point de quartier, ſacrebleu !.. maſſacre, meurs ou tue, foutre !.. Les bougres... il leur faut ouvrir le ventre, & y mettre toute la poudre qu'ils nous deſtinoient, les faire ſauter en l'air, ventredieu !..

Jean-Bart, Jean-Bart ! tu es plus que cruel... tu oublies que tu es Français !.. la colere t'aveugle, & tu ne ſonges pas que le pardon eſt la vengeance du vrai potriote !..

Ah ! Duchesne, après tant d'horreurs, il m'eſt bien permis d'être féroce... Eh ! qui ne feroit pas indigné d'une conduite auſſi lâche que celle de nos ennemis ?.. A la guerre, on ſe permet des ſtratagêmes terribles, mais du moins on connoît l'ennemi ; ſur mer, on arborera un faux pavillon, mais on eſt en guerre. Mais, mordieu, quand je verrai une mine de circonvallation deſtinée à faire périr des citoyens paiſibles, ah, foutre !...

Eh bien, Jean-Bart, c'eſt l'inſtant de ſe montrer généreux ; c'eſt l'inſtant de pardonner...

N'inſiſte pas, mordieu, monſieur Duchesne... je te croirois ariſtocrate...

Moi ?.. Oui, toi... & ſi j'en étois aſſuré, je... Que ferois-tu ?... Ce que je ferois, mille bombes !.. Eh bien... je me brûlerois la cervelle de rage, de voir mon ami l'ennemi de ma patrie... Mais, mon cher Duchesne, je t'offenſe... Voyons, foutre, en veux-tu tirer raiſon ?..

Embraſſons-nous, Jean-Bart, voilà comme nous devons nous battre nous deux... Et, ſacrebleu, buvons-un coup à la ſanté de nos amis d'Orléans...

Et à la ſanté de la vache, morbleu !.. C'eſt elle qui eſt cauſe de la découverte ; & m'eſt avis que, comme on ne pourroit lui donner une médaille, on devroit laiſſer mourir cette pauvre vache de ſa mort naturelle, & la nourrir à frais communs.

Jean-Bart, maintenant que tu es plus raſſis... là, plus raiſonnable... veux-tu m'écouter ; mais, morbleu, m'écouter tranquillement, paiſiblement, ſans t'emporter ?..

Moi ? je ne m'emporte jamais.

Soit. Rappelles-toi, Jean-Bart, que le jour où l'on fut à Verſailles, M. la Fayette étoit inſtruit d'un complot horrible contre Paris, & qu'il ne ſe mit en marche que quand il fut aſſuré que le projet

étoit manqué. Crois-tu qu'il avoit peur de se battre ?..

Lui ? . . la Fayette ? . . Sacrebleu ! la bravoure & lui ne font qu'un. . . .

Cependant, Jean-Bart, il ne fit point égorger les confédérés, parce qu'il savoit ce que coûtoit une victoire. . . il savoit que nous avons besoin d'hommes; & ce n'est pas un bougre à cueillir volontairement un laurier teint du sang d'un seul de ses soldats. . . Si, loin de suivre son exemple, on alloit massacrer tous les aristocrates, où diable iroit une partie de l'assemblée nationale ? où iroient une quantité d'êtres que notre tolérance & notre générosité peuvent changer. . . Ressouviens-toi, Jean-Bart, que le bon Henri IV, en assiégeant Paris, faisoit jetter des vivres dans la place. . . qu'il devint roi par sa douceur, & non par ses vengeances; & qu'enfin, pour terminer notre petit différent, on attrape plus de mouches avec une cueillerée de miel, qu'avec une tonne de vinaigre, disoit notre bon roi Henri IV.

T'as raison, père Duchesne; mais malgré çà, je prétendrai toujours, ventrebleu, qu'il faut des exemples de punition; que si on pend un manœuvre pour avoir volé une vétille, on devroit bien aussi pendre tous ces foutus grédins de voleurs à manteau d'hermine, tant d'épée que de calotte. . . Eh ! les bougres ont des cous fait comme celui de Poulaillier, & les mains triple mille fois plus crochues. . .

Changeons de propos. As-tu remarqué, Jean-Bart,

mon bon ami, ces quatre militaires nationaux qui descendirent d'un fiacre avec armes & bagage, à la porte du Champ-de-Mars, le jour de la dernière revue ! que dis-tu de cette façon de s'accoutumer aux fatigues de leur nouveau métier !

Camarade, ce qu'ils en ont fait, c'étoit pour ne pas ternir la cire luisante de leurs soulliers, chose importante pour l'état. Mais, raillerie à part, il faut être bien infatué de sa sacrée toilette, pour avoir peur de marcher à pied jusqu'au Champ-de-Mars.

De deux choses l'une, ou ils n'étoient pas prêts pour l'appel, ou ils ne vouloient point se fatiguer ; s'ils n'étoient point prêts lorsque leur bataillon partit, quels beaux foutus soldats, qui s'occupent de leur parure ! s'ils ne vouloient point se fatiguer, quels beaux foutus soldats, qui n'ont pas assez de force pour faire une lieue ! .. Vivent, mordieu, ces braves citoyens, qui, au premier coup de caisse, volent à moitié vêtus sous leur drapeau ! voilà, foutre ! voilà ce qui s'appelle un militaire... Oui, mordieu, je préfere un garde national qui vient avec sa culotte déboutonnée, à celui qui arrive coefé, poudré, musqué, pinpant, un quart d'heure après l'appel.

Une lettre d'Auteuil m'apprend que deux officiers nationaux du village se sont envoyé un cartel : tous deux armés de pied en cap, se sont rendus au lieu indiqué. Là, tirant le sabre avec une fureur inconcevable, ils se sont précipités l'un sur l'autre, & à grands

coups de poingt, ils se sont cassé la gueule & poché les yeux. Mais, leurs sabres ? . . Mes amis, ils avoient le fil, &, vous entendez, ça coppe... Et puis d'ailleurs, c'est bon pour la milice parisienne. . . Mais nos deux champions d'Auteuil étoient trop braves, trop prudens, pour s'emporter mutuellement la tête; parce qu'une fois leur tête en bas, ils n'auroient pu revenir au village sans qu'on se doutât de rien... Voilà des raisons, foutre...

Dimanche dernier, les colporteurs ont brûlé *le* journal de Gauthier. Ce polisson-là, qui reçoit d'eux son pain & sa réputation, va les tourner *en* ridicule. Moi, je dis qu'un colporteur qui achetera dorénavant ses feuilles, peut, sans reproche, passer pour un homme sans tête, pour ne pas dire un jean-foutre, parce qu'il ne faut pas le mettre au niveau de Gauthier.

N° XXV.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F......!



De l'Imprimerie de Jean Bart, rue de Chartres, n°. [illegible]

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F...

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

PAR la sacrebleu, Monseigneur l'évêque de Montauban, que les cinq cents millions de milliards de diables vous foutent leur sainte & sacrée bénédiction dans cette vie, & vous fricassent dans l'autre monde, pour vous payer de votre bougre de mandement, dont le fanatisme a échauffé de mauvaises têtes !.. Mille grapins ! où donc avez-vous vu que le bon Dieu prescrivoit le crime par esprit de pénitence ? par esprit de dévotion !.. Foutre ! il vous faut aussi une Saint-Barthelemi ?.. On vous en foutra, tonnerre de Dieu !..

Triple million de beauprés, les protestans jaloux de se montrer bons Français, se rangent sous les drapeaux citoyens ; &, parce qu'ils ne vont point à la messe, parce qu'ils croient en Dieu, & que les prêtres n'y ont aucune foi, il faut que cinq illustres victimes de la rage sacerdotale, soient ignominieusement traînées la corde au cou, égorgées, déchirées, mangées par les catholiques de Montauban !..

Massacre, mort, carnage, inhumanité, atrocité, voilà le cri de paix de nos bienheureux défenseurs de l'église infaillible ! ...

Tiens, Jean-Bart, pour montrer que tous les prêtres ne sont pas les mêmes, fais part à tes lecteurs d'une lettre de ton vicaire, ou plutôt, publie-la en substance.

T'as raison, père Duchesne.

LETTRE DU VICAIRE DE LA PAROISSE DE JEAN-BART.

A JEAN-BART.

Savez-vous, Jean-Bart, pourquoi le mouvement de notre machine nationale ne vas pas vîte? pourquoi il y a choc, confliction, retardement; & qu'enfin, quelquefois la machine est arrêtée sur cul? le savez-vous, Jean-Bart, ou ne le savez-vous pas! Non, vous ne le savez pas probablement; car pour le deviner, il faudroit aller à la grand'messe, & Jean-Bart n'a sans doute pas le loisir d'y aller souvent. Jean-Bart, vous qui comprenez le latin, allez donc à une grand'messe, & vous entendrez chanter cette prière aristocrate, tirée de la collecte des prieres ordonnées pour les états-généraux: « Deus » qui miro, &c. ô Dieu! qui, avec une sagesse ad» mirable, réglez tout, & le gouvernez d'une ma-

» mière ineffable, regardez d'un œil favorable CHA-
» CUN DES ORDRES DU ROYAUME. &c. »

A ces mots, Jean-Bart va sans doute crier, mille millions de bombes & de mitrailles, mille foudres, mille tonnerres de Dieu, & Jean-Bart aura raison. En effet, tous les évêques qui disent la messe, tous les curés, tous les vicaires, tous les moines, même toutes les religieuses, en un mot, tout le clergé, demandent que le bon Dieu regarde favorablement chacun des Ordres du royaume: & la nation a aboli ces différens ordres; elle n'en veut qu'un seul. Or, si le bon Dieu écoute ces prieres, il sera contre la nation, ou il sera fort embarrassé. En effet, les intérêts des deux ci-devant premiers ordres étant diamétralement opposés à ceux du troisieme, qui est la nation, il est bien évident que, s'il écoute les deux premiers, il sera contre le dernier; & vice versâ, que s'il écoute le dernier, il sera contre les deux premiers. Voilà, mon cher Jean-Bart, la cause du choc, de la confliction, du retardement, &c. Quel embarras, en effet, pour le bon Dieu, qui est prié de les regarder tous les trois d'un œil également favorable! Et comment pourroit-il bien faire aller les choses? Pour moi, plus j'y pense, plus j'y perds mon latin. Que faut-il faire? Il faut changer bien vîte cette vieille aristocrate de collecte, & 1°. à la place du titre ainsi inscrit, pro congregatione statuum regni, pour l'assemblée des états du royaume, mettre celui-ci, pro congregatione nationali, pour l'assem-

blée nationale ; 2°. à la place de ces mots d'un temps barbare, *respice propitiùs in universos regni ordines*, regardez d'un œil favorable chacun des ordres du royaume, mettre ceux-ci, *respice propitiùs in quemcumque gentis nostræ legatum*, regardez d'un œil favorable chaque député de notre nation. Bravo, vicaire, bravo, f....., dira Jean-Bart! Mais en attendant que nos ci-devant seigneurs les évêques ordonnent ou fassent ordonner les changemens, on continuera de faire cette priere, qui ne vaut pas un million de fontaises; vous-même, vicaire, vous la ferez. Oui, Jean-Bart, je la ferai; mais attendez que je vous dise tout.

Quand je prononce les paroles, *in universos regni ordines*, je pense, malgré moi à la vérité, aux ci-devant trois ordres; mais voici quelle est mon intention, en priant le bon Dieu de les regarder tous d'un œil favorable :

1°. pour le clergé; que le bon Dieu lui dessille les yeux, touche son cœur & le convertisse, & enfin, lui envoie une portion du S. Esprit qu'il envoya à ses apôtres, l'esprit d'humanité, de pauvreté & de détachement des choses périssables d'ici-bas; 2°. pour la noblesse; que le bon Dieu lui dessille aussi les yeux, & insere efficacement dans son cœur cette vérité éternelle, que la vraie noblesse consiste dans les sentimens & dans les mérites; 3°. pour la commune; que le bon Dieu la fasse sortir victorieuse & triomphante

de sa noble & glorieuse entreprise. Voilà, mon ami Jean-Bart, quelle est mon intention, & Jean-Bart sait que l'intention fait tout. Je suis, &c.

Je répondrai à mon vicaire dans un autre instant. Je lui demande pardon d'avoir tronqué sa lettre; mais entre bonnes gens pas de gêne.

Pour conclure d'après mon vicaire, je placerai ici une remarque du père Duchesne, qui me paroît assez judicieuse: suivant mon camarade, on devroit faire passer tous les livres de prieres entre les mains des censeurs patriotes, pour deux raisons; la premiere, c'est que comme la Sorbonne radotte quelquefois, ainsi que les vieux recrus d'une plus vieille théologie, ce seroit le diable pour lui faire changer de systême, & que nous avons d'autres chiens à étriller qu'une dispute de théologie; la seconde, c'est que comme la religion consiste dans le vrai patriotisme, on ne sauroit trop apporter de soins à la majesté, à la pureté de cette même religion. Or, il y a encore bougrement à épurer dans les dogmes & dans les autres parties du culte. Et pourquoi pas ne repolirions-nous point la religion!... Ventrebleu, il ne faut pas être théologien, pour supprimer dans les prieres de l'église une mauvaise farce, appellée le Cantique des cantiques, Idille Juive, que la folie des dévots interprete comme une chose sainte. Jésus-Christ n'a jamais parlé de tetons & de cuisses... & le Can-

tique nous développe tout l'intérieur d'un férail avec fes agrémens.....

J'ai découvert un ouvrage, intitulé PLAN DE MUNICIPALITÉ, par le Chevalier Clofquinet de la Roche. C'eft un ouvrage rempli de patriotifme; & fontre-y il eft naturel de préférer un bon ouvrage à tous les jacaffemens.

N° XXVI.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, Libertas, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue de Chartres, n°.

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

FOUTRE ! il s'en faut bougrement que je sois aujourd'hui de bonne humeur. Tonnerre de Dieu, je n'ai que trop de sujet d'enrager de toute mon ame. Mais c'est égal; j'ai pris mon parti, bien certain que nous sommes devenus Français pour toujours, & que, quelques tracasseries que nous suscitent les aristocrates, tout bon citoyen dira comme moi, je m'en fouts...

Que nos ennemis gueulent dans l'assemblée nationale, qu'au roi seul appartient le droit, sans partage, de déclarer la guerre ou de faire la paix; qu'ils cherchent à appuyer leurs foutus raisonnemens par des raisons encore plus foutues; moi, je m'en fouts, & je vais vous dire quel est mon sentiment, à moi Jean-Bart.

J'ai vu dans les Indes, un homme sous un palmier: il étoit couché sur une peau de panthere, paré de la dépouille d'un lion. Une bande d'hommes lui apportoient des offrandes, & se présentoient devant lui dans les postures les plus humiliantes... Les

uns marchoient à quatre pattes, les autres rampoient sur le ventre... O triple Dieu! m'écriai-je, quelle honte, quel outrage pour l'humanité!..

Je vous dirai encore que l'homme assis sous le palmier, étoit environné d'hommes qui regardoient les autres avec mépris; donnoient des ordres à ceux-la, & soudain on voyoit ces derniers lever leurs zagzayes, leurs sabres, & ils attendoient le signal.

Je vous dirai enfin, que l'homme assis sous le palmier, paroissoit fatigué de sa fausse grandeur, & qu'il sembloit dire en lui-même: « Voilà des hom» mes, mes semblables, .. je ne vis que par eux. .. » Mes ministres leur commandent... & moi, moi » qui porte mes frères dans mon cœur, je ne suis » que l'esclave du diadême..., un fantôme cou» ronné! ... »

Français! reconnoissez-vous ce tableau?.. C'est le vôtre; le temps n'en a pas encore entierement effacé les hideuses couleurs...

Ouvrez les yeux, mille bombes! ouvrez les yeux... voyez à vos pieds vos fers rompus... regardez en haut... la liberté plane sur vos têtes... elle descend majestueusement dans votre empire... elle veut y fixer son séjour... La rejetterez-vous, tonnerre de Dieu? voulez-vous encore être esclaves? Non, foutre...

Où sont-ils nos ennemis? Qu'ils se présentent, mordieu... qu'ils osent paroître... Tels que les insectes venimeux, ils fuient la lumiere... Où sont-ils?.. Ils ne sont plus, ou du moins, ils vont bientôt cesser d'être...

L'œil du monde, le soleil se leve de la mer; il parcourt l'univers, il l'éclaire, il le ranime. Ainsi la liberté, fixant son empire chez nous, va faire part de ses trésors aux nations. . . ses rayons lumineux, perçant la foudre & les orages, vont porter ses bienfaits éternels chez tous les peuples. . . Heureux ceux qui sauront en profiter ! . .

Mais nous, nous qui devenons le centre du feu de la liberté, serions-nous assez lâches pour le laisser s'absorber ? Non, foutre, non ! Eh ! s'il vous plaît, de quel droit, non pas le roi, (car les rois ne font jamais la guerre) mais ses ministres, nous forceroient à nous armer contre nos semblables ? . . de quel droit irai-je, par leur ordre, égorger un homme que je n'ai jamais vu ? un homme qui n'a commis d'autre crime, que celui de ne savoir pas pourquoi il va tuer ou se faire tuer ? . .

Tu es un rébelle, va-t-on s'écrier, tu mérites de périr dans un cachot. . . Tu te révoltes contre ton roi !

Non, foutre, mais bien contre quiconque de ses ministres, qui oseroit encore se servir du nom du roi pour satisfaire sa propre ambition... Au reste, qu'on me cherche, comme on a déjà fait, Paris n'est pas si grand qu'on n'y puisse trouver JEAN-BART. Viens me prendre, bougre, viens, foutre; mais je n'ai pas encore tout dit. . . Oui, plus le péril sera grand pour moi, plus je m'en foutrai.....

Jamais Louis XVI n'a été plus roi, que depuis que son peuple l'a arraché à l'esclavage de ses ministres.., jamais peuple n'a plus aimé son roi, que depuis qu'il le possede libre.....

Aujourd'hui, grace à la LUMIERE,
On connoît les NOIRS & les Blancs.
Reli, relan,
Bougre, retourne ton bréviaire,
Relan, tan, plan, tambours battans.

Ils nous chantions dans leurs paroles,
Que deux & un ne font pas trois.
Les bougres comptoient par pistoles,
Maintenant j'compterons par nos doigts.
Un bon Dieu de tous est le pere;
J'somm'tous égaux & ses enfans.
Reli, relan,
Foutre, il faut secourir son frere,
Relan, tan, plan, tambours battans.

Dieu fit pour tous l'archevêquaille,
L'évêquaille & cardinalats.
Foutons-nous de la marquisaille,
De la ducaille & des comtats.
Qu'on n'se foute plus à sa place,
Des noms de sacrés fainéans.
Reli, relan,
Travaille, bougre, ou je te chasse,
Relan, tan, plan, tambours battans.

N° XXVII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



De l'Imprimerie de Jean Bart, rue de Chartres, n°. [redacted].

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

CROYEZ-VOUS, mordieu, que, parce que depuis ſamedi on crie par-tout le décret de l'aſſemblée nationale ſur la guerre & la paix, j'irai me taire, moi, comme un jean-foutre ? Triple Dieu ! non... Il ne ſera pas dit que Jean-Bart ne félicitera pas ſa nation ſur la plus belle conquête qu'elle ait jamais remportée, foutre, & de la maniere dont elle a uſé de cette victoire arrachée à ce ſacré infernal deſpotiſme miniſtériel !

Ah, Français ! ah, foutre ! c'eſt à préſent que vous méritez ce nom ; c'eſt à préſent que vous immortaliſez votre nom, envié déſormais de l'univers ; c'eſt à préſent que vous êtes libres ; oui, foutre ! & c'eſt pour tout de bon, ventredieu !..

Ciel, enfer, Dieu, diable, mer, tonnerre, tempête, terre, ſoleil, nature entiere, ſoyez témoins de ce changement admirable... Quel prodige

inoüi ! LA FRANCE LIBRE... S'y attendoit-on ?.. Oui, foutre...

Oui, mordieu, l'on s'y attendoit... Eh ! que peuvent faire les ennemis de la paix devant la paix elle-même ? L'ame vicieufe abhorre la vertu ; mais, foutre, elle craint fa préfence, elle la fuit... Etonnez-vous maintenant du filence des ariftocrates dans notre affemblée !..

Français, parmi nous, quelques bons patriotes doutoient... mais ils ne fongeoient pas que la plupart de nos repréfentans font des bougres rongés par le patriotifme. Ils n'ont plus leur chair naturelle ; le patriotifme a chaffé le fang de leurs veines, & s'eft répandu dans toutes leurs fibres ; il eft devenu leur fubftance ; ils n'ont de l'homme que la mortalité, la figure... ce ne font point des Dieux, mais ils font immortels...

Tandis que Mirabeau parle, il entend crier une trahifon qu'on lui attribue. Ses ennemis publient que c'eft un foutu gueux, un fcélérat. Un infecte, fanatique trop outré pour qu'on le puiffe croire patriote, s'exhale en injures, & veut poignarder tout... Je ne le nomme pas ; fon nom faliroit ma feuille mille fois plus que celui du plus grand jean-foutre d'entre les ariftocrates.

A peine le décret eft-il forti, que Barnave eft

porté en triomphe ; Reubell se dérobe aux applaudissemens ; on cherche Lameth. Terrible dans ses vengeances, le peuple se porte en foule au Palais-Royal ; on brûle la Trahison de Mirabeau, ouvrage atroce du fougueux Lacroix. Ah ! foutre, je viens de le nommer... mais ce qui est écrit est écrit... Bientôt le libraire Gattey fait, devant ses concitoyens, abjuration d'aristocratie ; c'est beaucoup promettre ; mais à tout péché miséricorde. Il paroît cependant une affiche en son nom qui lui fait honneur. Moi, comme citoyen, je suis le premier à le complimenter d'avoir envoyé au foutre une mauvaise honte, & d'avoir imprimé publiquement, « J'ai eu tort, je m'en repens, & je reparerai mes fautes »... Bravo, Gattey !

Je vais causer deux minutes avec mon camarade Audouin. Je veux faire connoissance avec ce bougre-là... C'est un patriote.

Que dis-tu, Audouin, mon ami, de la proclamation de la ville ? que dis-tu des pendaisons ? que dis-tu de tout cela ? Moi, je dis que le Français doit être juste, terrible dans sa vengeance, admirable dans sa modération.

A propos, fais-moi le plaisir d'annoncer dans tes feuilles, que le procureur-général de la Lanterne, autrement, Camille Desmoulins, prie les personnes qui voudront continuer la souscription,

de s'adresser à l'hôtel Dauphin, N°. 115, rue de Seine, fauxbourg Saint-Germain, & non plus chez Garnery.

A Jean-Bart, vrai, franc...
Salut & joie, foutre!

Jean-Bart, dans le Béarn, d'où je suis, les curés de campagne n'attendent point que la vieille théologie supprime ce qui est nécessaire de supprimer. En général, ils se conduisent, & à l'église & au dehors, d'une maniere qui certainement ne te feroit jurer que de joie, de satisfaction. Juges-en par l'article suivant, que j'extrais d'une lettre que j'ai reçue hier d'une association patriotique de Pau :

« L'abbé Labat, curé & maire de Lasclaveries; » l'abbé Maisonneuve, curé & maire de Lalonguete, » m'écrit-on, remplissent ces doubles fonctions » d'une maniere distinguée. A l'église, à la place » d'un chapitre évangelique, chacun explique à » ses paroissiens un décret de l'assemblée natio- » nale; ils leur en font sentir & la justice & l'u- » tilité, & combien ils doivent adresser à Dieu des » prieres ferventes pour la conservation des repré- » sentans de la nation. Hors l'église, ces pasteurs

» s'occupent à paffer en revue leurs gardes natio-
» nales, à leur faire faire des évolutions, & les dif-
» pofent à défendre, à foutenir, au péril de leur
» vie, les décrets de l'affemblée nationale, acceptés
» ou fanctionnés par le roi. »

Eh bien, Jean-Bart, comment trouves-tu cette maniere de fe conduire ? ne vois-tu pas là un même efprit qui anime & ton vicaire & mes curés du Béarn ? ne font-ce pas là des prêtres d'une trempe bien conftitutionnelle, foutre ?

J'ai cru ne pas te déplaire ni te fâcher, en t'adreffant cet article, qui s'accorde, ce femble, aux principes de ton vicaire. Jean-Bart, fi j'ai bien rencontré, j'ofe efpérer que dans ton prochain numéro, tu diras un mot de mes curés militaires du Béarn. Si tu ne le fais point, comme toi, je dirai je m'en fouts ; &, ventrefaintgris, dans ce cas, pour m'en venger, je demanderai aux braves pafteurs des bénédictions les plus faintes pour le pere Duchefne feul.

Cependant, je fuis l'ami de Jean-Bart, avec toute la franchife d'un volontaire, garde du berceau de notre bon roi Henri IV.

VALENTIN.

Paris, le 23 mai 1790.

Bravo, Valentin, bravo, foutre, mon cher ami ;

je te remercie du titre que tu me donnes en commençant ; je le reçois de toi, parce que nous pouvons le partager enſemble. Je ne te dis rien ſur tes curés de Béarn ; tout ce que j'ajouterois gâteroit ta lettre : je la ſerre contre mon cœur, & ſuis ton ami, JEAN-BART.

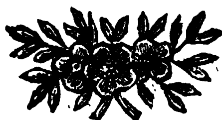
N° XXVIII.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue de Chartres, n°. [illegible].

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F....

OU

PENSÉES DE JEAN BART

A

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

MOTIONS DE JEAN-BART.

PAR la facrebleu, Duchefne, mon ami, il faut que je faffe ici mes motions. Qu'on les accepte, tant mieux, c'eft que l'on y trouvera du bon ; fi on les rejette, je m'en fouts, j'aurai toujours dit ma façon de penfer, & c'eft toujours mon but, à moi ; d'ailleurs, je ferois bougrement mal-adroit, fi dans vingt-cinq coups de canon, un boulet ne foutoit pas en bringue un feul abus. Or, donc :

ARTICLE PREMIER.

On ne fe foutera plus les airs de méprifer la cocarde nationale, parce que cette cocarde étant le fignal de l'union entre les citoyens de France, elle devient néceffairement une chofe facrée : ainfi, le premier bougre qui, comme a fait dernièrement un foi-difant marquis de Nefle, s'avifera d'arracher une cocarde, foit à fon chapeau, foit à celui d'un

autre, devant témoins, sera traduit par-devant le tribunal du prévôt de France, pour y être condamné à telle peine. Ce prévôt étant nommé par la nation, ne sera jamais soupçonné d'être aristocrate.

ART. II.

Tout homme qui, porté par l'amour du bien public, dénoncera ou fera arrêter un malfaiteur quelconque, sera tenu de prouver sur l'heure les faits; & pour que le peuple, qui aime naturellement la justice, ne soit point exposé au moindre mal-entendu, lequel mal-entendu pourroit occasionner de grands troubles, il se soumettra volontiers à l'invitation qui lui sera faite par les bons citoyens, de rester en présence de l'accusé jusqu'à ce que les faits aient été prouvés ou avancés; alors le coupable sera conduit en lieu convenable; alors justice sera faite pleine & entiere; alors il n'y aura aucun doute à lever. Car, triple Dieu, un jean-foutre en voudra à un honnête homme, il n'a qu'à crier, au voleur, à l'assassin, & foutre le camp... La nature porte l'homme à punir un scélérat qui la déshonore & la flétrit; mais, foutre, n'est-il pas arrivé de faire pendre un brave homme, & de réhabiliter sa mémoire quand il a été pendu.

ART. III.

La justice protégée par le peuple & le roi, premier citoyen de la nation, sera tenue d'être plus exacte, plus claire, & sur-tout plus prompte. On

aura soin de la veiller de près & de l'aiguillonner, si elle bronche dans ses opérations. Alors le fauxbourg Saint-Antoine, comme tout autre quartier de la capitale, se verra, avec satisfaction, exempté de la dure nécessité de faire exemple subit de châtiment. Alors le châtelet, comme tout autre tribunal, ne donnant plus de louche sur sa conduite, ne sera plus obligé de faire publier par les rues sa justification. Car des menées secrettes, si elles existoient, forceroient tout bon citoyen à vouloir qu'on pendît la justice, ce qui seroit très-désagréable pour ses ministres, & très-indispensable pour le bon ordre. Dame, foutre, c'est tout clair.

ART. IV.

Si, dans les grades militaires, on casse un officier qui a manqué à l'honneur, on doit suivre la même marche en fait de religion. Ainsi, le prémier évêque, pape, soit turc, soit catholique, soit tout ce que vous voudrez, qui se comportera mal dans son poste, sera averti par trois différentes fois; si le bougre recommence son train, on le foutera à la porte; parce qu'on doit compter Dieu pour quelque chose, quoique les prêtres soient accoutumés à le compter pour rien.

ART. V.

Comme dans les premiers siécles de l'église, les chrétiens choisissoient, par acclamation, le prêtre le plus digne pour remplir les fonctions de son

état, ainsi, à la mort ou à l'expulsion d'un curé, la paroisse s'assemblera, & l'on choisira l'ecclésiastique le plus estimé par ses bonnes mœurs. Si un fermier est curieux d'avoir de bons chiens pour la garde de son troupeau, à plus forte raison les Fidèles seront enchantés d'avoir de bons pasteurs. Si cette motion passe, gare que le petit curé Veytar ne voie remplir sa place par l'abbé Antoine-Pignart Duplessis, indignement compromis par Prud'homme, à couvertures rouges, aumônier du district de Saint-Gervais, estimé de toute la paroisse, poursuivi par le vicaire de ladite sainte église, & par le grand aristocraticalississime Veytard, de très-petite importance, & de fort mauvaise foi.

ART. VI.

La nation, de sa pleine & entière autorité, sanctionnée par sa majesté citoyenne Louis XVI, roi des Français, permettra à tout émigrant de revenir au sein de sa patrie, qui lui tend les bras, & veut bien oublier les fautes passées. Tout fugitif sera reçu avec la franchise qui caractérise si bien notre nation. Mais si, loin de profiter de l'indulgence & de la bonté du peuple, un émigrant quelconque veut faire le méchant garçon, on lui enverra par la poste la plus prochaine, ses châteaux, ses palais, ses jardins, excepté ses revenus ordinaires, & moins encore ses rentes extraordinaires, le tout sous bonne escorte. Je fais exception de l'argent, parce qu'il est très-ridicule, très-pernicieux, très-injuste, d'en-

voyer des sommes telles minces, telles considérables qu'elles puissent être, dans les pays étrangers; & qu'il est très-prudent, & même très-naturel, de ne point donner des verges pour en être fouetté. On m'entend, foutre, on ne m'entend que trop... Mais le peuple est bon; quoiqu'en veuillent dire nos hauts & puissans seigneurs, qui, par leurs sentimens, sont mille millions de fois moins citoyens que le malheureux décroteur du coin de la rue qui fait face à l'autre... Rougissez, jean-foutres!

ART. VII.

Quand il y aura une fête militaire, au 14 juillet, par exemple, le roi & sa famille y étant présens, on lui enverra une députation composée d'un fusillier & du général, qui prieront sa Majesté Citoyenne & M. son fils de passer devant les bataillons, pour prouver aux autres nations qu'un roi de France, qui n'est plus esclave, se feroit gloire de servir sa nation, soit comme soldat, soit comme officier, soit comme roi, parce que ces trois qualités sont la Trinité française, non comme mystere, mais comme union indispensable; & vous verrez que le roi, votre ami, votte concitoyen, votre pere, loin de se refuser à cette marque de concorde, vous prouvera, en y adhérant, qu'on n'est jamais si bien qu'au sein de sa famille.

Je pourrai, un de ces jours, continuer mes motions. Je relis ce que je viens de vous dire, & je me rends cette justice, qu'il y a des choses qui

ne ſont pas abſolument à rejetter. Je m'apperçois que je n'ai pas juré comme à mon ordinaire, mais je m'en fouts. On me dira peut-être : Jean-Bart, Jean-Bart, remonte ſur ton bord... Tu veux raiſonner politique, & tu ne ſais ce que tu dis... Ça peut-être ; mais, mes amis, ce qui me refout, c'eſt que je ne ſuis pas le ſeul... Ah ! combien de miniſtres méritent plus que moi ce compliment flatteur... Savez-vous bien qu'il y a des pays où l'on en trouve quatorze à la douzaine...

N° XXIX.

JEAN BART,

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue de Chartres, n°. [illegible].

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

A Sa Majesté Citoyenne, Louis XVI, Roi des Français.

SIRE,

Votre majesté citoyenne, car je ne vois mordieu pas de plus beau titre pour un roi d'un peuple libre, ne s'étonnera point de se voir adresser un compliment par un pauvre diable de marin. Il ne lui sera point désagréable, puisqu'à l'exemple de notre bon roi Henri IV, elle aime la sincérité du peuple, & a proscrit, avec la plus forte indignation, toute espece de flatterie.

Je sais que Jean-Bart, le chef d'escadre, fumoit dans les appartemens de Louis XIV; mais

moi, je me génerois pour vous parler; car, ventrebleu, je suis accoutumé à me servir indifféremment de toutes les lettres de l'alphabet, ou de la croix de par-Dieu, comme on voudra.

Je ne sais trop, à vous dire vrai, par où commencer. Avant votre règne, & depuis que vous êtes un roi libre, vous avez fait tans de belles actions, que c'est le diable pour les classer... Ma foi, je vais les prendre en gros, puisqu'elles sont toutes gravées en détail dans le cœur du peuple, votre concitoyen, vos enfans...

MANON LARDÉE avoit placé dans la BOUCHE DE FER un bel éloge sur votre compte: elle avoit raison... C'est de nous autres gens du peuple que les rois peuvent, quand ils le veulent, entendre leurs vérités & les vœux de la nation. Vous en avez donné l'exemple... Ah! foutre, faut-il que les bons rois ne soient pas immortels... Car, SIRE, vous avez beau vous rendre la même justice que le peuple vous rend, vous ne disconviendrez jamais, franc comme vous êtes, que les bons rois sont à l'univers, ce que le sancy est à votre couronne. (1)

(1) Le sancy est le diamant le plus rare & le plus beau de la couronne des rois de France.

Je ne parlerai point de votre discours à assemblée : j'y ai bien vu l'éloquence de v mais comme je suis fort mal-adroit quan de lâcher une bordée de complimens, j'ain moi, & je m'entends triple millions de f admirer sans bassesse, qu'à verbaliser e de louanges, parce que je ne suis poi pour rien. . . parce que je suis libre, m parce que je suis Français. . . parce qu est plus croyable quand il dit. . . Foutre est un roi citoyen, un brave homme que s'il alloit s'amarer dans un fonds r loges, & finir bien souvent par chavire.

Sur mon bord, j'ai lu quelquefois l' mon pays ; j'ai parcouru la vie des rois l'esclavage sur le trône, le monarque e ses ministres, le peuple accablé de fers.... environné d'une fausse gloire, interrog sur le sort des peuples. « Ah ! Sire, » disoient les adulateurs, vous régnez. . . » ple peut-il être malheureux ! .... ».

Quelle différence, morbleu ! Votre toyenne ; Sire, n'a interrogé personne ;

voir par elle-même ; elle a vu, & des larmes de sang ont inondé son visage... Vous vous êtes écrié : Mon peuple est ma vie... l'on m'a trompé. Et notre pere a été rendu à ses enfans par ses enfans mêmes... Ainsi, en vous déclarant chef de la révolution, vous vous êtes acquis le titre glorieux de premier Roi libre de l'univers... Ainsi, en proscrivant l'aristocratie, vous avez scellé le bonheur de votre peuple... Et votre peuple seroit prêt à sceller le vôtre de son sang, si, dans la France, on pouvoit encore connoître d'autre félicité que la félicité nationale.

En élevant monsieur votre fils dans vos principes, que pouvez-vous faire de mieux pour votre nation ? Par là même, vous nous faites prévoir, pour notre postérité, un bonheur sans nuage... Nous aurons vu Louis XVI, né dans la flatterie, proscrire à son avénement au trône cette même flatterie, le fléau des Grands. Nous le voyons sur le trône de la liberté, anéantir jusqu'au moindre vestige du despotisme. Il veut régner sur des cœurs ; il y régne, il y régnera....

Pour moi, confondu dans votre peuple, je me

permets sans gêne de vous adresser ma maniere de penser : elle est brusque, ça peut être ; mais un homme qui n'a jamais parlé qu'à des tempêtes, s'exprime comme il peut ; & un roi citoyen est fait pour porter le calme dans tous les cœurs... Voilà la marche que vous vous êtes prescrite de tout temps ; celle que vous adoptez dans votre ame vraiment française, c'est-à-dire, vraiment royale ; celle que nous admirons tous, & qui vous fait bénir dans toute votre nation, & admirer de tout l'univers.

JEAN-BART, un de vos Français.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous avons l'honneur de prévenir le public, que les Numéros de JEAN-BART étant redemandés par un assez grand nombre de lecteurs, pour que nous puissions ouvrir une souscription pour la réimpression de la collection des vingt-neuf premiers Numéros, nous indiquerons dans le Numéro XXX les bureaux où l'on pourra s'abonner, & les conditions de la souscription les plus raisonnables possibles.

Nous sommes instruits que l'on travaille en ce moment à une contrefaçon des Numéros de JEAN-BART. Nous prévenons nos lecteurs que notre Marin nie toutes les éditions qui ne se trouveront point sous l'adresse que nous indiquerons dans son prochain Numéro.

Nous les prévenons en même temps que nous donnerons, avec la réimpression dudit ouvrage, le portrait de l'auteur, dessiné par lui-même, & gravé par son frere.

N° XXX.

JEAN BART

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue de Chartres, n°. [illegible].

M. DCC. LXXXX.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

As-tu remarqué, pere Duchesne, que quand l'homme fait quelque chose, n'importe quoi, le singe s'empresse de l'imiter, & fait souvent tout à la rebours ? --- Oui, foutre. As-tu encore remarqué, Duchesne, mon ami, que depuis que notre garde nationale est sur pied, les enfans jouent au soldat, & s'imaginent avoir bien fait l'exercice, quand un de leurs petits camarades leur aura dit : A gauche, serrez les rangs, & qu'eux auront fait pas de manœuvre, en détournant à droite ? --- Oui, foutre, & ça m'a fait rire ; mais où en veux-tu venir, camarade Jean-Bart ? . . .

Silence. . . qu'on m'écoute. . . Je vais parler de la municipalité de Pantin, ou plutôt, des pantins de la municipalité du village.

Le jour de la trinité, un jeune chasseur du district de Saint-Jacques-l'Hôpital, nommé GARNERIN, fout le camp en l'air dans une mongolfiere, & porte, pour la premiere fois, dans les cieux le drapeau de la liberté française.

Moi, je n'irai pas vous retracer l'attendrissement du Français, en voyant s'élever dans une région inconnue un jeune homme de 20 à 22 ans : il suffit d'être citoyen pour se le représenter.

GARNERIN & son balon avoient quitté Montmartre ; ils planoient de compagnie dans les airs, & le drapeau national étoit élevé dans les nuages, qui sembloient se ranger par respect pour le nom français... Les outils du voyageur se brisent ; la machine ne se soutient plus... Est-ce la mort, est-ce la gloire qui va désormais envahir notre jeune chasseur ? . . .

Seul, au-dessus de l'univers, GARNERIN brave encore l'élement. . . l'élement étonné lui cede... il cede au pavillon français, que GARNERIN lui montre. . . L'aréostat descend de plus de quinze cents toises ; & mon bougre, qui étoit allé là-haut à la chasse des aristocrates, les trouve en bas... ils l'attendent. O GARNERIN, mon camarade, ne vas plus en l'air chercher nos ennemis. . . ils sont condamnés à ramper sur la terre....

A peine notre voyageur est-il arrivé avec son balon au village des Vertus, que la municipalité de Pantin se présente. . . il se forme un conflit de jurisdictions. . . La foule & le balon gâtent un champ semé d'avoine. Le balon est emporté par les habitans des Vertus, Garnerin promet de payer le dégât du champ, & suit les municipaux de Pantin.

Il falloit bien que Messieurs de la MUNICIPALITÉ verbalisassent ; CAR, sans verbaliser. . . il

eſt impoſſible de connoître des faits & dé
tout quand-ils vont juſqu'au premier che
à-dire, quand un homme ſe trouve, ſans
& ſans le vouloir, criminel de LÈZE-
D'AVOINE EN HERBE. Foutre! ce n'
de la petite bierre... mordieu!.. Auſſi
menee par envoyer les Meſſiers du villa
main-forte, pour attraper l'air qui s'éc
l'aréoſtat crevé... Autant de pris, autant
ès priſons pantinoiſes... Ah, ah! Monſi
on vous apprendra à foutre le camp... n
ne ſerez pas le ſeul captif... MESSIEU
municipalité de Pantin vous prouveront
l'heure que l'aſſemblée nationale ſe tient à
que c'eſt pour cela que leur village s'appelle

Je me garderai foutre bien de tourner e
nos chers concitoyens de Pantin. Il faut ſ
tinguer entre le vrai patriote & ceux qui
voile du patriotiſme, ne cherchent qu'à
ſur leurs têtes fourchues, fendues, &c.
dignités, pour pouvoir dire comme Arlequi

Nous avons de l'eſprit, nous autres gens

Non, mordieu, non, nos chers compa
Pantin ſont trop précieux, ainſi que les
bitans des campagnes, pour qu'on oſe le
en figures de vaiſſeaux, & leur ôter un
ce qui conſtitue le patriote, le França
tonnerre de Dieu, quand je verrai des of
nicipaux agir, contre un jeune citoyen
acharnement digne des ſeuls ariſtocrates, j

rai : O Pantinois ! soyez justes, & embrassez la cause de l'innocent contre des juges iniques, que leur intérêt personnel fait trouver coupable.

Observez que Garnerin avoit promis de payer le dégât. On a l'audace de lui arracher son sabre. On refuse de recevoir ses dépositions contre les seuls coupables devant la loi. On apprend que son frère & son ami, décorés de l'habit national-chasseur, viennent pour le voir. On dit que Garnerin est venu avec des intentions criminelles... Et sans respect pour une recommandation de la municipalité de Mont-Martre, on fout Garnerin en prison avec un valet armé d'un fusil chargé.

Le lendemain, Garnerin demande un huissier pour recevoir sa plainte, on lui refuse. Jusqu'à présent, les prétendus municipaux avoient montré une aristocratie exécrable dans l'affaire de Garnerin. Le bout d'oreille passe toujours... On se hâte de sonner le tocsin. Savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'un septuagénaire, une femme, deux enfans & deux personnes d'un âge mûr, composent l'armée redoutable qui va assiéger la garnison de la forteresse municipalissime de Pantin. Est-il un tonnerre plus redoutable que six personnes affligées, qui viennent consoler un malheureux jeune homme tyrannisé par de mauvais citoyens, par des têtes chaudes, par des polissons, qui osent travestir le décret de l'assemblée nationale, rendu purement en faveur de Garnerin, & font impudemment monter l'infanterie, la cavalerie & l'artillerie dans le grenier qui sert de bastille à notre jeune voyageur.

Le tocsin n'a point sonné, il est vrai, mais c'est à un officier municipal que le village de Pantin doit l'exemption du ridicule dont il auroit été infailliblement couvert.

O Mes amis, ô mes concitoyens de Pantin ! quel cas pouvez-vous faire de ces êtres sans pensée ? pouvez-vous désormais leur confier l'intérêt le plus futil ? Non, vous ne le devez pas. Eh, quoi ! mordieu, parce que vous êtes à deux lieues de la capitale, est-il à dire que vous n'avez pas toutes les lumieres que nous rencontrons dans nos cités... Respectables paysans, ah ! vous avez des vertus que nous ne possédons souvent point. Si nous étions bien pénétrés des obligations journalieres que nous contractons envers vous, un seul homme ne vous mépriseroit pas. Mais, quoi ! parce qu'une ame orgueilleuse se croira capable de vous séduire, en êtes-vous moins Français ! .. Quoi, foutre, quoi ! vous ferez sortir notre pain de la terre ; vous nous apporterez le froment, & vous vous contenterez d'un pain brute, mêlé de sable, de son, de paille & d'une mauvaise farine, & vous vous estimerez heureux de nous voir manger un pain pur & salubre, & nous aurions l'ingratitude de ne point voir en vous nos bienfaiteurs ! Non, foutre, c'en est trop... Vous serez heureux : vous êtes nos égaux ; & si l'égalité ne régnoit point en France, je dirois que vous êtes plus que nous... Parmi vous, il est des ames pures... confiez-leur vos peines... que vos amis, que vos freres les portent au sanctuaire de la nation... Que désormais

des officiers équitables soient les interprètes du bon ordre dans vos paisibles demeures. Vous êtes trop vertueux pour être dans l'impuissance malheureuse de ne pouvoir transférer votre autorité à d'autres magistrats, à d'autres représentans. Cassez ces hommes ambitieux & sans foi, qui ont violé la liberté nationale dans la personne du jeune Garnerin... Ah ! s'il n'étoit point mon ami, j'aurois employé dans sa défense toute l'énergie dont je me sens capable. Je me suis retenu, pour ne point être accusé de partialité. Si Garnerin eût été mon ennemi, j'aurois parlé avec plus de force ; j'aurois montré que Jean-Bart, foible, pauvre, & presque sans soutien, possède un cœur qui méconnoît la crainte. Dieu, la nation, le roi, seroient-ils injustes, que comme homme libre je devrois le dire... je le dirois... Mais puisque, malgré les efforts de nos excellens patriotes de l'assemblée, on veut encore troubler la paix... la liberté prête à tonner, tonnera...

Je viens de lire une brochure intitulée SATYRES, ou choix des meilleures pieces de vers qui ont suivi & précédé la révolution. J'en parlerai dans mon prochain N°., ainsi que de la souscription énoncée par mon éditeur. Quant aux Satyres, si les vers sont bons par eux-mêmes, leur éditeur n'est qu'un jean-foutre.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

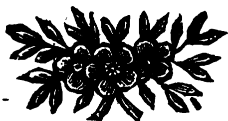
N°. XXXI.

JEAN BART

OU

SUITE DE JE M'EN F....

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN BART,
rue Saint-Jean-de-Beauvais. No. 8.

M. DCC. XC.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

JE ne puis dormir, foutre !... Le sommeil fout le camp de chez moi... Je suis inquiet, agité.... Mon ame a tressailli... On parle d'un voyage...

O mes concitoyens ! ouvrez-moi vos cœurs... que je dépose les sollicitudes qui m'accablent.... Tout est foutu s'il part...

Qui ?... Le roi...

O mon concitoyen, ô mon père, ô mon ami, ô mon roi... Sais-tu que si tu nous dois une félicité, nous sommes de notre côté responsables de ta vie !... Est-ce que tu t'ennuies avec tes enfans ?...

Foutre ! que viens-je de dire ! Non, Français ; LOUIS nous aime trop pour sacrifier la tranquillité de la France, le bonheur de son peuple, à une partie de plaisir...

Ce ne sont mordieu point des terreurs paniques qui viennent m'assaillir.... Mon âme, où es-tu ?... Je te cherche... Tu es embarrassée dans une labyrinthe de

pressentimens noirs... La paix allait régner en France, quand Henri IV fut assassiné...

Français, pourriez-vous balancer entre la sûreté actuelle de votre monarque, et l'incertitude de sa tranquillité ?...

Lorsque LOUIS était à quatre lieues de la capitale, la capitale était agitée de mille séditions... Chaque jour voyait naître de nouveaux troubles;... Quand le requin est sur le tillac, il est encore terrible pour l'équipage, et souvent plus d'un matelot est victime de sa rage qui se rallume avec plus de force à l'instant où le monstre expire...

Peuple.... Si le roi ne part point, vous allez entendre les ennemis de la patrie s'écrier : nous n'avons plus de roi, nous n'avons qu'un prisonnier.... Foutez-vous de ces clameurs, pendez le premier bougre qui parlera.... Tout séditieux est indigne de vivre... Tout aristocrate mérite d'être détruit....

Ce n'est pas que je prétende qu'une partie de la France doive pendre l'autre.... Si les exemples de sévérité sont nécessaires, la clémence, la fraternité, les vertus du Français sont plus redoutables que ses armes invincibles. Mais, ô mes concitoyens, où diable avez-vous vu que la valeur et la franchise ont toujours triomphé du traître ?... Il ne faudroit qu'un

poignard pour tuer Dieu, s'il n'était immortel; il ne faut qu'un poignard pour assassiner la France....

Je m'oppose moi, de mon droit de citoyen, de mon droit d'enfant de la patrie, au départ du roi, et tout bon Français doit se réunir à moi, pour un empêchement si nécessaire... Reste, ô mon pere, reste avec nous.... Reçois avec tendresse une douce violence.... Tiens, foutre.... Tu veux le bonheur, la tranquillité de ton peuple.... Reste avec nous.... tonnerre de Dieu.... Souviens-toi que si le peuple est l'âme du roi, le roi est l'âme du peuple. Les premiers momens de la liberté sont souvent plus durs, plus insupportables que l'esclavage.... Maïs après la pluie le beau temps....

Triple dieu!... Le vaisseau en pleine mer est toujours en pays étranger; car, foutre, on a beau dire, c'est une foutue connaissance que l'élément porte-bâteaux.... Me voilà moi sur la Baltique, c'est bien la plus sacrée infernale mer... Hé! bien... J'apperçois le gros temps; je manœuvre en conséquence... Je quitte ma pipe... Je la fouts en coin... bras retroussés, vîte; mordieu... Ah! foutre... nous y voilà... Ventrebleu! comme nous dansons; ohé, ohé.... ah! ah! Madame tempête... Vous voulez nous foutre malheur!... Nous allons voir, cinquante mille dieux!... eh! St. Nicolas,

qu'est-ce que vous foutez-là-haut les bras croisés ? Plutôt que de chanter des orémus au père éternel pour qu'il nous réchappe. Allons, allons, nous vous ferons dire une messe pour le repos de votre ame.... Pan bougre. Voilà un mât de foutu..... Une voile emportée.... Eh! eh! Tempête ne badine pas.... Oh! Luc, regarde donc ce gougeon qui veut nous avaler.... Quelle geule.... Ah! le pauvre mousse!.... Vîte un cable.... foutre! comme ça secoue!.... Mille *dieux*, il n'y a plus de quoi rire, c'est pour tout de bon... Cli cla cla.... pan, relan.... brrrrrr.... cric, crac, bouou ou ou rrrrrr ou ou ou. La foudre, le vent, le diable, foutre.... Tout s'en mêle.... mille millions de cent mille rendoublemens quadruplés de tonnerres de dieu! ça finira-t-il?

Le vent s'appaise... la foudre rentre au grenier du bon Dieu.... La mer ravale peu à peu le noir limon qu'elle a vomi, sa surface reprend son poli.... En voilà encore une avec les autres.... Pardieu, dame tempête, viens boire un coup avec nous, tu nous a si bien servi!

Français, croyez-vous que ça m'amusait de danser avec le tonnerre de Dieu et des vagues d'un cinq cent mille diables? Foutre non, il s'en fallait bougrement beaucoup, c'est-à-dire très-fort..... Mais je voulais sauver mon vaisseau....

Eh quoi, ventredieu vous me louerez
préservé quelques planches du plus terrible
et pour sauver l'état on ne se gênerait pas !
nera, foutre... et le roi tout le premier....
est un Dieu sur la terre.... Allons, mordieu
LOUIS XVI, la main sur le cœur.... V
bon prince, foutre..... Nous le savons,
en convenir.... Restez avec nous; soyez
de votre belle ame. Quels plus beaux fer
dont un roi libre se charge dans le cœur
qui a secoué l'esclavage pour être libre, e
régner librement son Roi sur le premier
de l'univers esclave !....

Projet patriotique!

Animé par le desir..... Ho! foutre, je
continuer sur ce ton-là..... Je vous dirai
mes chers concitoyens, que Dufour, bon
bijoutier, a l'honneur de vous proposer
civique en or, s'ouvrant en forme de
poids de quatre deniers environ, dont la
rieure est gravée en relief, émaillée bleu
chargés de la divise, LA NATION, LA LO
L'alliánce fermée formera un simple anne
prix est de 36 liv., port franc, pour la p

recevra huit jours après l'envoi de la mesure du doigt. S'adresser, rue des Cordeliers, chez le sieur Dufour, N°. 16.

P. S. Par la sacrebleu, père Duchesne, quand on auroit lu mes motions à l'assemblée nationale, relativement à tous ces frocs violets qu'on appelle évêques, on n'auroit foutre pas mieux fait.... Voilà donc le peuple libre enfin de choisir ses *prêtres* ! O mon pauvre bon Dieu, tu seras donc enfin à peu près bien servi !... Car ! ... ah.... Allons ! ne disons rien d'affligeant.... Il faut croire que tout ira pour le mieux.... Bravo nos gens de l'assemblée nationale.... On voit bien que vous ne nous oubliez-pas... Nous vous attendons au quatorze juillet.... Et l'on verra que rien de plus juste que le peuple; oui foutre, on le verra.... Je veux, tonnerre de Dieu, qu'on foute un tonneau de bon vin à quinze, à cause de la fête, et que vous trinquiez sans façon avec nous à la santé de la nation, et nous boirons ensemble, à la vôtre.... foutre !

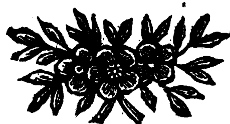
N°. XXXII.

JEAN BA

OU

SUITE DE JE M'EN F

Liberté, *Libertas*, F.....!



DE l'Imprimerie de JEAN
rue Saint-Jean-de-Beauvais. N

M. DCC. XC.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

LA FÊTE-DIEU.

EH! vous allez voir ce que vous allez voir.... foutre; c'est du beau.... c'est du vieux, c'est du ridicule, c'est de l'indécent, c'est du monstrueux..... Mais triple millions de grapins, c'est égal; et vous entendez les prêtres qui disent: c'est assez bon pour le bon Dieu.... il ne faut point d'autres joujoux pour le peuple....

Eh! voyez d'abord un vieux graillon porté par un croque-mort, revêtu d'un habit noir fabriqué depuis six cents ans pour les grands jours de cérémonie... Voyez comme il est fier de porter la bannière avec une courroye qui se termine en ÉTUI A PISSER.... autrement BRAGUETTE pour les dames.... Considérez sur la bannière un vieux saint, plus laid que le diable...: il vous fait la grimace, il semble dire; » Oh! les nigauds! » et le vieux saint n'a que trop raison; foutre!...

Et voyez ensuite un sappeur avec sa perruque au visage.... Il est gros, large, lourd; ce n'est point, il est vrai, un sappeur soldé; car nos soldés ont trop de bon sens pour se fabriquer des moustaches ridicules.... Mais ce sappeur que vous voyez, est un bon bourgeois qui aime à jouer à la chapelle.... Laissons-le passer....

JE M'EN F

OU

PENSÉES DE JEAN I

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

LA FÊTE-DIEU.

EH! vous allez voir ce que vous allez voir c'est du beau.... c'est du vieux, c'est du rid de l'indécent, c'est du monstrueux..... M millions de grapins c'est égal; et vous en prêtres qui disent: c'est assez bon pour le b il ne faut point d'autres joujoux pour le peu

Eh! voyez d'abord un vieux graillon p croque-mort, revêtu d'un habit noir fabriqué cents ans pour les grands jours de cérémon comme il est fier de porter la bannière avec u qui se termine en ÉTUI A PISSER.... autre GUETTE pour les dames.... Considérez sur l un vieux saint, plus laid que le diable.... la grimace, il semble dire; » Oh! les ni le vieux saint n'a que trop raison, foutre !...

Et voyez ensuite un sappeur avec sa p visage.... Il est gros, large, lourd; ce n'e est vrai, un sappeur soldé; car nos soldés bon sens pour se fabriquer des moustaches Mais ce sappeur que vous voyez, est un bon qui aime à jouer à la chapelle.... Laissons-

Ecoutez maintenant, quelle est ma manière de penser sur la Fête-Dieu.

Avez-vous pesé ses paroles, LA FÊTE-DIEU ! c'est la Fête du maître de l'univers... eh bien, voilà ce que je voudrais qu'on fît.

Ce jour là... les églises se réuniraient à une heure marquée. Le cortége seroit d'abord plus imposant, plus noble, on auroit un char élevé, surmonté d'un dais. L'on y placerait un trône et sur ce trône seroit placé le soleil où est l'hostie... Ce char serait traîné par des prêtres en habits de pontifs... un silence plus majestueux que les aboyemens grotesques des gueulards ne serait interrompu que par une symphonie bien dirigée... et les rues seroient tapissées décemment, on ne verait plus de fouteries, et je soutiens, foutre, que la Fête serait plus digne de Dieu...

Que les cinq cens millions de tonnerres du pere éternel foutent donc une bonne fois pour toutes le bal à la superstition du peuple, nom d'une bombe ! Que les diables emportent les mascarades pieuses qui sont de mode à la Fête-Dieu ! Français, rappellez-vous que c'est à vous à donner un exemple grand, noble, magnifique aux nations qui vous admirent.

Votre religion, ô mes concitoyens, vous avoit été donnée par Dieu.... Que l'enfer me retourne tout à l'heure si maintenant on peut reconnoître son ouvrage ! oui, foutre, la religion est défigurée.... les imposteurs sacrés, les prêtres en sont la cause, mille grapins !

Foutre ! de cette maxime abominable, « des joujoux au peuple. . . . » Homm lеux, âmes aussi dangereuses que basse que votre audace est telle que vous ave faire illusion sur ce peuple que vous mé ple-dieu, le peuple dans sa simplicité d plus digne de l'être suprême ; plus l'ame est naïve, plus elle est sublime ! eh de mille tonnerres, la plongerait-on dans l de quel droit a-t-on fait jusqu'à présent u pour les faux-bourgs ? Par quelle indignité DIEU le JOUJOU du peuple ? foutre. . .

Nom d'un foudre ! maître PÉCHIGNY, un bougre qui ne badinez pas. . . c'est bie courage, foutre. . . . Vous pouvez compt Français, il faudrait être un fier jean-f vous disputer ce titre, après avoir lu vot intitulé LE NŒUD DE TOUTES LES INT revoir maître Péchigny, je parlerai un a votre œuvre. . . .

N. B. Cette brochure, vraiment intéressan traits terribles, se vend chez GUILH ARNULPHE, rue Serpente, N° 23.

J'annonce à la France un chef-d'œuvre d'un des 14 bougres qui ont sauvé Paris le 12 juillet. Le nom de la pièce est 1789. Celui de l'auteur est N. de Bonneville, vainqueur du Vieux-Palais à Rouen, lieutenant-colonel des volontaires de cette ville, il a plus de dignités qu'il n'est gros.... Mais foutre, il les mérite... Aussi le district des Carmes, après l'avoir nommé deux fois son président, le voit avec applaudissement, au nombre des Représentans de la Commune de Paris... Je ne ferai point l'éloge de Bonneville, parce qu'il est gravé dans le cœur de tout bon Patriote; je lui dirai simplement allons, bougre, puisque les chefs-d'œuvre ne te coûtent rien, fouts nous en d'autres, à revoir : Nicolas.

N. B. Cet ouvrage se trouve dans les bureaux de la Bouche de fer; notamment rue du Théâtre-Français, au Grand Corneille.

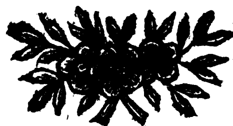
N°. XXXIII.

JEAN BA

OU

SUITE DE JE M'EN

Liberté, *Libertas*, F.....



DE l'Imprimerie de JEAN
rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. XC.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

FRANCKLIN est mort... c'est un dieu de moins... La nation porte le deuil de l'apôtre de l'humanité, de la philosophie. Mirabeau, le patriote, a fait son éloge... Il méritait cet honneur... foutre...

Qui m'empêchera de jurer après un sacre infernal dessous de carte qui me refout triple mille fois ? Faudra-t-il, mordieu, que je me donne la peine d'aller au cabinet anti-ministériel demander aux sangsues de la nation ce qu'ils foutent dans leur sacré tripot ? Est-ce qu'on veut nous jouer encore, triple dieu ?.. Foutre, qu'on ne s'y frotte pas...

Je voudrais bien savoir, moi, pourquoi l'on ne revient point en France ? pourquoi le comte d'Artois n'est pas à Paris ? qu'est-ce que l'archevêque de Paris fait dans le pays des marmottes ? les mange-t-il ? leur donne-t-il la bénédiction ? Qu'ont donc à craindre

des français fautifs de la part d'une nation qui les aime encore ? Quel est le bougre qui ose se mefier des Français ? Est-il parmi le peuple un seul jean-foutre qui se plairait à répandre son sang propre ? Tonnerre de dieu ! Les assassinats sont-ils fait pour nous ? . . . Peuple, peuple, fais-toi connaître. . . . Fais en sorte qu'on puisse se montrer digne de toi... Non, tu ne voudrais point punir un fugitif. . . . tu l'embrasserais avec larmes, avec feu. . . avec tendresse. . . . à la Française, foutre !

Nous ne sommes plus aveugles. . . . la CANAILLE est éclairée. . . . la CANAILLE ! ah foutre ! quelle tâche pour notre histoire ! Il fut un temps où des êtres orgueilleux donnaient ce nom à une classe d'hommes qu'ils ne valurent et ne vaudront jamais ! . . . La canaille !. . . . Le faubourg Saint-Antoine méritait-il un nom si outrageant ? Sans ce faubourg qu'aurions-nous foutu ?

RIEN.

Eh bien ! canaille Française, canaille si précieuse au monde, développe ta grande ame ; fais voir que ta vengeance la plus cruelle, la plus terrible, est le PARDON....

Que je serais heureux, si, au prix de ma vie, je

pouvais exciter une sédition de bienfaisance, de générosité! si en jettant par hazard un coup-d'œil sur ce que je dis-là, mes concitoyens s'écriaient : Jean-Bart a raison.... PARDONNONS...... Que ce mot soit notre cri de guerre.... Assemblons-nous; que la sagesse nous précède, que nos représentans appuient nos desseins...... portons à Turin le gage de la paix.... Viens, d'Artois, et vous tous, que mille motifs bizares ont éloignés.... viens d'Artois, viens embrasser la France, viens dans le sein de ton frère.... Tout roi qu'il est, il est homme.... Il est sensible.... il souffre, nous souffrons.... pour toi, oui, pour toi....

Duchesne en ce moment vient interrompre le fil de mon gachis. — Dis-donc, Jean-Bart, on parle d'une garde pour le roi. — Rien du plus juste, mordieu.... Allons, prenons nos mousquets; foutre, partons. — Mais, tu ne m'entends pas, mon ami.... c'est d'une garde particulière...... — Pourquoi faire?.... — Mais.... — MAIS, tonnerre de Dieu, que le diable emporte tes MAIS.... Eh foutre.... mettons les soixante districts à 332 hommes par bataillons, nous avons sur le champ 20352 hommes, sans compter la cavalerie. Que la moitié marche.... que l'autre la relève.... Je gage foutre,

qu'il n'y a pas plus à craindre pour le roi, que je n'ai peur d'une goulée de fumée.... triple-dieu !

— Tu confonds encore, il s'agit d'une garde d'honneur. — Eh bien ! ventrebleu, quel citoyen ne se fera pas honneur de garder le premier représentant de la nation ?.... Est-ce qu'il y a à craindre pour la vie du roi ?.... Ça pourrait être ; car un roi qui embrasse avec feu le parti d'un peuple a tout à craindre de la part des ennemis du peuple : or le peuple est-il sans ennemis ?.... Sacrebleu, foutre ! j'irai, moi, s'il le faut, coucher avec le roi, ventrebleu.... Je fouts cent paires de pistolets à côté de lui, deux canons de 48 à la porte de la chambre, mêche allumée, tonnerre de Dieu, le premier bougre qui se présente, je fouts tout en l'air.

— Mais, Jean-Bart, tu extravagues, tu risquerais à tuer le roi.... Est-ce que tu t'imagines que les planchers du Louvre sont aussi fermes que les sabords d'un vaisseau de ligne ? eh ! l'explosion de la poudre.... et l'allarme....

— T'as raison, je ne sais ce que je dis ; mais pourquoi aussi des gardes particulières, à moins que ce ne soit pour le cortège ?.... En ce cas, qu'on en prenne dix mille, s'il le faut, dans toutes les gardes natio-

males; que le patriotisme du premier cl
du dernier élu soit bien et duément avé
sera plus tranquille et moi aussi, foutre.

— Quand tu parleras comme çà, Je
pourra te donner raison; alors ces voya
inquiettent, ne nous laisseraient plus ri
hender.

Point de voyage, foutre, point de voy
cours, pour le moment.... L'on irait de
à Versailles, de Versailles à Rambouill
bouillet à tous les diables.... Le diable p
porter les prêtres et les parchemins de
mais nous avons besoin du roi.... il nou
lui-même sera tout le premier à empêche
de certains courtisans, dont nous avons d
méfier.... Il a foutre bien d'autres chien
à peine a-t-il le temps de prendre du rep
voué lui-même à des travaux infinis...
dame son épouse, en bonne mère de
a les affaires du ménage. N'a-t-elle pa
nation d'élever le Dauphin ? ... C'est préci
que c'est le fils de la nation qu'elle doit
de soin de son éducation ? Qu'elle le
écrire, sous ses yeux, qu'elle prenne

lui ingère des sentimens anti-patriotiques. . . . Cet enfant m'a l'air d'un excellent sujet.... Quels remords pour la reine si, comme tant d'autres, il tournait mal... dame, foutre, c'est que moi je juge de tout bon ménage par le mien.... et le mien en vaut bien un autre, triple-dieu ! ma femme est une bonne femme; la reine est mère, et qui dit MERE annonce par-là même des vertus que je ne puis refuser à madame LOUIS XVI... Je l'aime moi, parce qu'elle a promis à la nation de nous rendre le Dauphin digne de la France, et qu'un honnête femme est incapable de manquer à sa parole, c'est tout clair.... foutre....

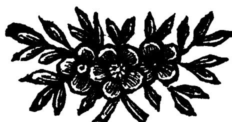
N°. XXXIV.

JEAN BA

OU

SUITE DE JE M'EN

Liberté, *Libertas*, F.....



DE l'Imprimerie de JEAN
rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. XC.

JE M'EN F..

OU

PENSÉES DE JEAN BART

SUR LES AFFAIRES D'ÉTAT.

QUAND je réfléchis sur la prétendue inégalité des conditions humaines, je voudrais bien, tonnerre de Dieu, que quelque jean-foutre à parchemin s'avisât de me contredire! ah! triple dieu! comme je le rembarrerais le bougre!

Mille millions de cent mille redoublemens de tempêtes, voyons, mordieu, qu'est-ce qui constitue la bonne société ?... Croirez-vous, mille grapins, que ces valets brillans aux dépens de leurs fastueux maîtres sont des preuves bien authentiques du bonheur social. Foutre, foutre, mille millions de fois, foutre de cette foutue opinion. Or, ventrebleu, où gît-elle ? Ceci n'est mordieu pas difficile à prouver..... mille sacres....

Foutus animaux qui ne savez dire DEUX que parce qu'on vous le souffle, et que vous payez chèrement un bougre de flagronneur qui a de l'esprit pour vous; venez, mordieu, venez avec moi à l'école du peuple, c'est la meilleure.... mais taisez-vous.... Ecoutez, voyez, et profitez si vous le pouvez.... morbleu.

Le dimanche, le pere de famille fout le camp avec

ses enfans et sa femme, dès le matin; ils s'en vont de compagnie avec la tante, l'oncle le cousin et quelques autres... Les uns portent au bout d'un bâton la provision pour le dîner.... Les femmes parlent bonnets, ajustemens; les hommes s'entretiennent de leurs affaires, et tous vont bonnement casser l'éclanche au pré Saint-Gervais. La gaîté s'en mêle, on rit, on chante, on se fout une pointe de vin.... et c'est à qui fera le plus de folies.... Triple-dieu ! voilà-t-il pas une image bien simple de la nature ? n'y reconnaît-on pas cette bonhommie sociale.... eh ! ventre dieu ! ça n'est-il pas préférable mille fois à ces cercles dont la calomnie et la médisance sont ordinairement l'âme ? Ah ! foutre; si le peuple savait bien apprécier les grands de la terre, ils n'envierait pas leur prétendu bonheur avec cette fougue qui tient de la jalousie. Il se trouverait cent millions de fois moins à plaindre de manger dans des assiettes racommodées, que dans une vaisselle fine avec de l'argenterie !

Croyez-vous mes amis qu'une sacrée ribambelle de valets, plus insolens les uns que les autres, consolent un fermier général accoutumé à dormir sur l'or de la patrie qu'il a accaparé.... Que de craintes environnent mon bougre ! des remords, des inquiétudes le rendent pâle, hâve, sec, décharné... Ah ! si vous saviez ce qui se passe dans son âme, si vous lisiez dans son cœur, dans ce cœur déchiré par le crime, dévoré par l'ambition, soutenu par la bassesse et la

morgue.... abbattu, consterné à l'aspec
voudriez-vous être encore à sa place?

Quatre mille fois refoutu d'entendre
oreilles, AH SI J'ÉTAIS RICHE ! je
millions de fois pour une, prêt à sacr
tonnerre après ceux qui étaient assez
pirer après un bonheur factice, oubli
le sein de la misère, ils étaient encore pl
Enfin je hape un homme, je le traîn
cabaret qui me tombe sous la main. Fout
gre.... garçon, chopine à quinze.... bu
un coup.... A ça, l'ami, quelles son
Ah ! monsieur Jean-Bart j'en ai jusqu
la tête ! - Voyons foutre.... es-tu cocu?
je suis veuf. - Quel est ton état? — Menui
tu? -- mais, je paye régulièrement tou
que je puis dépenser.... Le reste, j'en
leur usage possible.... — eh bien, fout
te plains-tu donc, triple-dieu? — m
tout est cher.... — attends un momen
qui t'as dit que tu n'aurais pas dans q
pour six sols ce qui t'en coûte douze?
monsieur Jean-Bart, que nous nous ap
puis quelque temps que l'assemblée tr
plus grand bien — eh foutre ! mon
puisque tu espères, puisque tu vois q
prendre une nouvelle forme.... pourq
des chagrins? — mais, on nous dit que
bien n'est pas encore prêt d'arriver !... -

voilà comme les ennemis de la révolution sement des faux-bruits et s'efforcent de répandre l'allarme parmi le peuple.... O peuple, ô mon concitoyen, excuse ta propre crédulité, mais sois plus confiant.... Tu seras plus heureux.... .tu mérites de l'être, mais ne te fouts pas en tête que les affaires traîneront encore long-temps, sans qu'il nous advienne quelque chose de propre à foutre malheur aux aristocrates et à porter le calme dans le cœur de la France....

Pour toi, mon camarade, rachevons la chopine.... elle est finie, encore une autre, foutre à la santé des patriotes, triple dieu, à la réunion de tous, mordieu, foutre du reste.

Deux mots sur le Théâtre de la Nation.

A votre avis, mes chers concitoyens, le Théâtre n'est-il pas l'école des mœurs ? — oui foutre : — n'y cherchez vous pas mordieu l'utile et l'agréable ? – oui foutre : — avez-vous du plaisir à voir Charles IX de Chesnier ? — oui foutre : — croyez-vous que sous l'ancien régime les comédiens l'auraient donné ? — Non foutre : — et voilà maintenant quel est votre avis ; c'est parce qu'une trop grande hardiesse aurait eu jàdis quelque funeste suite.... Mais depuis la révolution, on a foutu sur le Théâtre le massacre de

la Saint-Barthelemi ; on a trouvé des acteurs qui se sont affublés en cardinaux, en rois.... On a entendu le tocsin.... L'allarme a été répandue.... on a tremblé.

A présent si on vous offrait le spectacle consolant de LA LIBERTÉ, si on vous montrait votre propre ouvrage.... L'AN 1789.... Que diriez-vous ?.... Que diriez-vous de voir le patriotisme retracé aux yeux des patriotes.... à vos propres yeux.... foutre !... quel serait votre plaisir d'entendre ces vers dictés par le plus beau patriotisme ?...

Point de ces vils cordons donnés à l'aventure :
Ne sommes-nous pas tous enfans de la nature,
Sacrés comme nos chefs et tous égaux en droits ?...
On ne doit du respect qu'aux tout-puissantes lois.
Est-ce par des cordons qu'un grand homme s'honore ?
Des cordons, des liens, des chaines que j'abhorre :
Tous ces cordons pourprés qui les rendent si vains ;
Regardez, c'est du sang du peuple qu'ils sont teints !

J'ai foutu de côté les plus beaux endroits de cette pièce pour vous citer le morceau le plus faible.... oui foutre, le plus faible ; et dans ce faible-là qu'y trouvez-vous, mordieu ? — la force, l'énergie, le sublime.... c'est l'ouvrage d'un jeune homme, c'est un chef-

d'œuvre d'un des 14, premiers liberateurs de la patrie.... Nicolas de Bonneville se cache.... Mais foutre il n'échappera pas.... Reste-là bougre, jouis des applaudissemens de tes concitoyens. Trop de modestie... pourrait te nuire... Triple dieu... va... si CHARLES IX DE CHESNIER, a des approbateurs... L'an 1789 sera éternellement consacré dans le public.... le public est juste...

— Mais Jean-Bart, pourquoi n'est elle pas au Théâtre cette pièce dont tu parles ?... foutre.... je n'en sais rien.... il y a là-dessous de la gabgie.

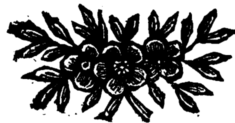
N°. XXXV.

JEAN BA

OU

SUITE DE JE M'EN

Liberté, *Libertas*, F.....!



De l'Imprimerie de Jean
rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. XC.

O Bazochiens ! ô mes compatriotes ! jamais, non foutre, jamais il ne vous fut ingéré pareille idée ! Vous étiez, vous êtez, vous serez intacts, précieux à la nation.... On dira de vous : « c'était un vieux » corps composé d'une jeunesse brillante..... Il s'est » volontairement incorporé dans nos gardes natio- » nales : c'est un honneur réciproque rendu entre » militaires. » Plus il y aura de concorde parmi nous, plus nous nous foutrons et des TONNEAU, et des aristocrates, et de tous les bougres qui nous auraient foutu le tour, si nous ne leur avions auparavant foutu d'une sacrée force, triple dieu !

AFFAIRE IMPORTANTE.

Quelques personnes, charmées des grelots, et surtout de l'élégance du chapeau d'un marchand de tisane à la Grêve, ont motionné, vendredi dernier, à Saint-André-des-Arcs sur l'indispensabilité d'avoir des plumes aux chapeaux. On a envoyé à cet effet une députation aux 59 autres districts, et voici ma réponse à moi :

Les femmes et les mulets portent des plumes. Le militaire doit n'avoir, au moins à l'extérieur, rien qui annonce un caractère efféminé. Or les plumes sont le symbole de la futilité et du caprice. Donc on doit substituer aux plumes quelque chose de mâle..... et ne point mettre une différence ridicule entre le bourgeois militaire et nos frères d'armes du centre, à qui nous devons quelque reconnaissance.



